



**HAL**  
open science

## Contes berbères Chaouis de l'Aurès.

Mena B. Lafkioui, Daniela Merolla

► **To cite this version:**

Mena B. Lafkioui, Daniela Merolla. Contes berbères Chaouis de l'Aurès.. Rüdiger Köppe Verlag, 2002, ISBN 978-3-89645-382-2. hal-01486613

**HAL Id: hal-01486613**

**<https://hal.science/hal-01486613v1>**

Submitted on 13 Nov 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*BERBER STUDIES*

ISSN 1618-1425

Volume 3

Edited by

Harry Stroomer

University of Leiden / The Netherlands

Mena Lafkioui et Daniela Merolla

Contes berbères chaouis de l'Aurès  
d'après Gustave Mercier



RUDIGER KOPPE VERLAG KOLN

The series *Berber Studies* is a linguistic and text oriented series set up to enrich our knowledge on Berber languages and dialects in general. It is a forum for data-oriented studies on Berber languages, which may include lexical studies, grammatical descriptions, text collections, diachronic and comparative studies, language contact studies as well as studies on specific aspects of the structure of Berber languages. The series will appear at irregular intervals and will comprise monographs and collections of papers.

Die Deutsche Bibliothek – CIP-Einheitsaufnahme  
[Ein Titeldatensatz für diese Publikation ist bei Der Deutschen Bibliothek  
erhältlich.]

ISBN 3-89645-382-3  
ISSN 1618-1425

© 2002

RUDIGER KOPPE VERLAG  
P O Box 45 06 43  
50881 Köln  
Germany

*www.koeppe.de*

All rights reserved

Published with financial support from *NWO Nederlandse Organisatie voor Wetenschappelijk Onderzoek*, The Netherlands

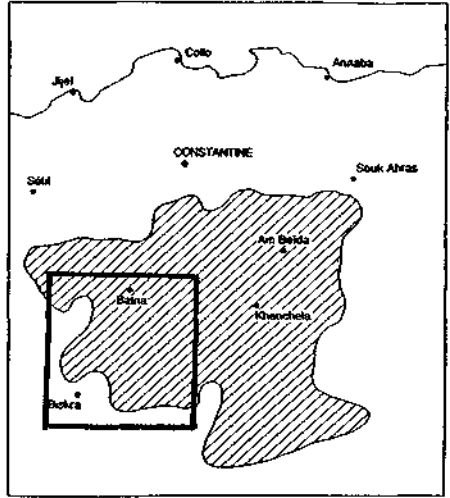
Production: Druckerei Franz Hansen, Bergisch Gladbach / Germany

© Printed on acid-free paper which falls within the guidelines of the ANSI to ensure permanence and durability

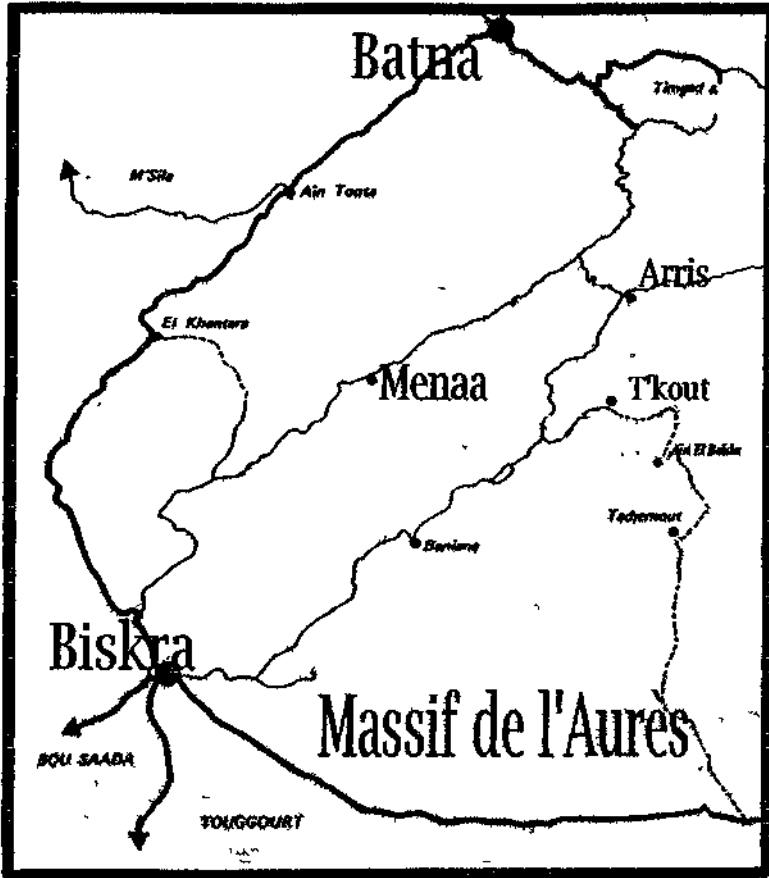
*Nous tenons à remercier toutes les personnes qui ont enrichi ce travail de leurs observations et suggestions, dont en particulier L. Galand et P. Galand-Pernet, M. Kossmann et H. Stroomer. Pour leur soutien amical, nous remercions aussi S. Chaker et M. Schipper de Leeuw.*

*Nos remerciements vont également à Nederlandse Organisatie voor Wetenschappelijk Onderzoek (Netherlands Organisation for Scientific Research) et la fondation Oosters Instituut (Oriental Institute) qui ont permis avec leur soutien financier la réalisation et la publication de cet ouvrage.*





Zone berbérophone chérifienne, Aïnès et dépendances (d'après B. Douail et E. P. Gauthier)







## TABLES DES MATIERES

Présentation.....	11
Aperçu linguistique sur les contes chaouis .....	15
Aperçu sur la narration des contes .....	32
Numérotation des textes.....	43
1. Haqşit n Ğexran .....	46
Histoire de Djekhran .....	47
2. Haqşit lyul d taqiyart.....	48
Histoire de l'ogre et de la belle femme .....	49
3. Haqşit n tmeţtuţ n ssulţan d uwzir-nnes .....	52
Histoire de la femme du sultan et son vizir.....	53
4. Haqşit m usufi d utargi.....	60
Histoire du Soufi et du Targui.....	61
5. Aĥmed Lhelayli d Rredaĥ .....	76
Ahmed El-Helayli et Redah .....	77
6. Haqşit m uryaz d tqellalt n zziţ .....	92
Histoire de l'homme et de la jarre d'huile .....	93
7. Haqşit m ueraben d icawiyen .....	94
Histoire des Arabes et des Chaouis.....	95
8. Haqşit n leebaĥ tiraren rrunda .....	96
Histoire des joueurs de rounda.....	97
9. Haqşit n iya itemxaşamen yuf tĥabbuĥt n lġuz.....	98
Histoire de ceux qui se disputèrent pour une noix d'amande ..	99

10. Haqşit m ubudrim d war .....	100
Histoire du renard et du lion .....	101
11. Haqşit m umčuk d uryaz yuya abrid .....	102
Histoire de l'enfant et du passant .....	103
12. Haqşit n tmettant d wa d-ittawin isyaren .....	104
Histoire de la mort et du bûcheron.....	105
13. Haqşit n tayerzizt d ifker.....	106
Histoire du lièvre et de la tortue.....	107
14. Le vieillard à marier.....	108
Le vieillard à marier.....	109
15. Aventure de chasse.....	110
Aventure de chasse.....	111
16. Harun Rracid d Ğefer Lbranki .....	112
Haroun Errachid et Dje'fer El-Branki.....	113
17. Haqşit m Beckerker d lyul .....	118
Histoire de Bechkerker et de l'ogre .....	119
18. Haqşit n ta itetsen dğ uzaw-nnes.....	124
Histoire de celle qui dormait dans ses cheveux .....	125
19. Haqşit n ssultān d harwan-nnes.....	132
Histoire d'un sultan et de ses enfants.....	133
20. Haqşit m war d tayyult d uccen d insi.....	146
Histoire du lion, de l'ânesse, du chacal et du hérisson .....	147
21. Lqeşset n tsekkurt d Serdeslas aseħħar .....	150
Histoire de la perdrix et du magicien Serdeslas .....	151
Références Bibliographiques .....	161

## Présentation

Par cette réédition des vingt et un contes chaouis nous présentons un échantillon – riche en matériaux originaux – d'une variété linguistique et d'un patrimoine culturel berbères encore très mal documenté<sup>1</sup>. Les aperçus sur la langue et sur la narration des textes, offrent donc une analyse linguistique et littéraire introductive d'une région relativement peu connue dans les études berbères<sup>2</sup>.

Les contes chaouis présentés dans ce volume ont été collectés par Gustave Mercier à la fin du XIXème siècle. Leur publication s'est réalisée sous forme de deux articles, réédités ensuite sous forme de deux petits livres : « Les Chaouia de l'Aurès » (1896) et « Cinq textes berbères en dialecte chaouia » (1900). La transcription et la traduction des textes berbères ont été mises à jour : le système de transcription a été complètement revu et adapté aux usages linguistiques actuels ; les incohérences sémantiques dans la traduction de G. Mercier ont été rétablies tout en respectant autant que possible le sens de base émanant du texte chaoui. Nous avons donc accordé une priorité au caractère oral des textes et leur originalité géographique et historique, ce qui pourrait impliquer une certaine distance par rapport à certaines variétés du tachawit actuel. Toutefois, les informateurs chaouis<sup>3</sup> auxquels nous avons fait appel ont témoigné d'une compréhension quasi complète des textes.

Nous n'avons pas reproduit l'introduction anthropologique et l'étude grammaticale de G. Mercier, étant l'une très marquée par les conditions socio-historiques de l'époque et l'autre encore rudimentaire. Dans l'avant-propos de « Cinq textes berbères en dialecte chaouia » (1900) on retrouve plusieurs éléments du discours

---

<sup>1</sup> Pour une bibliographie générale du tachawit de l'Aurès, voir N. Boulhaïs (1998).

<sup>2</sup> En dehors de l'ouvrage « Etude syntaxique d'un parler berbère (Ait Frah de l'Aurès) » de T. G. Penchoen (1973), dont les analyses se fondent sur le corpus de textes de A. Basset (1961), « Textes berbères de l'Aurès (Parler des Ayt Frah) », le tachawit n'a pas encore fait l'objet d'une étude scientifique systématique et approfondie.

<sup>3</sup> Nous remercions nos informateurs, et en particulier Mme Zohra Zaouia originaire de Aïn Touta (Batna) et ayant résidé à Aïn El Beïda, pour les éclaircissements qu'ils ont apportés à nos textes.

de sa vie, ses écrits touchent au domaine socio-politique et surtout à celui de la philosophie<sup>7</sup>.

L'entrelacement entre sa position d'homme d'étude et ses fonctions d'administrateur trouve une expression concrète en 1930 quand, en tant que commissaire général du Centenaire de l'Algérie, il coordonne la création et la réorganisation du musée des Beaux-Arts et du musée du Bardo (préhistoire et ethnographie) à Alger, du musée d'Oran et du musée d'art berbère portant son nom à Constantine.

---

<sup>7</sup> De « La question indigène. Une mise au point des réformes à accomplir » publié en 1913 à « L'exploration scientifique de l'Algérie », publication posthume datant de 1955.

# Aperçu linguistique sur les contes chaouis

Par Mena LAFKIOUI

## 1. Particularités phonétiques et phonologiques

1. Tout comme les autres variétés zénètes, le tachawit a comme caractéristique phonologique déterminante le *principe du moindre effort*. Il est concrétisé par le biais de divers procédés dont :

a. La *suppression* soit de la voyelle initiale<sup>8</sup> (1), soit de la consonne finale (2).

- (1) /fus/ au lieu de /afus/ ('main')  
/ɬfukɬ/ au lieu de /ɬafukɬ/ ('soleil')

Le fait que la voyelle /a/ soit effacée dans un grand nombre de noms masculins a conduit G. Mercier (1896 : 5) à la considérer comme une voyelle prosthétique ne pouvant déterminer le genre.

- (2) /ǧar-a/ au lieu de /ǧar-ay/ ('entre moi')  
/issit-na/ au lieu de /issit-nay/ ('filles de/à nous = nos filles')

L'effacement de la consonne finale touche toujours aux affixes prépositionnels, et plus précisément à ceux de la première personne portant le vocable /-y/ ou /-y/. La seule exception attestée dans les textes est /ur n-itɕerrim ca/ ('il ne saurait nous suffire') où le /-y/ de l'affixe indirect /ney-/ a disparu.

b. Un deuxième phénomène témoignant clairement d'une économie phonétique en tachawit est la *spirantisation*. Elle peut être envisagée sur le plan de la synchronie au sens strict (*spirantisation*

---

<sup>8</sup> Ou la première voyelle qui suit l'indice du féminin.

*synchronique*) et sur le plan de la synchronie dynamique (*spirantisation dynamique*).

Au niveau de la synchronie, la spirantisation<sup>9</sup> est un trait phonétique qui correspond à l'affaiblissement de la tension articulatoire d'un élément vocal simple « occlusif » en « fricatif », allant de pair avec un changement du point d'articulation :

berbère	tachawit
<i>d</i> <i>ḍ</i> <i>g</i>	<i>ḍ</i> <i>ḍ</i> ( <i>g</i> )
<i>t</i> <i>k</i>	<i>t</i> <i>k</i>

Il importe de remarquer que en tachawit – comme dans les autres variétés berbères qui spirantisent – la spirantisation ne présente pas une régularité parfaite ni une homogénéité complète, dans la mesure où, selon les régions et les locuteurs, elle n'affecte pas toutes les occlusives simples ou elle les affecte à des degrés variés. Ainsi, le tachawit ne permet pas l'affaiblissement de l'occlusive /b/. La gutturale /g/, par contre, peut être relâchée, mais souvent en se palatalisant.

- /yuḍan/ ('gens')
- /iḍ/ ('nuit')
- /tameɣɣut/ ('femme')
- /taɣɣɣut/ ('fourmi')
- (/yugir/) ('il est parti')
- /ibedd/ ('il s'est levé')

Dans la spirantisation dynamique, il s'agit du processus d'attendrissement de la tension articulatoire d'un élément consonantique (généralement occlusif) tout en restant dans le cadre synchronique. En tachawit, ce phénomène a surtout trait à la dentale /t/ et à la vélaire /g/ :

- t > h > ∅
- g > (g) > y

---

<sup>9</sup> Notée par un tiret au-dessous du graphème.

Les exemples suivants se veulent une illustration de la variation présente dans les textes chaouis plutôt qu'une tentative d'analyse historique<sup>10</sup>.

- /taqiyart/ > /haqiyart/ > /aqiyart/ ('belle femme')
- /taxamt/ > /haxamt/ > /axamt/ ou /xamt/ ('maison')

Le /t/ spirantisé a tendance à s'affaiblir – généralement devant une voyelle – jusqu'au point d'articulation de la laryngale /h/ (légèrement aspirée) qui peut elle-même faire l'objet d'un effacement total. Les trois réalisations phonétiques (/t/, /h/ et /zéro/) sont en variation libre<sup>11</sup>.

Pour le /g/ simple, les textes portent tous témoignage d'une palatalisation totale en /y/. Toutefois, la spirante /g/ correspondante existe également en tachawit selon G. Mercier (1896 : 2) et nos informateurs.

/yega/ > (yega) > /yeya/ ('il a fait')

c. La *réalisation non pharyngale* du /ɛ/ en position initiale du lexème contribue également à l'allègement et l'atténuation du système articulatoire du tachawit. Tous les cas attestés sont des emprunts à l'arabe :

- /Ayca/ au lieu de /ɛAyca/ ('Aïcha')
- /al-sslama/ au lieu de /ɛal-sslama/ ('Que le salut soit sur toi' = 'bonjour')
- /abbɔey/ au lieu de /ɛabbɔey/ ('j'adore')

---

<sup>10</sup> M. Kossmann (1995) a avancé certaines hypothèses sur les processus évolutifs des vélaires dans les parlers zénètes.

<sup>11</sup> Au cours de nos enquêtes de terrain au Rif, nous avons retrouvé ce phénomène dans certains parlers de la tribu Taghzut (Rif Occidental).

d. Enfin, les *assimilations phonétiques* (dans la chaîne) favorisent de façon essentielle la fluidité de la parole. Parmi celles qui caractérisent le plus le tachawit, on retrouve les suites syntagmatiques :

- verbe se terminant sur /-y/ + affixe commençant par /h-/ > [x] :

/hay-h/ > [hax] ('tiens-le')

/ttuy-hent/ > [ttuxent] ('je les ai oubliées')

- préposition /m/ ('de') + voyelle /u-/ ou semi-voyelle /w-/ > [um]<sup>12</sup> :

/m uerab/ > [umcrab] ('d'un Arabe')

/m wa/ > [uma] ('de celui')

- lexème terminant sur /-s/ + lexème commençant par /d/ > [zd] :

/as đin/ > [azdin] ('ce jour-là', 'à ce moment-là')

II. La *marque d'expressivité /h/*, placée devant ou après une voyelle nue, sert en général à adoucir sa prononciation et à rendre l'énoncé plus mélodieux. Les locuteurs chaouis semblent vouloir éviter à tout prix la présence de voyelles à l'initiale ou à la finale absolue du lexème : soit ils les suppriment, soit ils les soutiennent par une aspiration légère.

a. /hağertil/ ('natte')

/humčuk/ ('garçon')

/hađ/ (modalité d'aoriste)

/hucin-as/ ('ils lui ont donné')

/hut/ ('frappe !')

/heđefen-t/ ('enterre-là !')

<sup>12</sup> Cette assimilation n'est pas réalisée de façon systématique.



Dans le cas des formes /hut/ et /hedefen-t/, l'adjonction du /h/ rend également leur valeur impérative plus énergique.

- b. /uh/ ('et' ou 'ne... pas')
- /lah/ ('ne... pas')
- /nettah/ ('lui')

III. La préposition /m/ ('de') est une variante phonétiquement conditionnée de /n/. Elle se manifeste lorsqu'elle est précédée d'un /m/ (1) ou suivie d'une bilabiale (2, 3) :

1. /uḍem m rebbi/ ('face de Dieu')
2. /ḍi teḡxamṭ m baba/ ('dans la maison de mon père')
3. /azyin m ubriḍ/ ('la moitié du chemin' = 'mi-chemin')

IV. Dans les textes chaouis, la voyelle neutre /e/ (très fréquente) est phonétiquement réalisée de façon variable – en fonction du contexte d'apparition – sur des positions instables. Dans le même lexème, elle peut – selon la transcription de G. Mercier et notre vérification auprès de nos informateurs<sup>13</sup> – occuper des positions différentes.

- /reḡben/ ou /rḡeben/ ('ils ont monté')
- /herclen/ ou /hercelen/ ('ils se sont mariés')
- /xsey/ ou /xeseḡ/ ('je veux')
- /kkren/ ou /kkeren/ ('ils se sont levés')
- /leeres/ ou /elēers/ ('fête de mariage')
- /azref/ ou /azerf/ ('argent')
- /hmetṭut/ ou /hemeṭṭut/ ('femme')

Comme dans la plupart des variétés berbères, sa fonction principale ici nous semble celle d'un « lubrifiant phonétique », intervenant dans des entassements de consonnes afin de faciliter leur prononciation.

---

<sup>13</sup> T. G. Penchoen (1973 : 1-2) l'a également signalé pour le parler des Aït Frah.

V. Contrairement aux données attestées dans les autres variétés berbères décrites, le tachawit semble ne pas connaître l'emphase de certaines consonnes (surtout le /z/) dans des lexèmes tels que :

- /zer/ au lieu de /zer/ ('voir')
- /zel/ au lieu de /zel/ ('allonger')
- /rzem/ au lieu de /rzem/ ('ouvrir')
- /azref/ au lieu de /azref/ ('argent')
- /ird/ au lieu de /ird/ ('vêtir')

Aussi bien la transcription de G. Mercier que la réalisation phonétique de nos informateurs indiquent, pour ces exemples et encore bien d'autres, une absence systématique de ce trait articulatoire.

VI. Les textes chaouis témoignent également d'une variation libre entre la réalisation simple de certaines consonnes et leurs homologues tendus dans des lexèmes comme :

- /fiṭtes/ et /fiṭes/ ou /fiṭs/ ('il dort')
- /fikkes/ et /fikes/ ou /fiks/ ('il a enlevé')
- /fiqqar/ et /fiqar/ ('il dit')

## 2. Particularités morphologiques

I. Le marquage de l'état d'annexion – principalement /u-/ ou /w-/ pour le masculin singulier et /-e-/ ou /zéro/ pour le féminin singulier – n'est pas appliqué de façon systématique en tachawit. Nombreux sont les exemples de noms n'indiquant pas, sur le plan morphologique, le rapport de dépendance syntaxique qu'ils entretiennent avec les unités qui les précèdent, comme ce syntagme que les textes laissent souvent voir :

/di taxamt/ ('à la maison')

qui fait aussi son apparition sous la forme /di taxamt/ où l'état construit est morphologiquement marqué.

En outre, il arrive régulièrement que les structures de formation de l'état d'annexion soient confondues. Ainsi, dans /hemsɑ ufukt/ ('le soleil s'est couché') où le premier /t/ de /ufukt/ a disparu, l'annexion est annoncée par la voyelle /u/ – et non par la suppression de la voyelle /ɑ/ de l'état libre correspondant (/fukt/) – probablement par analogie avec le marquage de l'état d'annexion des morphèmes masculins. Il en est de même pour :

- /yer tuxxamt/ ('à la maison') au lieu de /yer texxamt/
- /yer humeɣtut/ ('chez la femme') au lieu de /yer hmeɣtut/

II. Certaines *modalités* du tachawit se présentent sous des formes particulières.

a. A l'encontre des données des autres variétés berbères décrites<sup>14</sup>, la *modalité d'orientation* /d/ (ou sa variante /iɖ/) est réalisée comme une spirante dans les textes chaouis de G. Mercier.

- /rewɣey-d/ ('je suis rentré')
- /iwi-t-id/ ('il l'a emmené')
- /uc-ay-d/ ('donne-moi !')

b. La fonction *anaphorique du démonstratif* /ɖin/ semble être une spécificité du tachawit<sup>15</sup>. T. G. Penchoen (1973 : 14) remarque à juste titre que :

« ...le plus souvent il constitue une référence abstraite à un élément du discours... ».

- /ɖi lweqt-ɖin/ ('à ce moment-là')
- /iɣellalen-ɖin/ ('les cruches en question')

<sup>14</sup> Même T. G. Penchoen (1973 : 57, 58) donne le morphème /dd/ comme modalité d'orientation dans le parler des Aït Frah.

<sup>15</sup> En rifain (M. Lafkioui : 1999, 2002), par contre, il ne peut assumer que le rôle de démonstratif d'éloignement.

- /i uryaz-din/ ('à l'homme en question')

c. La *modalité de négation* /la/ ('ne... pas') – variante de /ur/ – apparaît dans les contes à plusieurs reprises dans des contextes énonciatifs divergents. Elle est attestée dans des assertions négatives (1, 2) aussi bien que dans des ordres (3) et des interdictions (4) :

1. /yeğ la izr-it/  
(‘Personne ne l’avait vu.’)
2. /amnay-aya, si lliy lah zriy-t/  
(‘Ce cavalier, depuis que j’existe, je n’ai pas vu son pareil.’)
3. /æsseṭ la humi a nettway/  
(‘Veillez afin que nous ne soyons pas pris !’)
4. /la h-neqqet ca/  
(‘Ne le tue pas !’)

Notons sa variante expressive /lah/ dans l'énoncé (2), et sa position en tête de la subordonnée (3) qui, selon les règles de la subordination en tachawit, devrait être introduite par le subordonnant /humi/. Contrairement à ce que T. G. Penchoen (1973 : 57) a trouvé pour le parler des Aït Frah, le tachawit de ces textes – l'exemple (4) en fait la preuve – fait paraître la possibilité du renforcement de la négation exprimée par /la/ au moyen de la marque /ca/.

III. De la morphologie du verbe, c'est essentiellement l'indice de la deuxième personne singulier /t—d/, et en particulier son constituant final, qui distingue le tachawit de certaines variétés berbères (comme le tarifit et le tachelhit) et du même coup le rapproche d'autres variétés telles que le taqbaylit. Il est appliqué dans tous les thèmes verbaux, dans les verbes d'action (1) autant que dans les verbes d'état (2).

- (1) /ad trefded/ (Aoriste : ‘tu prendras’)  
/tetazzaled/ (Aoriste Intensif : ‘tu cours’)

- /ur teyed/ (Aor. Int. Négatif : 'tu ne fais pas')
- /henyid/ (Prétérit : 'tu as tué')
- /ur tezmired/ (Prétérit Négatif : 'tu ne pouvais pas')
- (2) /hebberkened/ (Prétérit : 'tu es (devenu) noir')

### 3. Particularités syntaxiques

1. Le phénomène de *mobilité syntagmatique*<sup>16</sup> – où les satellites suffixés au syntagme verbal connaissent un déplacement vers une position pré-verbale en présence de certaines modalités (telles que la modalité d'aoriste, de négation et de subordination) – n'est pas d'un emploi systématique en tachawit<sup>17</sup>. Celui-ci semble disposer d'un système mixte de distribution des affixes verbaux, dans lequel l'élément /d/ (ou sa variante /id/) a tendance à garder sa place post-verbale, comme s'il faisait partie intégrante du verbe. Les exemples suivants en font la preuve :

1. /...ca ur teyed i memmi b-yir da<sup>18</sup> ay-tucid-t-id al day/  
( '...tu me ramèneras ici mon fils sans lui faire le moindre mal' )
2. /ur t-tuwid-id/  
( 'tu ne l'as pas ramenée' )
3. /a ak-t-nawi-t-id/  
( 'nous te le rapporterons' )
4. /ald it-ixeld-it-id yides/  
( 'jusqu'à ce que le sommeil finisse par la vaincre' )

La mobilité syntagmatique n'a trait qu'à l'affixe indirect /ay-/ dans le premier exemple et l'affixe direct /t-/ dans le second. Dans les cas (3)

<sup>16</sup> Connue par les berbérissants sous le terme d'« attraction ».

<sup>17</sup> Ce qui ne semble pas être le cas dans le parler des Aït Frah (T. G. Penchoen, 1973 : 59).

<sup>18</sup> Variante inversée de /ad/.

et (4), il est également question de *pléonasme* des affixes régime direct, /t/ pour (3) et /it/ pour (4), ayant fait l'objet d'un déplacement sous contrainte des modalités respectives /a/ et /ald/. Ce type de structure pléonastique rencontrée dans les textes reprend en général les clitiques à fonction de complément direct.

Passons maintenant à quelques cas de non-déplacement :

5. /a nessili-t-id/  
(‘nous le ferons monter’)

6. /aḍ welliy-aḵ/  
(‘je reviendrai chez toi’)

7. /yeğ la izri-t/  
(‘personne ne l’a vu’)

Dans (5), l’affixe direct /-t-/ et la modalité de direction /-id/ n’ont pas changé de place sous l’influence de la modalité d’aoriste. Il en est de même pour (6) où, cette fois-ci, l’affixe indirect /-aḵ/ a gardé sa position post-verbale. Enfin, la présence de la modalité de négation /la/ (7) n’a pas pu contraindre non plus le pronom direct /-t/ à la joindre.

II. La *flexibilité d’organisation syntagmatique* de divers constituants est tout à fait remarquable, dans la mesure où même le rapport « privilégié » entre le Nom (1) ou le Verbe (2) et leurs affixes primaires n’est plus respecté. Comme dans :

1. /iqellalen hi ḍin ġiy yar-k/  
(cruches que en question j’ai laissé chez toi)  
(‘les cruches en question que j’ai laissées chez toi’)

au lieu de

/iqellalen-din hi ġiy yar-k/  
(cruches en question que j'ai laissé chez toi)  
(‘les cruches en question que j’ai laissées chez toi’)

Le démonstratif anaphorique /din/ est séparé ici, par le subordonnant relatif /hi/<sup>19</sup>, du nom /iqellalen/ auquel il se reporte.

2. /aḵ ad yiy/  
(te mod. Aor. je ferai)  
(‘je te ferai’)

au lieu de

/aḵ aḵ-yiy/  
(mod. Aor. te je ferai)  
(‘je te ferai’)

C’est l’affixe indirect /aḵ/ qui est déconnecté du verbe par la modalité d’aoriste /aḵ/.

Même une coordination de deux verbes à cohésion syntaxique forte peut être dissociée par différentes unités, telles qu’un syntagme prépositionnel :

/tdellan-d ssi-s tetten/  
(ils passent la journée de elle ils mangent)  
(‘ils passent la journée à la manger’)

au lieu de

/tdellan-d tetten ssi-s/  
(ils passent la journée ils mangent de elle)  
(‘ils passent la journée à la manger’)

---

<sup>19</sup> Variante expressive de /i/.

En principe, ce groupe prépositionnel (/ssi-s/) forme une unité sémantique avec le verbe /tetten/ ('ils mangent') auquel il succède d'habitude suivant nos informateurs.

Parmi les divers cas d'interchangeabilité de position syntagmatique, le suivant attire notre attention pour la raison qu'il contient à la fois la modalité de négation /la/ et la modalité d'aoriste /a/<sup>20</sup>.

/...la humi a nettway/  
(...ne afin que mod. Aor. nous sommes pris)  
(...'... afin que nous ne soyons pas pris')

au lieu de

/humi la a nettway/  
(...afin que ne mod. Aor. nous sommes pris)  
(...'... afin que nous ne soyons pas pris')

Le morphème de subordination /humi/ cède sa place habituelle – position introductive – au marqueur de négation /la/, probablement pour des raisons énonciatives plutôt que syntaxiques. La transmission et donc le marquage de la valeur négative du message énoncé semble être une priorité. Il en est de même dans :

/...la humi iğerreden dug ubrid/  
(...ne afin que être attaqué en chemin)  
(...'... pour n'être pas attaqués en chemin')

au lieu de

---

<sup>20</sup> Selon T. G. Penchoen (1973 : 50), la présence de la modalité de négation (/ud/ ou une de ses variantes) exclut celle de la modalité d'aoriste /ad/ dans le parler des Aït Frah.



/... humi la iġerreden dġug ubrid/  
(...afin que ne être attaqué en chemin)  
(‘... pour n’être pas attaqués en chemin’)

III. Ressortant également du principe du moindre effort, l’*économie syntagmatique* est une pratique très courante en tachawit. Les constituants permettant une absence ou un effacement dans l’axe syntagmatique sont nombreux et de nature diversifiée. Néanmoins, les textes montrent une préférence nette pour la préposition fixe (1) et la modalité d’aoriste (2) :

1. /yuyir (yer) axxamt-nnes/  
(il est retourné (à) sa maison)  
(‘Il rentra chez lui.’)

/iċur iqellalen (s) tissent/  
(il remplit les jarres (avec) du sel)  
(‘Il remplit les jarres de sel’)

/henna-as hamettut (i) utargi/  
(elle lui a dit femme (à) Targui)  
(‘Elle lui a dit, la femme, au Targui...’)

L’abstraction de la préposition /i/ du dernier exemple donne suite à une confusion au niveau du rapport syntaxique entre les termes /hamettut/ et /utargi/ : annexion ou autonomie ? Le rapport d’annexion pourrait être une possibilité valable – car le nom /utargi/ porte sa marque – si le contexte linguistique précis n’indiquait pas clairement la présence sous-jacente de la préposition /i/ s’associant ici de façon systématique avec le verbe /henna-as/.

2. /ruheġ (a) tazzalem/  
(allez mod. Aor. vous courez)  
(‘Allez courir tous deux !’)

/ayaw (a) nrewħet/  
(allons mod. Aor. nous rentrerons)  
(‘Allez rentrons !’)

/...dir ađ awin leebađ wah (ađ) yeč lyul waħd-s/  
(lorsque mod. Aor. ils rapporteront hommes et (mod. Aor.) il mangera ogre seul)  
(...lorsqu’ils rapportaient des hommes, l’ogre seul les mangeait’)

/(ađ) heyemmneđ yef l bab n tađdarı-nnes.../  
(mod. Aor. tu te rappelleras sur la porte de sa maison)  
(‘Rappelle-toi bien la porte de sa maison’)

Bien que ces exemples ne comportent pas la modalité d’aoriste dans les textes – étant tout à fait possible à l’époque où G. Mercier les a recueillis dans les régions en question – nos informateurs ont clairement signalé leur présence indispensable.

D’autres possibilités d’économie syntagmatique portent sur le marqueur de négation (3), le pronom indéfini (4) et le pronom démonstratif (5) :

(3) /yeya iman-nnes ur izemmir (ca)/  
(il a fait lui-même ne il se porte bien (pas))  
(‘Il fit semblant d’être malade’)

/ya rebbi, neğ-ay sug uwzir-aya (ur) ikcef ca fell-a sserr/  
(ô mon Dieu délivre-moi de ce vizir il (ne) découvre pas sur moi secret)  
(‘Ô mon Dieu ! Délivre-moi de ce vizir, afin qu’il ne découvre pas sur moi les parties secrètes.’)

Des deux types d’absence de la modalité de négation, celui du deuxième exemple nous semble le plus remarquable, car il témoigne de la disparition de l’élément /ur/ qui en général – même dans le parler

chaoui des Aït Frah (T. G. Penchoen, 1973 : 50-53) – est considéré comme inéluctable. Le fait que la position de cette marque coïncide avec le début d'une subordination<sup>21</sup> entourée de voyelles des deux côtés, n'est pas sans importance. Il est toutefois fort probable que la perspective énonciative de ces énoncés joue aussi un rôle dans l'absence des marqueurs /ca/ et /ur/.

(4) /ma illa hufim (yeğ) yuwi-t-id h a yeč<sup>22</sup>, syet fell-as llfem-as/

(si vous rencontrez (quelqu'un) il l'a apporté il le mangera, achetez-le de lui délivrez-le)

('... si vous rencontrez quelqu'un qui apporte un oiseau de cette espèce pour le manger, achetez-le et délivrez-le.')

(5) /ma hella (ha) nneḵ tamčukt, i memmi ; ma hella (ha) inu tamčukt, n memmi-k/

(si elle est (celle) à toi fille, à mon fils ; si elle est (celle) à moi fille, de ton fils)

('Si tu as une petite fille, on la mariera à mon fils ; si j'ai moi-même une fille, on la donnera à ton fils.')

Ces derniers cas d'économie sont également spécifiques, mais néanmoins concevables, surtout lorsqu'on garde en vue qu'ils proviennent du discours oral où l'imprévisible, et donc une certaine souplesse d'expression, a gardé un poids considérable dans sa construction.

---

<sup>21</sup> Nécessitant une prononciation souple à intonation continue.

<sup>22</sup> Variante syntagmatique de /a h-yeč/ où la modalité d'aoriste /a/ précède l'affixe direct /h-/.

#### 4. Système de notation

Voyelles	i	e	u	
		a		
Semi-voyelles	y			<i>way</i> ('celui-ci')
	w			<i>awi</i> ('emporter')
Consonnes				
Labiales	b			<i>baba</i> ('père')
	f			<i>tafunast</i> ('vache')
	m			<i>uma</i> ('frère')
Dentales	ɖ			<i>ɖayi</i> ('ici')
	t			<i>yuwi-t</i> ('il l'a emportée')
	ʈ			<i>tay</i> ('celle-ci')
	ɗ			<i>ɗar</i> ('pied')
	ʎ			<i>tameɟʎ</i> ('femme')
	n			<i>ini</i> ('dire')
Sifflantes	z			<i>zaw</i> ('cheveu(x)')
	s			<i>as</i> ('jour')
	ʒ			<i>izi</i> ('vésicule biliaire')
	ʂ			<i>tʂebħat</i> ('chapelet')
Pré-palatales	j			<i>ajǰaj</i> ('tonnerre')
	c			<i>icc</i> ('corne')
	č			<i>neč</i> ('moi')
	ǰ			<i>yeǰ</i> ('un')
Vélaires	g	[g/(g)/y]		<i>yega / (yega) / yeya</i> ('il a fait')
	k	[k/ǰ/y]		<i>amčuk / amčuk</i> ('garçon')
				<i>tfukt / tfukt / tfuyt</i> ('soleil')
	x			<i>taxxamt</i> ('maison')
Uvulaires	q			<i>aqellal</i> ('cruche')
	ɣ			<i>ayerɖa</i> ('souris')
Pharyngales	ʕ			<i>u-ʕemm</i> ('cousin paternel')
	ħ			<i>iħwaǰ</i> ('il veut')
Laryngale	h			<i>hamyarɖ</i> ('vieille')
Liquides	r			<i>tamurɖ</i> ('pays')
	l			<i>illi</i> ('fille')

## Rappel :

- Les quelques labio-vélarisées du tachawit – constituées par l'association des labiales ou des vélares avec une articulation semi-vocalique labio-vélaire [w] – sont notées par un seul caractère spécifié par le signe diacritique /<sup>o</sup>/ : /asegg<sup>o</sup>as/ ('année').

- Seules les pharyngalisées ou emphatiques vraies – bien distinctes des emphatisées (des phonèmes dont l'emphase est conditionnée par le contexte phonétique) – sont marquées par un point sous le graphème : /tameṭṭuṭ/ ('femme').

- Les assimilations dans la chaîne sont restituées dans leur forme canonique, afin d'améliorer l'évidence syntaxique et de faciliter ainsi la lecture des textes.

/inna-as/ ('il lui a dit') au lieu de [innas].

Toutefois, les cas particuliers accompagnent le texte en note. Comme : [hax] qui devient /hay-t/ ('Tiens-le !').

- Pour séparer les différents morphèmes, nous faisons appel au tiret séparateur que nous insérons entre le nom, le verbe ou la préposition et leurs affixes mobiles.

/uwin-as-t-id/ ('Ils le lui ont ramené.')

/aryaz-nnes/ ('son époux')

/yer-s/ ('chez lui')

## Aperçu sur la narration des contes

Par Daniela MEROLLA

Les contes chaouis reproduits ici dans une transcription nouvelle et une traduction ajournée ont été collectés et publiés par Gustave Mercier dans *Cinq textes berbères en dialecte chaouia* (Paris, Imprimerie Nationale, 1900) et dans *Les Chaouia de l'Aurès*, (Paris, Leroux, 1896). Ils constituent un corpus important de textes narratifs en tachawit, un dialecte berbère qui n'est que très partiellement étudié et dont on a très peu de collections de textes<sup>23</sup>.

*Cinq textes berbères en dialecte chaouia* présente de très beaux contes étiologiques et merveilleux narrés par des conteurs expérimentés. Les seize récits réunis dans *Les Chaouia de l'Aurès* offrent un ensemble moins organique. On y retrouve néanmoins des contes bien narrés comme Haq̣sit m Beckerker q̣ lyul (Histoire de Beckerker et de l'ogre) et Haq̣sit n ssultān q̣ harwan-nnes (Histoire du sultan et de ses enfants). Si la différence entre les deux collections est liée à la situation de collecte et de transcription des textes, il importe aussi de signaler que les contes publiés en 1896 étaient essentiellement des matériaux d'appui à l'étude linguistique, ce qui explique la présence de traductions d'autres dialectes et d'un conte dont la structure narrative est faible<sup>24</sup>.

---

<sup>23</sup> Voir quelques contes dans R. Basset (1890 et 1896), E. Masqueray (1877, 1885), H. Stumme (1928) et les textes ethnographiques dans A. Basset (1961). Plus récemment A. Djarallah a publié quelques contes dans *Awal* (1985 et 1987) et dans *Etudes et Documents Berbères* (1988 et 1993). Une bibliographie générale sur les Chaouia de l'Aurès a été publiée par N. Boulhaïs (1998).

<sup>24</sup> Les neuf premiers récits sont très courts et de type anecdotique ou comique. Selon Mercier, trois de ces récits sont des traductions de textes berbères publiés auparavant : les nos. VI et VII par Basset (1890 : 170), et le no. V par Hanoteau (1858 : 258). Le texte no. VIII est la traduction d'un conte de La Fontaine. Le texte no. IV vient de ben Sedira (1887 : 91), tandis que le no. IX est une 'imitation' (version ou traduction) d'un autre conte donné par Hanoteau (1858 : 262). Le dernier conte, no. XVI, est le moins organique et structuré de la collection dans son ensemble.

Les contes chaouis publiés par G. Mercier présentent bien évidemment les mêmes aspects problématiques de toute pièce de production orale isolée et extrapolée de son contexte de production et de 'performance', ce qui est encore aujourd'hui un des aspects les plus controversés dans la recherche en littérature orale. La fictionnalité de la situation de collecte - une séance sur demande de l'enquêteur étranger - est encore plus évidente et donc discutable, car G. Mercier était interprète militaire de l'armée française pendant la colonisation de l'Algérie. Le rapport de dominant-dominés entre enquêteur et enquêtés était donc mis en jeu.

Des enquêtés, G. Mercier donne les noms et quelques brefs renseignements. Trois narrateurs des contes publiés en 1896 étaient de T'koukt, un village au sud de Arris dans le centre de l'Aurès. Ahmed ben El Mokhtar et Belkassem ben Othman étaient respectivement un grand chasseur et 'un vieillard' de T'koukt. Si Mostefa ben Mahmoud était des Oulad Saoula, deira de T'koukt. Les derniers textes de la collection publiée en 1896 ont été narrés par un conteur des Oulad-Daoud (ou Touaba)<sup>25</sup>, mais dont Mercier n'a pas retenu le nom parce qu'il n'a pas collecté les contes personnellement<sup>26</sup>. Ahmed ben El Mokhtar, Belkassem ben Othman et Si Mostefa ben Mahmoud ont traduit ou repris de l'écrit des récits courts publiés dans *Les Chaouia de l'Aurès*. La reprise par l'oral de récits connus par les narrateurs à travers la lecture<sup>27</sup> ou traduits sous demande de l'enquêteur nous signale un des parcours de l'interaction entre oralité et écriture dans l'Aurès de la fin du XIX siècle.

Selon Mercier (1900 : 12), Ahmed ben El Mokhtar était aussi un des narrateurs des beaux contes publiés dans *Cinq textes berbères en dialecte chaouia* en 1900<sup>28</sup>. L'autre conteur était Ahmed Cherif (H'and ou Cherif), un membre ancien de la djemaâ. En présentant leur narration, Mercier écrit que 'le conteur berbère' est sobre, posé,

---

<sup>25</sup> Il s'agit du conteur des deux derniers récits. Ces textes ont été revus par G. Mercier lui-même avec le concours de Mhammed ben Cherif de Arris.

<sup>26</sup> G. Mercier écrit avoir reçu les textes par l'intermédiaire du père Bouillon des Missions d'Afrique à Arris (1896, note 1, p.68).

<sup>27</sup> Selon G. Mercier (note 1, p.42) le texte no. 4 avait été lu par le conteur Si Mostefa ben Mahmoud dans *Cours de langue kabyle* de Belkassem ben Sedira.

<sup>28</sup> Mais son nom n'apparaît pas dans les notes aux textes publiés par Mercier en 1900.

concis<sup>29</sup>. Le lieu de la collecte est encore T'koukt, ce qui délimite l'aire des parlars des Beni bou Sliman et de la confédération des Oulad Daoud<sup>30</sup>.

G. Mercier a donc effectué sa collecte auprès des hommes. Cela n'était pas forcément insolite à l'époque, et effectivement plusieurs textes dans les collections publiées avaient été narrés par des conteurs. Mais l'affirmation de Mercier que ces contes forment un genre masculin soulève les remarques de Henri Basset qui, dans son *Essai sur la littérature des Berbères* (1920 : 101), établit la norme de la narration des contes merveilleux par les femmes : «Pour ces sortes de récits, il n'y a guère de conteurs, il n'y a que des conteuses». H. Basset mentionnait donc les textes réunis par G. Mercier en écrivant dans une note : «G. Mercier en signale pourtant dans l'Aurès...Mais sont-ce bien des conteurs de contes, ou surtout des conteurs de légendes ? » (1920 : 101, note).

On est bien dans le cadre d'une double question de 'genre' : le genre littéraire et le 'genre' sexuel des participants à la narration. La question posée par H. Basset sur le genre littéraire narré par les conteurs, conte ou légende, se relie probablement à la présence dans la collection de G. Mercier (1900) du conte de Djekhran (voir ci-dessous). Dans la catégorisation de H. Basset (légende), il était rangé parmi les contes 'masculins' par opposition aux contes merveilleux. Mais G. Mercier semble indiquer que tous les textes collectés - donc aussi ceux qui de par leur contenu et détermination spatio-temporelle sont bien des contes merveilleux - appartenaient aux genres narrés par les hommes. Il est clair que dans le cas de la collecte effectuée par G. Mercier, comme dans celle de plusieurs amateurs et universitaires qui se sont intéressés aux contes du Maghreb, le 'genre' de l'enquêteur (c'est-à-dire, le fait qu'il était un homme) a probablement déterminé le 'genre' du narrateur, car en tant qu'homme, le monde masculin lui était plus accessible que le monde féminin.

---

<sup>29</sup> G. Mercier (1900 : 12). Dans la comparaison entre conteurs arabes et berbères les premiers sont les plus appréciés, ce qui s'accorde avec les clichés coloniaux que Mercier (1900 : 10) avait exprimés sur le berbère en le présentant comme une langue pauvre et primitive, incapable d'exprimer des idées abstraites et tout à fait inférieure à l'arabe.

<sup>30</sup> Ce village était le centre des tribus des Beni bou Slimâne et de l'Ahmar Khaddou et siège d'un poste militaire à l'époque de la collecte de Mercier.



Cette question de genre et de sous-types littéraires reste encore ouverte pour ce qui est de la narration orale berbère. Il n'y a pas eu d'enquête systématique pour savoir si le genre littéraire *haqsit*, terme donné par G. Mercier pour introduire les contes<sup>31</sup>, est en effet utilisé par les conteurs, s'il est un genre littéraire masculin ou féminin, si enfin ce genre peut être narré tant par les hommes que par les femmes.

On pourrait se demander ensuite si la position 'autoritaire' de H. Basset sur la narration féminine des contes merveilleux dérivait d'une approche synchronique focalisée sur le présent et si sa généralisation était valide pour toute l'aire berbère. En étudiant le conte merveilleux en Kabylie, M.-V. Virolle-Souibes et T. Titouh-Yacine (1982) retrouvent par exemple dans plusieurs récits des épisodes qui ressemblent à une initiation de type chamanique. Elles ont formulé l'hypothèse selon laquelle ces contes seraient «des épisodes sans doute modifiés et orientés vers une fonction narrative, de textes fondamentalement sacrés : sans doute récits stéréotypés d'initiation récités autrefois par le maître de l'initiation à un auditoire de néophytes» (p. 204). En soulignant qu'actuellement ce sont surtout *tîmyarin*, les vieilles femmes, qui content – les conteurs hommes sont devenus rares – M.-V. Virolle-Souibes et T. Titouh-Yacine se demandent si la narration éminemment féminine des contes berbères correspond à une modification dans la longue durée : les récits narrés dans des rites désormais marginalisés à la suite de l'islamisation, seraient passés progressivement dans le domaine féminin qui traditionnellement exprime des savoirs non-canoniques (p. 193), devenant ainsi un genre littéraire des conteuses surtout et moins prestigieux socialement que les genres littéraires masculins.

Quelle que soit l'hypothèse du développement historico-social du 'genre' des contes, l'expérience personnelle et de recherche d'étudiants et de chercheurs me semble indiquer – bien qu'encore de manière fragmentaire<sup>32</sup> – que dans plusieurs aires linguistiques berbères la narration des contes n'est pas exclusivement féminine. Des

---

<sup>31</sup> Par contre, il ne donne pas de formules d'introduction et de clôture qui normalement sont utilisées dans les contes berbères (voir P. Galand-Pernet, 1998).

<sup>32</sup> Je me réfère à un ensemble très varié de conversations que j'ai eu avec des étudiants, chercheurs et professeurs à l'université de Leyde, à l'Istituto Orientale de Naples, au Centre de Recherche Berbère à l'INALCO et à l'université de Tizi Ouzou dans le cadre de cours, séminaires et rencontres au cours de presque quinze ans.

grands-pères ou des oncles âgés sont, dans plusieurs familles, appréciés comme conteurs d'histoires usuellement désignées en français par contes merveilleux.

Quels contes berbères forment des genres littéraires masculins, féminins ou en commun reste donc une question encore actuelle.

Le premier conte présenté ici, «Haqsit n Ğexran» (Histoire de Djekhran), est un récit de fondation au temps des 'Roumis de jadis', les anciens Romains. L'épisode narré, qui est présenté comme vrai<sup>33</sup>, se déroule dans un passé révolu<sup>34</sup> et dans un lieu spécifique, le village de T'koukt qui était l'endroit où Ahmed Charif a narré le conte et G. Mercier l'a écouté et probablement transcrit.

La lutte de l'aïeul romain, Djekhran, contre un autre Romain et l'aide qui lui a été apportée par un geai expliquent et fondent la création d'un lignage et une interdiction alimentaire. L'interdiction relative aux geais est donnée comme valide pour l'actualité par le récit.

Comme indiqué auparavant, ce récit étiologique pose une question de 'genre' littéraire. Quelle est sa définition en termes de <vérité> ou de <véridicité> ? Quelle histoire peut-on retracer par et dans la narration orale ?

Si l'on compare les résumés de quelques autres narrations étiologiques collectées par Masqueray dans les Aurès<sup>35</sup> – dans lesquelles on mentionne les anciens Romains – on voit une différence significative dans le contenu et dans la collocation spatio-temporelle de cette «Histoire de Djekhran». L'on y postule une descendance romaine et non, comme il s'avère dans les autres cas, une construction de soi en opposition à Rome. L'analyse textuelle signale que les contes de Masqueray sont situés dans un passé en continuité avec le présent et sont marqués par l'acquisition de l'islam. Tandis que le conte de Djekhran se déroule «au temps de jadis», un temps révolu

---

<sup>33</sup> Voir la phrase finale « Haqsit-aya b lhaqq » (Cette histoire est vraie)

<sup>34</sup> Voir « Netta ğ rumi zik ği zman n ruman » (C'était un Romain de jadis du temps des Romains)

<sup>35</sup> Voir « La légende de la fondation des Halaoua » dans Masqueray 1877 104-106, et « Mohammed et 'Abri » dans Masqueray 1885 94-95 (reproduit dans Basset 1897 81-82) Voir aussi « Le père, le Musulman et l'oiseau Miri » dans Basset 1897 81-82 Voir Merolla (1988 131-150)

dans lequel, comme dans le temps mythique, les choses étaient radicalement différentes de l'actualité (Merolla 1988). Il semble donc que dans tous ces contes la mémoire historique soit utilisée dans le sens d'une fondation du Soi<sup>36</sup> par rapport à une romanité opposée (dans les contes de Masqueray) ou non opposée (dans le passé révolu du conte de Djekhran), donc respectivement en continuité ou en discontinuité avec le présent islamique, mais dans tous les cas assumée comme référence prestigieuse de vertu militaire<sup>37</sup>. Ce qui contredit la lecture coloniale de ces contes dans le sens d'une continuité de la romanité dans le Maghreb, une lecture en fonction de la domination française<sup>38</sup>.

Le conte « *Haqṣiṭ n lyul q taqiyart* » (Histoire de l'ogre et de la belle femme) se déroule dans le temps classique des contes merveilleux, c'est-à-dire, dans le passé indéterminé et en continuité avec le présent. Ce récit met en jeu la capacité du chasseur de surmonter toutes les difficultés à la fois dans l'espace sauvage et dans les relations sociales. L'ogre, *lyul*, est « l'anti-homme » des contes<sup>39</sup>, un personnage donc excessif dans ses qualifications, de la taille de ses excréments à sa faim d'hommes<sup>40</sup>. Le chasseur, modèle masculin par excellence, est intelligent et courageux et il est dépositaire du savoir et des compétences nécessaires pour vaincre l'ogre, le non-humain qui règne dans le pays sauvage de la chasse. L'homme a donc la capacité de rétablir la division entre humain et non-humain en regagnant au monde humain la fertilité de la « belle femme », *taqiyart*, qui avait été enlevée par l'ogre et qui finalement devient son épouse. Le chasseur connaît également la valeur du partage de la richesse trouvée dans la caverne de l'ogre avec ses compagnons, mais en même temps il sait se défendre de la rivalité et de la jalousie des autres hommes. C'est donc un conte dans lequel les valeurs culturelles et les modèles masculins pour exister et agir sont exaltés et confirmés.

---

<sup>36</sup> D'un lignage ou d'un village par rapport aux autres ou de l'humain vis-à-vis du non humain.

<sup>37</sup> Signalé dans Mazzoleni (1985).

<sup>38</sup> Voir Dakhliya (1987 : 241-267) et Fremeaux (1984). Voir aussi plusieurs interprétations du mythe de la Kahina dans (A. Hannoum, 2001).

<sup>39</sup> Comme le définit Lacoste-Dujardin (1970 : 201).

<sup>40</sup> Voir aussi H. Basset (1920 : 131-132), Laoust (1947 : 253-265).

On peut remarquer que les combats entre chasseur et ogre et ensuite entre les chasseurs se font à coups de fusil (*Imaqrun*) l'attribut masculin par excellence dans l'espace socioculturel des contes.

L'ogre est présent dans un autre récit, « *Haqsiṭ m Beckerker ḍ lyul* » (L'Histoire de Bechkerker et de l'ogre)<sup>41</sup>, dans lequel Bechkerker est le héros à la fois culturel et comique. On retrouve ce personnage sous différents noms et attributs dans les productions orales autour de la Méditerranée : le nom de Djeha est particulièrement connu dans le Maghreb. Dans ce conte l'anthropophagie et l'habitation dans la forêt restent les facteurs discriminants entre l'ogre et l'homme. Bechkerker peut mystifier l'ogre et se jouer de lui grâce à sa simplicité plus qu'aux qualités masculines exprimées par le chasseur de l'Histoire de l'ogre et de la belle femme. Le résultat hilarant est finalement positif pour l'humanité représentée par Beckerker.

Le récit « *Haqsiṭ m usufi ḍ utargi* » (Histoire du Soufi et du Targui) concerne les « relations dangereuses » entre deux groupes voisins, les Souafa et les Touaregs. Comme Mercier le souligne, ce conte est donc particulier dans sa localisation géo-sociale limitrophe mais externe à l'aire chaouia.

Le récit narre la trahison de la cousine paternelle d'un homme de la région saharienne du Souf (environ l'actuelle wilaya de El Oued au sud de l'Aurès). Il présente le duel verbal entre celui-ci et sa cousine et le duel à coups de fusil entre le cousin et le Targui avec lequel sa femme s'était enfuie. A la fin, le cousin frappe le Targui avec une balle dans le front et la cousine payera son choix par la mort de la main de ses frères.

Le personnage du cousin possède les qualités masculines déjà vues par rapport au chasseur du deuxième conte et il sait donc comment il doit agir pour récupérer sa femme et la ramener chez les siens pour l'amère fin. De l'autre côté, le personnage féminin manifeste et résume la déloyauté des femmes dans un discours narratif qui consolide la norme patrilinéaire et la centralité masculine du contexte social de production. L'échec de la règle du mariage entre

---

<sup>41</sup> Texte no.17.

cousins paternels<sup>42</sup> est ainsi attribué au personnage féminin avec toutes les qualifications négatives qui en découlent : elle trompe son mari-cousin, s'adresse à lui avec insolence et s'insurge contre son droit de mari, elle est cruelle avec lui et lui souhaite la mort. Ensuite, si le choix de la cousine d'abandonner son mari pour s'en aller avec un autre homme signale la tension interne entre les désirs individuels et le système social, la position féminine est toujours la plus ambiguë. C'est que les hommes et les femmes se positionnent différemment dans la logique du conte. Ceci apparaît clairement dans l'épisode où le cousin va à la recherche de sa femme, bien que les femmes de son village l'invitent à rester et à prendre une autre épouse ; ou encore dans l'épisode du Targui qui refuse de faire ce que la femme lui demande et ne tue pas le cousin dans le puits pour ne pas souiller l'eau de la tribu. Dans le discours des contes, les hommes défendent donc et malgré tout les intérêts sociaux (le mariage pour le cousin, le puits de la tribu pour le Targui) tandis que la femme poursuit, dans la mesure du possible, ses intérêts individuels<sup>43</sup>.

Ce récit met aussi en jeu une série de relations entre hommes et femmes qui caractérisent le monde du conte : regarder ou être regardé(e) est l'action qui fait se dérouler la narration envers la rencontre amoureuse ; bien parler 'd'amour' (l'homme) ou bien parler en s'appuyant sur les relations familiales (la femme) peut convaincre le partenaire de croire aux bonnes intentions de celui/celle qui parle. Enfin, l'on remarque dans ce conte qu'une certaine liberté de mouvements des femmes se relie au contexte saharien et nomade ou semi-nomade.

La trahison féminine est reprise dans « Aventure de chasse » par les lions qui personnifient les relations entre masculinité et féminité. Le lion tue la lionne qui l'avait trahi avec le sanglier et veut se venger, mais le sanglier prend le dessus. La conséquence de la trahison serait donc la mort à la fois de la lionne et du lion. Une telle fin marque une

---

<sup>42</sup> Comme on le retrouve aussi dans les contes kabyles, voir Lacoste-Dujardin (1970 348-353), Merolla (1996 : 93-94, 128-129).

<sup>43</sup> Toutefois dans un corpus plus élargi, comme dans celui des contes kabyles, on peut relever que les intérêts féminins trouvent aussi un espace d'affirmation et que la perspective de celui qui conte, femme ou homme, peut affecter la narration dans le sens d'une modération du principe de la centralité masculine. Voir Merolla (1996, 1998)

différence de genre entre ce récit et le conte du Soufi et du Targui, une différence par ailleurs signalée par la forme, par la collocation temporelle et par l'encadrement narratif : « Aventure de chasse » est un récit court qui se déroule dans le passé proche<sup>44</sup> et qui est présenté comme narré par un témoin oculaire, le chasseur poursuivi par le sanglier dans la forêt<sup>45</sup>.

Le lion est également la victime de l'astuce du chacal dans un conte d'animaux plus classique, « Haqṣit m war d tayyult d uccen d insi » (Histoire du lion, de l'ânesse, du chacal et du hérisson)<sup>46</sup>, dans lequel seule l'unité entre le hérisson et ses frères peut avoir raison de l'intelligence du chacal en confirmant ainsi, dans la correspondance entre monde animal et monde humain, le principe de l'unité des agnates.

Des récits courts inclus dans *Les Chaouia de l'Aurès*, on peut ensuite mentionner « Haqṣit m uryaz d tqellalt n zziṭ » (Histoire de l'homme et de la jarre d'huile) et « Haqṣit m ueraben d icawiyen » (Histoire des Arabes et des Chaouis)<sup>47</sup>. Le premier récit met en scène l'espoir d'un homme qui rêve de constituer un petit troupeau de chèvres à partir de la vente de sa jarre d'huile, mais à force de penser, il casse la jarre. Dans ce récit, qui ressemble au début d'une version kabyle publiée dans *Recueil des compositions destinées au brevet de berbère*<sup>48</sup>, vente et accroissement par le moyen de la fécondité animale sont les formes souhaitées, mais brisées, d'investissement socio-économique. Dans le deuxième récit, un groupe de Chaouis et d'Arabes, peut-être des colporteurs, voyagent ensemble. Le tour que les Chaouis ont joué aux voyageurs arabes lors d'un arrêt manifeste une forme de compétition qu'on retrouve souvent dans les productions orales berbères et dont l'aspect ludique est fondamental.

« Lqṣṣet n tsekkurt d Serdeslas aseḥḥar » (Histoire de la perdrix et du magicien Serdeslas), le dernier conte, est un cas particulier. Ce

---

<sup>44</sup> Voir le début: Iqar-aḥ lewwamin (On raconte qu'il y a quelques années).

<sup>45</sup> Dans la note Mercier (1896 : 46, note 3) explique que Ahmed ben Mokhtar a affirmé l'authenticité de ce récit.

<sup>46</sup> Texte no. 20.

<sup>47</sup> Textes nos. 6 et 7.

<sup>48</sup> Alger, Jourdan (1913 : 114). Texte attribué à Boulifa. Voir l'analyse de Lacoste-Dujardin (1979).

texte entrelace plusieurs themes sans continuite dans la structure narrative et abruptement insere de nouveaux personnages dans le recit<sup>49</sup> Si la narration en souffre, cela est toutefois interessant car ce texte met a nu – de par la difficulte de narrer – le travail du conteur qui tisse ses histoires de plusieurs episodes et personnages connus

Il y a ensuite cinq longs contes qui presentent un cadre fantastique et fabuleusement riche<sup>50</sup> Dans quatre de ces contes on retrouve des heros musulmans tres populaires dans les contes maghrebins Haroun Errachid, Ahmed El Helaylı et Mhammed ben Essultan

« Haqsit n tmettut n ssultan d uwziı-nnes » (Histoire de la femme, du sultan et de son vizir) et « Ahmed Lhelaylı d Rredah » (Ahmed El-Helaylı et Redah) sont parus dans *Cinq textes berbères en dialecte chaouia*<sup>51</sup> Dans *Les Chaouia de l'Aures* on en retrouve trois autres « Harun Rracid d Ğeefer Lbrankı » (Haroun Errachid et Dje'fer El-Brankı), « Haqsit n ta itetsen dug uzaw-nnes » (Histoire de celle qui dormait dans ses cheveux) et « Haqsit n ssultan d harwan-nnes » ( Histoire d'un sultan et de ses enfants )<sup>52</sup>

Le premier conte (Histoire de la femme, du sultan et de son vizir) presente une autre perspective sur les relations entre homme et femme le recit narre la trahison du vizir et exalte la loyauté de l'epouse prête a sacrifier ses enfants pour rester fidele à son époux La division classique des rôles est ensuite proposee dans l'appartenance du domaine politique a la sphere d'action masculine La femme devient sultan « parce qu'elle est belle »<sup>53</sup>, mais une telle situation est exceptionnelle et temporaire Ainsi, quand le sultan, son mari, arrive, elle s'acquitte de sa tâche en disant simplement « Pardonnez-moi, car je suis une femme »

---

<sup>49</sup> Voir par exemple l'insertion de la sœur (de l'enfant) qui n'était pas mentionnee anterieurement

<sup>50</sup> Voir pour les contes kabyles Lacoste-Dujardin (1970 140-141)

<sup>51</sup> Textes nos 3 et 5

<sup>52</sup> Textes nos 16 18, 19

<sup>53</sup> On peut remarquer que la beaute caracterise les femmes mais aussi les heros islamiques dans les contes qui presentent un cadre fabuleux et riche (voir Ahmed El-Helaylı et Redah) Dans les contes 'paysans' par contre, la beaute ne caracterise pas les heros mais seulement les femmes et eventuellement « l'ennemi » (voir l'Histoire du Soufi et du Targui)

La relation entre un homme et sa femme est présentée autrement dans « Harun Rracid d Ğecfer Lbranki » (Haroun Errachid et Dje'fer El-Branki) qui confirme l'infidélité féminine et la punition exemplaire qui, grâce à la sagesse renommée de Haroun Errachid, s'abat sur les traîtres.

Dans « Histoire de celle qui dormait dans ses cheveux » et dans « Histoire d'un sultan et de ses enfants », c'est Mhammed ben Essultan qui défait ses frères, fils d'une autre femme de son père, pour accéder au sultanat. La conquête de Ahmed El-Helayli, au contraire, ne concerne pas le sultanat. En fait, « Aħmed Lhelayli d Rredah » (Ahmed El-Helayli et Redah) met en scène les exploits amoureux du héros hilalien. Ce conte présente le duel courtois ou joute poétique entre Ahmed et Redah, ce qui fait penser aux rencontres amoureuses dans la tradition de la poésie arabe et également à la joute poétique chantée dans les célébrations du Maghreb berbérophone et arabophone<sup>54</sup>. Le prestige de la langue arabe, langue écrite et langue de la religion, trouve expression ici dans les strophes poétiques accompagnées d'une traduction en tachawit pour ceux qui ne la comprennent pas<sup>55</sup>. Ce qui pourrait permettre au narrateur de montrer sa connaissance de l'arabe.

En conclusion, bien que l'écrit congèle la fluidité de l'oralité en sacrifiant l'esthétique liée à la 'performance', les contes publiés par G. Mercier offrent, dans leur ensemble, un très bon exemple de narration orale chaouia et un échantillon de la diversité des types et des thèmes des contes narrés.

---

<sup>54</sup> Voir P. Galand-Pernet (1998 : 146-147) et T. Yacine (1988: 34-35).

<sup>55</sup> Ceci se manifeste aussi dans d'autres aires linguistiques, voir A. Bezzazi (1993), Bezzazi A. & M. Kossmann (1997) et M. Kossmann (2000).



## Numérotation des textes

Pour faciliter le travail de comparaison, on donne ci-dessous la correspondance entre la numérotation des textes dans ce volume et la numérotation utilisée dans les publications de Gustave Mercier.

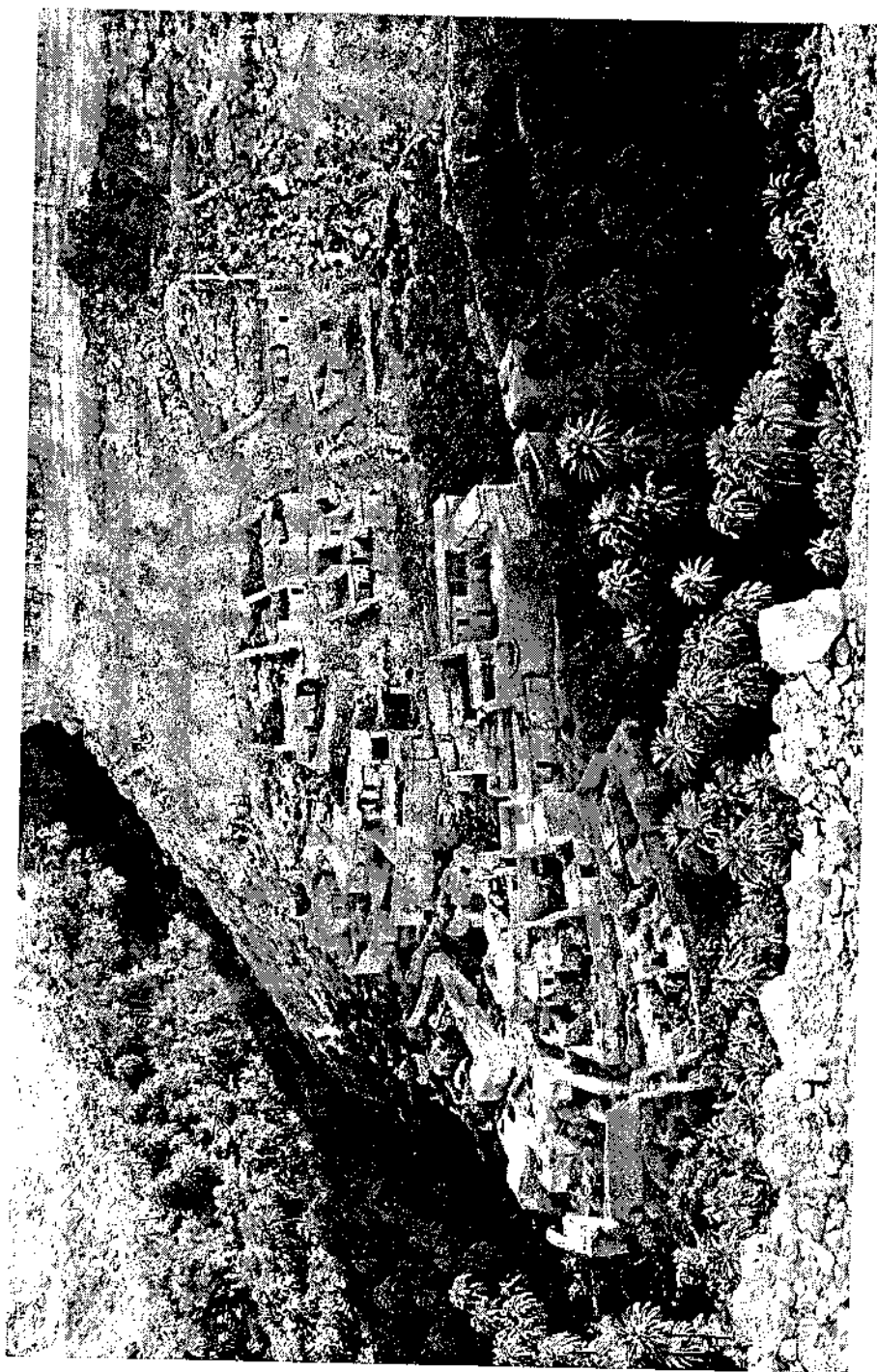
<p><i>Contes berbères chaouis de l'Aurès d'après G. Mercier</i> par M. Lafkioui et D. Merolla</p>	<p>G. Mercier, <i>Cinq textes berbères en dialecte chaouia</i> (Imprimerie Nationale, Paris, 1900).</p>
<p>Texte no.1 Texte no.2 Texte no.3 Texte no.4 Texte no.5</p>	<p>Texte no.I Texte no.II Texte no.III Texte no.IV Texte no.V</p>
<p>Texte no.6 Texte no.7 Texte no.8 Texte no.9 Texte no.10 Texte no.11 Texte no.12 Texte no.13 Texte no.14 Texte no.15 Texte no.16 Texte no.17 Texte no.18 Texte no.19 Texte no.20 Texte no.21</p>	<p>G. Mercier, <i>Les Chaouia de l'Aurès</i>, (Leroux, Paris, 1896).</p> <p>Texte no.I Texte no.II Texte no.III Texte no.IV Texte no.V Texte no.VI Texte no.VII Texte no.VIII Texte no.IX Texte no.X Texte no.XI Texte no.XII Texte no.XIII Texte no.XIV Texte no.XV Texte no.XVI</p>





Un homme au travail (Tkoukt)

Photos: D.Merolla et M.Chiovoloni



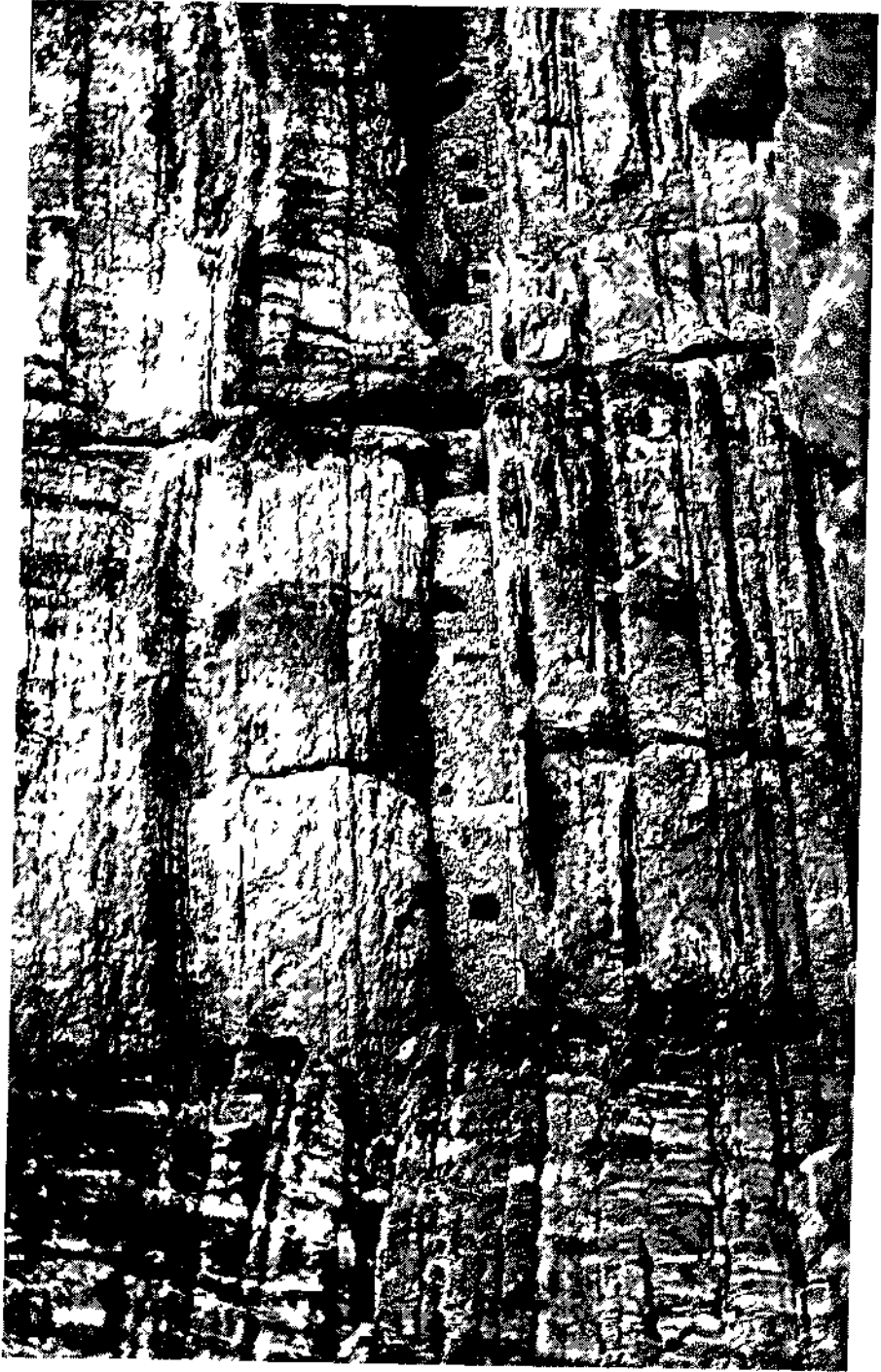
L'ancien village de Ghoufi

Photos: D.Merolla et M.Chiovoloni



Récolte des dattes (Baniane)

Photos: D.Merolla et M.Chivoloni



Le village fortifié de Djemina bati dans la montagne (environs Tadjemout)

Photos D Merolla et M Chivoloni

# **TEXTES**

## 1. Haqṣit n Ğexran\*

Illa Mḥand Umeqʿran ljedd ljedd-nnes qqaren-as Ğexran. Netta d rumi zik, illa di Tḳukṭ di zman n ruman. Ikker yeḡ n rumi, nnuyen netta id-s. Iyelb-it rumi-din. Ikker netta d ufrux qqaren-as Acreqraq, inear fell-as fell Ğexran, ičat-it rumi s tiṭṭawin-nnes, alq ga<sup>55</sup> ifukk Ğexran. Iqqim di lweqt-din<sup>56</sup> d amddukel-nnes. Inna-as<sup>57</sup> i harwa-nnes :

– Afrux-aya ma ḥadd hellam la h-tetteṭ ca ! Ma illa hufim yeḡ<sup>58</sup> iwi-t-id h a yeč<sup>59</sup>, syet fell-as llfem-as.

Ak lweqt-a<sup>60</sup> wihi uwin-t-id, h a isey<sup>61</sup> fell-as s idrahmen u a as-illef.

Haqṣit-aya b lḥaqq, iserkas lac.

---

\* Racontée par Ahmed ben Cherif de T'koukt.

<sup>55</sup> Forme désassimilée de [aldegga] ('jusqu'à ce que').

<sup>56</sup> Forme désassimilée de [luqeddin] ('dans ce moment-là').

<sup>57</sup> Dans une prononciation fluide, les deux /a/ en contact dans ce type de syntagme s'assimilent en [innas].

<sup>58</sup> La suppression du pronom indéfini est selon G. Mercier (1900 : 19) une pratique courante en tachawit.

<sup>59</sup> Variante syntagmatique de /a h-yeč/ où la modalité d'aoriste /a/ précède l'affixe direct /h-/.

<sup>60</sup> Forme désassimilée de [luqqa].

<sup>61</sup> Variante syntagmatique de /a h-isey/.



## Histoire de Djekhran

L'aïeul du grand-père de Mhand Umeqran s'appelait Djekhran. C'était un Romain de jadis, qui vivait à Tkoukt du temps des Romains. L'un de ses compatriotes se leva contre lui, et ils se battirent. Ce Romain avait l'avantage, lorsqu'un oiseau de ceux que l'on appelle geais vint au secours de Djekhran, et frappa le Romain à coups redoublés dans les yeux jusqu'à ce qu'il eût délivré son adversaire. Dès lors, il resta l'ami de Djekhran. Celui-ci dit à ses enfants :

– Tant que vous existerez, ne mangez pas de cet oiseau ; et si vous rencontrez quelqu'un qui apporte un oiseau de cette espèce pour le manger, achetez-le et délivrez-le.

Jusqu'à maintenant, lorsqu'on apporte un geai à l'un de ses descendants, celui-ci l'achète pour de l'argent et lui rend la liberté.

Cette histoire est vraie, et n'est point un mensonge.

## 2. Haqşit lyul d taqiyart

Ruhen-d işayaden s ileyman-nesen, xelden yer tmurt n şşyadet. İleyman İlfen-asen reţeen, nehni tşayaden al İmayreb u ad rewşen yer umkan-nesen. Ass-din<sup>63</sup> iggur-d way, yufa lğerret lyul di-s tlaata n leqdam, idəfr-it. Yeggur, yuf-it ani g ibzed, lwehr n tıreç. İkker immedran-d, irewh-d yer işeifen-nnes, inna-asen :

– Neç ufiy-d lğerret lyul. Ayaw a t-nelhaq.

Nnan-as :

– La, neçni u h-nlahaq ca, a way u as-nzemmer.

Inna-asen :

– Uceţ fell-a<sup>64</sup> rbaçtaç m ussan. Ma rewşey-d, ata i din ; ur d-rewşey ca, awit alyem-inu s şşyadet.

A deça i din yuyir, idəfr-as lğerret i lyul-din. Yuyir rbee m ussan, netta iggur annak<sup>65</sup> yufa ifri, yadf-it. Yufa taqiyart di-s, henna-as :

– Mata a c-d-yuwin, a c-yeç lyul-aya.

Inna-as :

– Cem mammeķ lqeşşet-nnem, mammeķ a cem-d-yuwin ?

Henna-as :

– Ass-a tlaata m ussan seg ay-d-yuwi, neç taslit n mmi-s eemmi, id-din yuwy-ay-d lyul. A neç qqimey diğ ifri, ittawy-ay-d İmakelt, qqimey u ay-inyi.

Inna-as:

– Manis ad ittadeğ dir ad d-ireweh ?

---

<sup>63</sup> Forme désassimilée de [azdin].

<sup>64</sup> Allomorphe de /-ay/.

<sup>65</sup> Marqueur narratif.

## Histoire de l'ogre et de la belle femme

Des chasseurs partirent avec leurs chameaux. Arrivés au pays de la chasse, ils lâchèrent leurs chameaux pour les laisser paître ; eux-mêmes chassaient jusqu'au coucher du soleil, et revenaient ensuite à leur campement. Un jour, l'un d'eux était en marche, lorsqu'il aperçut les traces d'un ogre, grandes chacune de trois pas, et il se mit à les suivre. Il alla, et trouva l'endroit où il avait déposé sa fiente, grande comme un tas d'ogre. Il s'en retourna et revint auprès de ses compagnons.

– J'ai trouvé la trace d'un ogre, leur dit-il ; venez, allons le rejoindre.

– Non, répondirent-ils, nous n'irons pas le rejoindre, car nous ne sommes pas plus forts que lui.

– Accordez-moi quatorze jours, dit le chasseur ; si je reviens, vous le verrez, sinon, emmenez mon chameau avec la viande de la chasse.

Le lendemain il partit, et se mit à suivre les traces de l'ogre. Il marchait depuis quatre jours, lorsqu'il découvrit une caverne dans laquelle il entra. Dedans se trouvait une belle femme qui lui dit :

– Qui t'amène ici, où tu vas être mangé par cet ogre ?

– Mais toi, répondit le chasseur, quelle est ton histoire, et comment l'ogre t'a-t-il apportée ici ?

– Il y a aujourd'hui trois jours, répondit-elle, qu'il m'a enlevée ; j'étais la fiancée du fils de mon oncle, c'est alors que l'ogre m'a ravie. Je suis restée dans la caverne, il m'apporte de la nourriture, je reste là et il ne me tue pas.

– Par où a-t-il l'habitude d'entrer, dit le chasseur, lorsqu'il revient ici ?

Henna-as :

– Wa d abrid-nnes.

Yudef ammas n ifri, icemmer lmaqrun-nnes, iqqim-as. Itwağa lmayreb annak ixled lyul. Irfed zznad, yut i-s, yuy-it ġar hitawin annak yersa. Iry-d yar-s, yaf-it yuwi-d sen n lebad a hen-issum a hen-yeč. Yensa netta d tmettu-din deg ifri. A deča i din, dellen ssrayen dug uzref itefferen, redden am i zemren, uyiren. Ass-din wis rbačac, xelden yer umkan n iścifen-nnen, yufi-hen trajan. Inna-asen :

– Lbeč-as aksum n ššyadet<sup>65</sup>, ayaw a nruheč yer ifri.

Xelden bdun redden di sslah d lqecc, eebban di ileyman-nnen, usin-d ad rewħen haqlič-nnen<sup>66</sup>.

Nehni xelden-d ammas m ubrid, kksen hamettu i uryaz-din. Nnan-as araħa<sup>67</sup>, nnuyen dug ubrid. Issiwel lbarud ġar-assen. Inya si-sen rebca. Netta d tmettu uyiren waħad-sen, ad i xelden haqlič-nnen, herclen.

---

<sup>65</sup> Variante syntagmatique de /Lbeč-as i aksum n ššyadet.../.

<sup>66</sup> Variante syntagmatique de /... ad rewħen yer haqlič-nnen/.

<sup>67</sup> Expression narrative.

– Voilà son chemin, répondit-elle.

Il entra au milieu de la caverne, chargea son fusil et l'attendit. Au coucher du soleil, l'ogre arriva. Le chasseur arma la batterie, tira, atteignit l'ogre entre les deux yeux au moment où il s'asseyait. S'approchant de lui, il vit qu'il avait apporté deux hommes pour les faire cuire et les manger. Il passa la nuit avec cette femme dans la caverne. Le lendemain, ils employèrent la journée à extraire de l'argent caché, emportèrent ce qu'ils purent et se mirent en route. Le quatorzième jour, ils arrivèrent où ils avaient laissé leurs compagnons, et les trouvèrent qui attendaient.

– Laissez la viande de la chasse, leur dit-il, et venez, retournons à la caverne.

Une fois arrivés, ils se mirent à enlever des armes, des vêtements, chargèrent le tout sur leurs chameaux et partirent pour rentrer à leur village.

Arrivés au milieu du chemin, les compagnons voulurent enlever cette femme au chasseur. Une dispute s'engagea, ils se battirent sur la route. La poudre parla entre eux. Notre homme en tua quatre, et continua sa route seul avec la femme, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à leur village, où ils se marièrent.

### 3. Haqşit n tmettut n ssultan d uwzir-nes

Yeğ n ssultan henna-as hamettut-nes ·

– Hwağey ađ rezfey axxamı<sup>68</sup> m baba

Inna-as netta

– Ma elih, ass-a sabr-ay, ha deča ađ tıyired cem d uwzir-inu

Ha deča ı dın uyiren, d harwa-nsen dı hyera-nsen, tcessastı dı hyera-nsen, la humı iğerreden dug ubrıd<sup>69</sup>. Xelden abrıd-nsen, hemsafuıkt<sup>70</sup> Inna-as dı lweqt-dın netta uwzir ı ucessas :

– Eesseı la humı a nettway<sup>71</sup>, ađ asen lxuyan a yen-ayen<sup>72</sup>.

Qqimen tcessan yuf qıdun, netta ikker yađef yer tmettut, lecyal n ssultan, inna-as dı lweqt-dın :

– Ma ulla qlı m b°eqqı ?

Henna-as nettat :

– Arah

Inna-as

– Uc-ay qlı ney ađ yersey ı memmı-m.

Henna-as

– Yers-as

Iqqım iyers-as A deča ı dın kkren uyiren. Xelden, afuıkt hemsaf, nehmsın Inna-as ı ccessastı :

– Eesseı la humı a nettway.

---

<sup>68</sup> Variante phonétique de /taxxamı/ ou l'indice du féminin /t-/ a connu une spirantisation dynamique

<sup>69</sup> Variante syntagmatique de /humı la iğerreden dug ubrıd/ ou la modalité de subordination /humı/ précède la modalité de négation /la/

<sup>70</sup> L'état d'annexion de ce lexème féminin est marqué par la voyelle /u/ et non par la suppression de la voyelle /a/ de l'état libre correspondant (/afuıkt/)

<sup>71</sup> Variante syntagmatique de / humı la a nettway /

<sup>72</sup> L'affixe direct /yen-/ (1CP) est un allomorphe de /ney /

## Histoire de la femme du sultan et son vizir

Un roi avait une femme qui lui dit :

– Je veux rendre visite à mon père.

– Bien, répondit-il, patiente aujourd’hui, et demain tu partiras avec mon vizir.

Le lendemain, ils se mirent en route, emmenèrent avec eux leurs enfants, et une escorte pour n’être pas attaqués en chemin. Ils s’arrêtèrent au coucher du soleil, et passèrent la nuit en chemin. Le vizir dit aux gardes :

– Veillez, afin que nous ne soyons pas pris, si les voleurs viennent dans l’intention de nous prendre.

Ils restèrent occupés à garder la tente, tandis que le vizir entra chez la femme, épouse du roi. Il lui dit alors :

– Y a-t-il un peu d’amour ?

Elle lui répondit :

– Non.

– Donne-m’en un peu, dit-il, ou bien j’égorgerai ton fils.

Elle dit :

– Egorge-le.

Il le tua. Le lendemain ils repartirent. Arrivés au moment du coucher du soleil, ils passèrent la nuit. Le vizir dit aux gardes :

– Veillez afin que nous ne soyons pas pris.

Nehni tæssan netta yaḍef yer tmeṭṭuṭ, inna-as :

– Aya uc-ay qli m b'eqqi ney aḍ yersey i memmi-m wis sen.

Henna-as :

– Yers-as.

Iyers-as. A deča i ḍin uyiren, hemsu ufukt, nsin deg id. Inna-as i hmeṭṭuṭ :

– Uc-ay qli ney aḍ yersey i cem.

Henna-as :

– Lweqt-a rağ-ay aḍ tmedḍiy.

Inna-as :

– Heṭwedḍa.

Henna-as ḍi lweqt-ḍin :

– Aḍ zelley.

Hezell yer rebb lcalamin, huca lfaṭṭa, henna :

– Ya rebbi, neğ-ay sug uwzir-aya ikcef ca<sup>73</sup> fell-a sserr.

Nettaḥ henna amm-ay, rebb lcalamin iqebl-it, yey-as afriwen m ufrux, huṯa jenna.

Yer šbaḥt, hersa ḍi hamdint taḥellaqt, had yeğ ḍug ubrid henna-as :

– Yaf uḍem n rebbi, uc-ay lebseṭ-nnek a aḵ-ucey ha<sup>74</sup> ynu.

Inna-as :

– Ma ezzek a rebbi, ay-henit<sup>75</sup>.

Ḍi lweqt-ḍin nettaḥ heziyen. Haqliṭ-ḍin ur yar-s ca n ssuṭan. Nnan-as lejmac n taqliṭ :

– A nuceṭ amaxluq-aya iziynin ḍ ssuṭan.

Ucen-t, iwella ḍ ssuṭan fell-asen, issiwel fell-as lmedfee, issiwel uṯambur.

Ga hekker huṯa jenna, inna-as netta uwzir i æessast :

– Cehdeṭ<sup>76</sup> fell-as hwella taḵenniṭ a ur xelḍey ssuṭan ay-ini mani

hella.

---

<sup>73</sup> Absence de la première modalité de négation : /...ur ikcef ca.../.

<sup>74</sup> Allomorphe de /ta/ ; pronom démonstratif indépendant féminin singulier.

<sup>75</sup> Forme désassimilée de [axenit].

<sup>76</sup> Forme désassimilée de [chet].



Tandis que les gardes veillaient, il entra chez la femme. Il lui dit :

– Allons, donne-moi un peu d’amour, ou bien j’égorgerai ton second fils.

– Egorge-le, lui dit-elle.

Il le tua. Le lendemain ils partirent, et, au coucher du soleil, s’arrêtèrent pour passer la nuit. Il dit à la femme :

– Donne-m’en un peu ou bien je t’égorgerai toi-même. Elle lui dit :

– Attends-moi un instant, je vais faire mes ablutions.

Il répondit :

– Fais tes ablutions.

– Maintenant, dit-elle, je vais prier.

Elle adressa sa prière au Maître des Mondes, récita la Fatiha, et dit :

– Ô mon Dieu ! Délivre-moi de ce vizir, afin qu’il ne découvre pas sur moi les parties secrètes.

Elle parla ainsi, et le Maître des Mondes reçut sa prière. Il lui donna des ailes d’oiseau et elle vola vers le ciel.

Au matin, elle descendit dans une grande ville et rencontra un homme sur la route. Elle lui dit :

– Par la face de Dieu, donne-moi votre vêtement, et je vous donnerai le mien.

– Que Dieu vous honore, lui répondit-il, prenez-le.

Alors elle fut belle. Cette ville n’avait pas de roi. Les membres du conseil de la ville dirent :

– Cette créature est belle, nous allons en faire notre roi.

Ils firent d’elle leur sultan. Le canon parla en son honneur, et les tambours battirent.

Lorsqu’elle s’était levée pour aller vers le ciel, le vizir avait dit à ses gardes :

– Vous témoignerez sur elle qu’elle est allée au ciel, afin, quand je verrai le roi, qu’il ne me demande pas où elle est.

Ikker di lweqt-din uryaz-nnes, d ssultān, inna-as i uwzir-nnes :  
 – Neč ađ urziy fell hamettut-inu, cek teskerkused. Aya seef-ay.  
 Kkren uyiren si haqliet al taqliet ; tseqsayen u ađ qqaren :  
 – A ǧa g illa ca hamettut ddi ilfan<sup>78</sup> tajeddit<sup>79</sup> hruh-aney ?  
 Nnan-as yay n taqliet :  
 – Nečni u ddi ilfan ci<sup>80</sup>.

Eddan yer taqliet tict tseqsan. Ga g xelǧen di haqliet-dini, hamettut-din tceql-it, hesekkr-ǧ ccawc henna-as :

– Ruh awi-ǧ aryaz-in.

Henna-as :

– Mata yef talid ǧayi ?

Inna-as :

– Tamettut ay iruhen.

Henna-as ǧi lweqt-din nettat :

– Yim ǧi<sup>81</sup> ađ teqqimeǧ ǧay ađ tenseǧ, a aǧ-niy amensi u a ak-nseǧsa.

Ga hemsā ufukt, henna-as i ccawc :

– Ruh awi-ǧ amensi ađ čen inijyiwen-aya.

Ga čin, henna-as :

– Eud-ay lqessa a nesruh fell-aney id.

Inna-as :

– Lqeset-inu tahellaqt. Hruh-ay hamettut, hus-ǧ nettat ǧ uwzir-inu, xelǧen-ǧ abrid ; inna : « wallah hamettut-nnek huya jenna ». Nniy-as : « arah teskerkused fell-a » ; a neč thawasey.

Henna-as ǧi lweqt-din :

– Ha neč tamettut-nnek.

Inna-as :

<sup>78</sup> Selon G. Mercier (1900 : 26), on a affaire ici à une désassimilation de [iddilfan] où l'élément /ddi/ fonctionne comme subordonnant (1900 : 17).

<sup>79</sup> Le deuxième indice du féminin /-t/ est non spirantisé en raison d'une assimilation de /ǧ/ et /t/ à l'intérieur du lexème /tajeddit/.

<sup>80</sup> Désassimilation de [uddilfic] selon G. Mercier (1900 : 26).

<sup>81</sup> Désassimilation de [Yidi].

Mais le roi son mari se leva alors, et dit au vizir :

– Je veux aller chercher ma femme, tu as menti ; allons, accompagne-moi.

Ils partirent et allèrent de village en village. Ils interrogeaient et disaient :

– Y-a-t-il ici une femme qui a été trouvée récemment ? Nous l'avons perdue.

Et les gens du village leur répondaient :

– Nous ne l'avons pas trouvée.

Ils passaient alors à un autre village et interrogeaient. Lorsqu'ils arrivèrent à cette ville, la femme du sultan les reconnut, appela son serviteur et lui dit :

– Va, amène-moi cet homme.

Elle dit au sultan :

– Pour quel motif es-tu monté jusqu'ici ?

Il dit :

– J'ai perdu ma femme.

Elle lui répondit alors :

– Reste, séjourne ici et passe la nuit ; nous te ferons à dîner et nous t'interrogerons.

Lorsque le soleil se coucha, elle dit au serviteur :

– Va, apporte le dîner afin que ces hôtes mangent.

Quand ils eurent mangé elle dit au roi :

– Raconte-moi l'histoire, nous passerons ainsi la nuit.

Il répondit :

– Mon histoire est longue. Ma femme est partie, elle est allée en compagnie de mon vizir. Ils effectuèrent le voyage, puis mon vizir me dit : « Par Dieu, votre femme est allée au ciel ». Je lui ai répondu : « Non, vous en avez menti ». Puis je me suis mis à sa recherche.

Elle lui dit alors :

– C'est moi qui suis votre femme.

– Mammek ad txelded day ?

Henna-as :

– Kkrey, yus-d yar-i d uwzir-nnek, inna-ay : « uc-ay ney ad yersey i memmi-m » ; nniy-as : « yers-as » ; iyers-asen i sn-in.

Henna-as :

– Haqsi-nnek mammek tella ?

Inna-as uwzir :

– Rağ-ay ad ruhey ad bezdey.

Yuggd-it. Ibb-as ixf-nnes. A deča i din tlaya-d lğemceet n taqliet, henna-asen :

– Smağ-ay, neč tamettut a lliy.

– Comment êtes-vous venue jusqu’ici, répondit-il ?

Elle raconta :

– Après être partie, votre vizir vint me trouver, et me dit : « Donne-m’en ou bien j’égorge ton fils ». « Egorge-le » lui répondis je, et il les tua tous les deux.

Et elle dit, s’adressant au vizir :

– Et votre histoire, comment est-elle ?

– Attendez-moi, dit le vizir, je vais uriner.

Il la craignait. Mais le roi lui coupa la tête. Le lendemain, elle réunit le conseil du village, et lui dit :

– Pardonnez-moi, car je suis une femme.

#### 4. Haqşit m usufi d utargi\*

Llan sen n swafa d umaten. Qqimen ttumanasen, inna-as aya :

– A xuya, hamettut-inu s uceddis, ha n cek s uceddis. Ma hella ha<sup>82</sup> nnek tamçukt, i memmi ; ma hella ha<sup>83</sup> inu tamçukt, n memmi-k.

Ass sug ussan, hus-d yeğ d amçuk hict tamçukt. Tegemren ald ga ixelden şşyam, inna-as :

– Lweqt-a a hnini uc-ay illi-k ad t-awiy i memmi.

Inna-as :

– Neç uciy-ağ.

Ikker isterkb-it yuf serdunt<sup>84</sup>, yuwi-t, yey-as leres, yey-as di lweqt-din axxamt-nnes d uryaz-nnes wağd-s bac ur testeğa c.

Ass sug ussan isla i-s yeğ si ttwareg hamettut teħla, irkeb-d yuf mahri d ccayri, yus-d yar-s. Netta ixled yer ssaht-nnes, yafi iniltan.

– Wi ken-yilan ?

Nnan-as :

– Swafa.

Itekka fi yiğ, inna-as :

– Yuf udem m rebbi lealamin, a amddukel n tşednan ihlan, a mziyen lærd, hella ca hamettut, flana ult flana, hella ca day ?

Inna-as :

– Hella.

Inna-as :

– Ma illa ca m wa g illan di-k a aryaz ihlan, hwağey ad tawid-t- id<sup>85</sup> a t-zrey.

---

\* Racontée par Ahmed ben Cherif de T'koukt, le 2 juillet 1896.

<sup>82</sup> Selon nos informateurs, ce pronom démonstratif est indispensable à l'adéquation syntaxique et la vraisemblance sémantique de l'énoncé.

<sup>83</sup> Selon nos informateurs, ce pronom démonstratif est indispensable à l'adéquation syntaxique et la vraisemblance sémantique de l'énoncé.

<sup>84</sup> Variante de /tserdunt/.

<sup>85</sup> Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-t-/ (3FS) et de la modalité d'orientation /-id/ sous l'influence de la modalité d'aoriste /ad/.

## Histoire du Soufi et du Targui

Deux Soufis étaient frères. Devisant un jour de compagnie, l'un dit à l'autre :

– Ô mon frère, ma femme est enceinte, et la tienne l'est également. Si tu as une petite fille, on la mariera à mon fils ; si j'ai moi-même une fille, on la donnera à ton fils.

Un beau jour, il arriva un petit garçon et une petite fille. Ces enfants grandirent jusqu'à ce qu'ils atteignissent l'âge du jeûne. L'un des deux frères dit à l'autre :

– Ô mon cher, donne-moi ta fille, je l'épouserai à mon fils.

– Je te la donne, répondit-il.

Le premier la fit monter sur une mule, l'emmena, fit une noce, et donna ensuite aux époux une maison séparée afin que la jeune femme n'eût point honte.

Il arriva qu'un homme d'entre les Touaregs entendit parler d'elle comme d'une femme remarquable ; il monta sur son chameau coureur âgé de dix ans et se rendit chez elle. Arrivé dans les environs de sa résidence, il trouva des bergers.

– Qui êtes-vous ? , leur dit-il.

– Des Soufis.

Il se confia à l'un d'eux et lui dit :

– Par la face du Maître des Mondes, ô favori des femmes belles, homme d'apparence remarquable, dis-moi si la dame une telle, fille d'une telle, est ici ?

– Elle y est.

– Eh bien, si l'on trouve en toi les mêmes sentiments que l'on rencontre chez les hommes de bien, je désire que tu me l'amènes à voir.

Inna-as :

– A as-iniy. Ma hus-d, uwiy-aḳ-t-id ; ur tusi c, aḍ welliy-aḳ<sup>85</sup> neč a aḳ-iniy lac.

Ireweḥ iwelli, netta ixleḍ yer axxamt-ḍinni, imessa fell-asen.

– Arwah a tečed amensi.

Inna-asen :

– Lweqt-a čiy ḍi axxamt-inu, rwiḥ.

Yeya iman-nnes itqeššar id bac a hen-isseyfen. Nehni ryin lbarra tqeššaren id, netta ieedda yar-s. Inna-as aryaz :

– Issekr-ay-ḍ yar-m ḍ atargi. Iḥla am cem ; hiṭṭawin-nnes ḥlant, axenfuf-nnes iḥla, imi-nnes iḥla.

Henna-as ḍi lweqt-ḍin :

– Qqel mani g illa uryaz-inu.

Netta iqqel, annaḳ i ġemeet ibeed, iwella-ḍ yar-s inna-as :

– Haṭa ḍi ljemmet itqeššar id.

Henna-as :

– Kker a nekker a nruh yer ttargi.

Nettat txeld-it, eegben i baed-hum baed. Annaḳ ḥlan i-s senni. Kkren reḳben, uyiren.

Ga g yus-ḍ aryaz-nnes, netta ixleḍ, annaḳ lfrac waḥd-s. Inna ḍug ul-nnes hella yer baba ney yer cemmi. Ga g yuli wass, inna-as i ulṭma-s :

– Qqel ca ḍi xxamt m baba-m ney cemmi-m ma hella ca.

Heqqel, annaḳ lac. Ikker irya ithawas, annaḳ hatta lgerret umahri herya. Isserj ḍi lweqt-ḍin lmahri-nnes. Kkrent isednan<sup>86</sup> nnant-as :

– Yim, la ggur ca, a aḳ-nuc issit-na<sup>87</sup>.

---

<sup>85</sup> Pas de déplacement syntagmatique de l’affixe indirect /-aḳ-/ (2MS) sous l’influence de la modalité d’aoriste /ad/.

<sup>86</sup> Nom féminin pluriel dont l’indice du genre /t-/ a connu une spirantisation dynamique.

<sup>87</sup> Allomorphe de /-nay/ (1CP).



– Je lui ferai part de ta prière, et si elle me suit, je te l’amènerai, sinon je reviendrai te trouver pour te dire qu’elle ne veut pas.

Il partit, et, arrivé à la demeure de la dame, il aperçut des gens auxquels il souhaita le bonsoir.

– Viens dîner avec nous, lui dirent-ils.

– Je viens de manger chez moi et je suis rassasié.

Il fit semblant de se distraire avec eux pour raccourcir la nuit, en réalité pour endormir leur vigilance. Ces gens sortirent au dehors pour aller se divertir, tandis qu’il pénétra chez la dame.

– Un homme m’envoie auprès de vous, dit-il, un Targui. Il est beau comme vous, ses yeux sont beaux, son nez est beau, sa bouche est belle.

– Regarde donc, lui dit-elle, où se trouve mon mari.

Il regarda, et l’aperçut au milieu d’un groupe éloigné. Revenant vers elle, il lui le dit :

– Le voilà parmi ceux qui raccourcissent la nuit.

– Eh bien, lève-toi, et allons auprès du Targui.

Arrivée auprès de lui, ils se plurent réciproquement, étant beaux tous deux, montèrent sur le méhari et partirent.

Quand le mari revint, il entra chez lui et trouva la couche vide. Il dit en lui-même : Elle est chez mon père ou bien chez mon oncle.

Quand le jour se leva, il dit à sa sœur :

– Va voir dans la maison de ton père ou celle de ton oncle si elle s’y trouve.

Elle y alla, et ne la trouva point. Il sortit pour faire des recherches et voici qu’il aperçoit les traces du méhari qui s’éloignent. Il sella alors son propre méhari. Les femmes sortirent et lui dirent :

– Reste, n’y va pas, nous te donnerons nos filles.

Inna-as<sup>88</sup> :

– Araḥ, neč ad laḥqey ha-ynu.

Ikker yuyir, ilḥaq lǧerret umahri hatta hatta hatta alđ ga hemsaf ukı, yensa yuf lǧerret-đin. Lmahri-nnes đ axmaysi. Ga g ad tulı afukı, ikker idfer lǧerret-đin.

Lacer netta ixleđ yer ssaḥet n ttwareg, yufa ssceyef đ iniltan, itekka fi yiğ inna-as :

– Xeyr a aryaz iḥlan, uma-sent n tseđnan iḥlan, a ak-iniy awal la h-sray c.

Inna-as :

– Ini.

Inna-as :

– Ma yus-đ ca hamettut đay ididen ? .

Inna-as :

– Hus-đ.

Inna-as :

– Ma illa ca di-k m wa g illan đeg iryazen iḥlan ?

Inna-as :

– Illa.

Inna-as :

– Hwağey a y-tweşşleđ yar-s.

Inna-as :

– A c-weşşley. Ruḥ ffer lmahri-nnek, kerf-it, eks lkeswet-nnek bac ad tasedđ đ ceryan, ur teteçqileđ ca đug ammas m ulli. Awi-đ ssif-nnek, arwah ad tegguređ ammek heggurent ulli.

Inna-as :

– Ad ggurey ad nehray m<sup>89</sup> ulli yar-k bac a itđalmen fell-a.

---

<sup>88</sup> L'accord morphologique (de nombre) entre l'affixe indirect /-as/ (S) et le nom /iseđnan/ (P) auquel il réfère n'est pas respecté ici, une pratique pas trop étonnante dans les textes narratifs.

<sup>89</sup> Allomorphe de /am/ ('comme').

Il répondit :

– Non, je veux rattraper ma femme.

Il sort, il suit la trace du méhari ; la voici, la voici, la voici jusqu'à ce que le soleil se couche. Il passe la nuit sur cette trace. Son méhari est un chameau coureur de cinq ans. Quand le soleil se lève, il repart et suit cette trace.

Vers la fin de l'après-midi, il arrive au campement des Touaregs, trouve des troupeaux et des bergers. Il se confie à l'un d'eux et lui dit :

– Parole de bien, homme brave, frère des femmes belles, je veux te dire une parole que tu ne répéteras point.

– Dis.

– Est-il arrivé une femme en ce lieu l'avant-dernière nuit ?

– Elle est arrivée.

– Y-a-t-il en toi les sentiments que l'on trouve chez les gens de cœur ?

– Certes.

– Je désire que tu me fasses parvenir auprès d'elle.

– Je t'y conduirai. Va, cache ton méhari, entrave-le ; quitte ton vêtement de façon à venir nu ; on ne te reconnaîtra point au milieu des brebis. Apporte ton sabre et viens, tu marcheras comme marchent les brebis.

– Je marcherai vers toi, dit-il, en prenant l'apparence d'une brebis, de façon à passer inaperçu.

– İd-a ad yin leers, ad ryen sig ıxxamen ukull. Dıra xeldey yer uxxamı<sup>90</sup> n imettut-dın, ad uvey jıj s tyarıf. Dıra ad uvey, ı-dın ıaxxamı-nnes

Iqqım dı lweqt-dın ıhşar dıg ammas m ullı, annak hıseđnan ryınt tezzınt. Iqqel dı lweqt-dın f ılallen m uxxam, ga g ıssıwel lbarud, immug leers, ıcedda yar-s. Yuf-ıt dı lfrac, annak cmeē ireqq.

Henna-as :

– Elesslama a flan.

Inna-as :

– Isellm-k.

Henna-as :

– Mata a c-d-yuwın ?

Inna-as :

– Cem a yer d-usıy.

Henna-as :

– İxla axxamı-nnek !<sup>91</sup> Neč ceddıy c.

Inna-as :

– Ad tekkerđ.

Henna-s :

– Ur tekkrey c. Ma texsedı ad tečedı, ak ad yıy<sup>92</sup>.

Inna-as :

– Ur tettey ca.

Henna-as :

– Ma ur tettedı ca, ad ceytey ı uryaz-ınu ad yadef a c-ıney.

Dı lweqt-dın ıjbed sısf-nnes ınna-as :

– Ad tekkredı ney a cem-nyey.

Hekker huyır dı hyera-nnes. İxledı yer umahrı-nnes, ıllf-as, ıcedda yer leksawı, ıks-ıhent, ırd-ıhent, ısserkb-ıt urenn-as, ıkker yuyır. Ass yulı, henna-as :

– A wa ya u-cemmi, neč ffudey.

---

<sup>90</sup> Etat d'annexion marque par /u-/

<sup>91</sup> Pas d'accord de genre entre l'indice de personne /ı-/ (M) et le complement explicatif /axxamı-nnek/ (F)

<sup>92</sup> Variante syntagmatique de / ad ak-yıy /

– Cette nuit, répond le berger, ils feront la noce, tout le monde sortira des habitations, et lorsque j'arriverai à la tente de cette dame, je frapperai un piquet avec un bâton. Là où je frapperai sera sa demeure.

Il attend alors et se dissimule au milieu des brebis, et voici que les femmes sortent pour traire. Il regarde dans le groupe des tentes, et, tandis que les coups de feu retentissent et que la noce bat son plein, il entre chez elle. Il la trouve dans le lit, et la chandelle brûle. Elle lui dit :

– Que Dieu t'accorde le salut, un tel.

Il dit :

– Le salut sur toi.

– Quel motif t'amène ? lui dit-elle.

– C'est pour toi que je viens.

– Dieu fasse que ta tente soit déserte ! Je ne te connais plus.

– Lève-toi ! , répondit-il.

– Je ne me lèverai pas, mais si tu veux à manger, je vais t'en préparer.

– Je ne veux pas manger.

– Eh bien, puisque tu ne veux pas manger, je vais appeler mon homme qui accourra et te tuera.

Alors il tire son sabre et lui dit :

– Tu vas te lever ou je te tuerai.

Elle se lève et sort avec lui. Il arrive à son méhari, le détache, va chercher ses vêtements, s'en couvre, prend sa femme en croupe et part. Le jour monte, elle dit :

– Ô toi qui es le fils de mon oncle paternel, j'ai soif.

Nettaṭ feḥwaḡ aḍ texdeç.

Inna-as :

– Ma illa ca m waman ḍay ?

Henna-as :

– Ass m ay-ḍ-yuwi ttargi, haṭan ḍi hizi-ha.

Xelḍen yer lbir-ḍin. Ikker netta inna-as :

– Hwa.

Henna-as :

– Neç tamettut a lliy, tuggaḍey. Hwa cek.

Ikker ihwa netta. Issiy-as-ḍ aman, heswa. Irni i<sup>93</sup> umahri-nnes, iswa.

Ha al t a hetwezzec ḍi hmurt. Inna-as :

– Cem mayef twezzeḍ aman ḍi hmurt.

Henna-as :

– Ur twezzeey ca, amahri-nnek a g isessen.

Nettaṭ heyra hiṭ-nnes, annaḡ ha-t ayubbar, hezra ttargi aḍ yus-id, hebbi fell-as ahebbal. Ur yeyḍu ca f lbir, iqqim ḍi cegg ḍi ḍukkant, alḍ ga aḍ ixleḍ utargi.

Henna-as hamettut i<sup>94</sup> utargi :

– A neç a ḥaṣṣley-ak-t-id.

Inna-as :

– Ṣahḥeyt.

Inna-as utargi i usufi :

– Sili-yay-ḍ aman aḍ swey !

Issily-as aḍ isew.

Henna-as hamettut :

– Ny-it ḍaxel lbir ; aḍ yeçaṭ s terreṣaṣt, u as-hezemmreḍ ca.

Inna-as :

– Arah, neç ur senjusey ca lbir n lecrac. A nessili-t-id<sup>95</sup>.

---

<sup>93</sup> Assimilation de cette préposition avec le /-i/ du verbe /irni/ dans le texte transcrit par G. Mercier (1900). Sa présence sous-jacente est indiquée par la marque d'état d'annexion /u-/ du nom qui la suit.

<sup>94</sup> Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1900). La marque d'état d'annexion /u-/ du nom qui la suit l'indique.

<sup>95</sup> Pas de déplacement syntagmatique sous l'influence de la modalité d'aoriste.

Elle méditait une trahison.

Il lui dit :

- Est-ce que l'on trouve de l'eau par ici ?
- Le jour où le Targui m'a emmenée, il y en avait dans ce col.

Ils arrivent au puits.

- Descends dans le puits, dit le Soufi.
- Je ne suis qu'une femme, j'ai peur. Descends toi-même.

Il descend. Il puise de l'eau, elle boit ; il en puise encore pour son méhari qui se désaltère, et voici qu'elle répand l'eau à terre.

- Pourquoi verses-tu l'eau à terre ? , lui dit-il.
- Je n'en verse pas, c'est ton méhari qui boit toujours.

Et cependant elle lance ses regards, et voici qu'une poussière se lève ; elle aperçoit le Targui qui arrive. Elle coupe la corde sur son mari, mais il ne tombe pas au fond du puits ; il reste sur une anfractuosité, sur un banc de pierre, jusqu'au moment où le Targui arrive.

La femme, s'adressant à celui-ci, lui dit :

- Voici que je te l'ai attrapé
- Bravo ! s'écrie-t-il, et s'adressant au Soufi :
- Fais-moi monter de l'eau, que je boive.

Il puise de l'eau, et le Targui boit.

La femme lui dit :

-Tue-le dans le puits, c'est un tireur de balles, tu n'es pas plus fort que lui.

- Non, répondit-il, je ne veux pas souiller le puits des tribus. On le fait monter.

Yuli ald ga ad ixleđ s iebbæc, di-ssawen-t<sup>96</sup>, kerfen-t. Rnin-as idaren, kerfen-as-hen, ğin-t d ceryan.

Ƨiften di lweqt-din yersen-as i<sup>97</sup> umahri-mnes. Inna-as di lweqt-din i hamettut :

– Awi-d isyaren a neknef aksum.

Hekker hawi-yas isyaren. Netta ikennef itett, nettaƧ ikennef di hađunt ald itqettar<sup>98</sup> yef u-cemm-is. Inna-as utargi :

– La as-tegg c amm-a.

Henna-as :

– Netta ijbeđ-d yar-i ssif, iqqar : « Ad tekkređ ney a cem-nyey. »

Inna-as :

– Yi rray-nnem.

NettaƧ hetqettar-as f idmar-nnes d wudem-nnes d yiyallen-nnes, ald ga iħarq wilim-nnes. Heya amm-a, u ttargi ixleđ-iđ-iđ iđes, inna-as i hmettuđ :

– Ħarz a ur inessreb.

Netta iħtes, inna-as usufi :

– Xeyr, a hamettut iħlan, kenneđ yar-i a ssuđney imi-nnem ney mag-nnem.

Henna-as :

– Ixli bit-k ! Lweqt-a ad temmteđ, cek teħwaġeđ ad tessuđneđ.

Inna-as :

– Mđara ad mmtey, ad mmtey fell-am. Ħwaġey-cem. Xeyr n dunet-aya ukull, ğ-ay a cem-ssuđney, a ferħey saet, di lweqt-din ad mmtey.

Henna-as :

– Ħay-h<sup>99</sup>.

---

<sup>96</sup> La position pré-verbale de la modalité d'orientation /di-/ est probablement en rapport avec l'élément /ald ga/ qui le précède dans la première partie de l'énoncé.

<sup>97</sup> Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1900). La marque d'état d'annexion /u-/ du nom qui la suit l'indique.

<sup>98</sup> Pas d'accord de genre entre l'indice de personne /i-/ (M) et le nom auquel il réfère /hađunt/ (F).

<sup>99</sup> Forme désassimilée de [hax].



Le Soufi monte jusqu'à ce qu'il arrive à hauteur des seins ; ils s'en emparent, le hissent, le ligotent. Ils lui prennent encore les pieds, les attachent, et le mettent nu.

Alors ils s'emparent de son méhari et l'égorgent.

– Apporte du bois, dit le Targui à la femme, nous allons faire rôtir la viande.

Elle se lève et lui apporte du bois. Il fait rôtir et mange, tandis qu'elle fait griller les morceaux de graisse jusqu'à ce qu'ils dégouttent sur son cousin.

– Ne lui fais pas cela, lui dit le Targui.

Elle dit :

– Il a dégainé sur moi son sabre en s'écriant : « Lève-toi ou bien je te tuerai. »

– Dans ce cas, agis à ta guise.

Elle fait dégoutter la graisse sur sa poitrine, sur son visage, sur sa nuque, jusqu'à ce que sa peau soit grillée. Pendant qu'elle agit ainsi, le Targui se sent gagné par le sommeil et dit à la femme :

– Veille sur lui, afin qu'il ne se glisse pas hors de nos mains.

Tandis qu'il dort, le Soufi parle :

– Parole de bien, ô femme excellente, penche-toi sur moi que j'embrasse ta bouche ou bien ta joue.

Elle dit :

– Dieu fasse que ta tente soit déserte ! Tu vas mourir tout à l'heure, et tu penses aux baisers ?

– Certes, je vais mourir, et je mourrai pour toi. Je te veux. Je t'aime plus que ce monde entier. Laisse-moi t'embrasser, j'aurai un moment de joie avant de mourir.

Elle dit :

– Prends.

Inna-as :

– Kenneđ swaswa yar-i.

Henna-as :

– Hay-h.

Yeřf-it s uđerrim s uxenfuf. Henna-as :

– Mata tehwageđ ?

Inna-as :

– Llf-ay !

Hellf-as. Inna-as :

– Susem, ur tsawal ca !

Icedda, yeks ikref f idaren-nnes, irni yerđ iclaw-nnes, icedda yer lemkašel-nnes, yeks-as tcemmert tamzwaruť, yerni icemmr-it, irac yer tmiłksi annađ teħla, inna-as i hmeťtuť :

– Sekker ttargi.

Ikker, inna-as :

– Mayef ur ay-tenyiđ ca deđ iđes ?

Inna-as :

– Ak cek ur ay-tenyiđ ca daxel lbir. Kker cek ruħ đun, neč ad qqimey đayi.

Ikker utargi inna-as i usufi :

– Huť<sup>100</sup> cek đ amzwaru.

Inna-as netta usufi :

– Araħ, ğiy-c, huť cek.

Hessiwel nettat tmeťtuť, henna-as :

– Uť cek a ttargi, cek ur tze mmređ ca i<sup>101</sup> usufi.

Ikker utargi iwta, annađ hameťtuť hasslulu fell-as, iħekm-it đi cucay-nnes<sup>102</sup> ufint f ix-f-nnes. Ikker đi lweqt-đin netta usufi inna-as :

– Bedd-ay lweqt-a ammeđ a ađ-beddi.

---

<sup>100</sup> Selon nos informateurs, ce /h/ expressif rend également la valeur impérative de cette forme verbale plus énergique.

<sup>101</sup> Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1900). La marque d'état d'annexion /u-/ du nom qui la suit l'indique.

<sup>102</sup> Variante de /tucay/ sans marque du féminin.

– Penche-toi bien sur moi.

Elle dit :

– Prends.

Il la mord par la mâchoire et par le nez. Elle dit :

– Que demandes-tu ?

– Que tu me délies.

Elle le délie. Il lui dit :

– Tais-toi et ne profère pas une parole !

Puis il s'occupe de détacher les entraves qui retiennent ses pieds, il revêt son burnous, va chercher son fusil, enlève la charge ancienne et le recharge à nouveau, examine la pierre à fusil et s'assure qu'elle est bonne et dit à la femme :

– Fais lever le Targui.

Celui-ci s'éveille.

– Pourquoi, dit-il, ne m'as-tu pas tué pendant mon sommeil ?

– C'est que toi-même ne m'as point tué tandis que j'étais dans le puits. Lève-toi, va te placer là-bas, tandis que je resterai ici.

Le Targui obéit et dit au Soufi :

– Tire toi le premier.

Le Soufi lui répond :

– Non, je te laisse tirer toi-même le premier.

La femme prend la parole :

– Frappe toi en premier, ô Targui, tu n'es pas aussi fort que le Soufi.

Le Targui se lève, il tire, et voici que la femme fait entendre un long youyou. Il l'atteint dans ses chéchias qui volent de dessus sa tête. A son tour, le Soufi se prépare et dit :

– Tiens-toi droit maintenant, comme je me suis tenu droit pour toi.

Yut-it, iħekm-iṭ ḡi himmi, yemmut ; iædda yar-s, iyers-as. Iædda ḡi lweqt-ḡin yer umahri, ibbi-ḡ si-s aḡsum, inna-as i hamettut :

– Ruħ awi-ḡ isyaren aḡ kenfey aḡ čey.

Henna-as :

– Ur truħey c.

Iberreħ fell-as s ussfiç, yut-it. Hekker ḡi lweqt-ḡin hawi-ḡ isyaren. Iḡennef, yeča alḡ i g irwa.

Iruħ a t-iney, annaḡ yuggeḡ a as-inin læerc-nnes : « ur t-tuwiḡ-iḡ<sup>103</sup> c ». Yey-it urenn-as, ikker.

Ayṭ-çemmi-s terçen ḡi-s si ṭqerbust melmi aḡ ixleḡ. Annaḡ hayebbart hattan, alḡ ga aḡ ixleḡ annaḡ netta. Issiwel uma-s m uryaz, inna-as :

– Mata a aḡ-yin amm-a ?

Inna-as :

– Ulṭ-çemmi i y-yin amm-a.

Yersen-as i hmettut, qeddeḡen-t, yirin-t yef ṭzuggayṭ. Usin-ḡ uccanen ḡ ifrax ṭḡellan-ḡ ssi-s tetten<sup>104</sup> alḡ ga aḡ ṭeḡfa.

---

<sup>103</sup> Pas de déplacement syntagmatique de la modalité d'orientation sous l'influence de la modalité de négation /ur/.

<sup>104</sup> Variante syntagmatique de /ṭḡellan-ḡ tetten ssi-s/.

Il tire, il l'atteint au front ; son ennemi mort, il se précipite sur lui et l'égorge. Il va ensuite au méhari, en coupe des quartiers de viande et dit à la femme :

– Va me chercher du bois, je veux faire rôtir et manger.

– Je n'irai point, dit-elle.

Il s'avance vers elle menaçant et la frappe. Elle se lève alors, et apporte du bois. Il fait rôtir et mange jusqu'à satiété.

Il songe alors à tuer la femme, mais il craint que les gens de sa tribu lui disent : « Tu ne l'as point ramenée ». Il la prend en croupe et part.

Ses cousins, qui faisaient paître sur une colline, attendaient qu'il arrive. Quand il fut près d'arriver, voici qu'une poussière se lève, et le voici lui-même. Son frère prend la parole et dit :

– Qu'est-ce donc qu'on t'a fait ?

Il répond :

– La fille de mon oncle paternel a fait telle chose.

Alors ils égorgent la femme, découpent sa chair en lanières, les lancent sur un jujubier sauvage. Les chacals et les oiseaux accourent, et passent la journée à les manger jusqu'à ce qu'il n'en reste plus.

## 5. Aḥmed Lhelayli q Rredaḥ\*

Aḥmed Lhelayli ur t-tḥiban ca iwḍan. Ruḥen yar-s yar settut<sup>106</sup>, nnan-as :

– A settut, xsey<sup>107</sup> a t-nsekker-q aryaz-a si hmurt. A<sup>108</sup> tṭulbeḍ fell-aney a am-t-nuc.

Henna-asen :

– Farḥi-kum-weḡuha ! Yet lecyad ad irya a t-hezzerey.

Kkren yin lecyad, nnan-as halymt hruḥ. Ikker netta di lweqt-din inna-as i baba-s :

– Haḍ fezzey-ak neč<sup>109</sup>.

Ikker irḡeb yuf uyis-nnes, ifzee, ixleḍ ammas m ubriḍ, nnan-as :

– Leafiṭ !

Imeḍran-d, ixleḍ ad iwreḍ yis-nnes, yaf settut hettayem, inna-as :

– Ğ-ay, eks ayddiḍ zzat-i.

Henna-as nettaṭ :

– Edda u barek.

Netta iscedda yis, iefes uyddiḍ, imezzeq.

Henna-as :

– Cek nfext-ay, ma a q-tuwiḍ ca n Rredaḥ Um Zayd ? Inna-as :

– S ddin m wa<sup>110</sup> i abbdey<sup>111</sup> al ḍay-tencaṭeḍ Rredaḥ mani hettili ney ad bbiy ixf-nnem !

---

\* Racontée par Ahmed ben Cherif de T'koukt.

<sup>106</sup> Allomorphe de /asettut/, /hasettut/ ou /tasettut/.

<sup>107</sup> Incohérence d'accord morphologique de cette forme verbale (1S) avec la forme qui la précède /nnan-as/ (3MP) et celle qui la suit /nsekker/ (1P).

<sup>108</sup> Allomorphe de /ak/.

<sup>109</sup> Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe indirect /-ak/ sous l'influence de la modalité d'orientation /haḍ/ étant un allomorphe de /aḍ/.

<sup>110</sup> Forme désassimilée de [uma].

<sup>111</sup> Allomorphe de /tabbdey/ où le /t/ n'est pas prononcé.

## Ahmed El-Helayli et Redah

Ahmed le Hilalien n'était pas aimé des gens. Ses ennemis allèrent trouver une vieille sorcière et lui tinrent ce langage :

– Ô sorcière, nous voulons que tu chasses cet homme de notre pays ; demande-nous ce que tu voudras, nous te le donnerons.

Elle leur dit :

– Que Dieu réjouisse vos visages ! Jetez des cris, notre homme sortira et je le verrai.

Ils se levèrent et obéirent, criant qu'une chamelle s'était échappée. Aussitôt, Ahmed va trouver son père, et lui dit :

– Je vais la chercher.

Il sort, il monte sur son coursier, il se met en route, et rencontre à mi-chemin ces gens qui lui disent :

– Ce n'est rien.

Il fait demi-tour, toutefois non sans faire boire son cheval, et rencontre à la source la sorcière qui puisait de l'eau.

– Laisse-moi passer, lui dit-il, et enlève ta peau de bouc de mon chemin.

– Passe donc ainsi, lui répond-elle.

Il fait avancer son cheval, qui foule la peau de bouc et la déchire.

– Toi qui es si fier avec une pauvre femme, lui dit-elle, serais-tu donc capable de ramener Redah Oum Zayd ?

– Par la religion de celui que j'adore, tu me montreras où demeure cette Redah ou bien je te couperai la tête !

Henna-as di lweqt-din :

– Rredaḥ tebbeḥ tiḳli n rebein yum ġar-aḳ diḍ-s.

Ikker di lweqt-din ireweḥ, irfeḍ rebein n tḥebbaṭ n deglet-nnur, yey-ihent di lġib-nnes, irkeḥ yuf yis-nnes, yuyir.

Netta iggur iggur aḍ yuḍef hamurṭ n rrmel. Dira iyer uyis s idaren-nnes w aḍ yaḍef al ddir. Ibettel uyis, iyleb, ieya. Inna-as Aḥmed Lhelayli i uyis :

الازرق يا باهي اللون  
كلاك الرمل من عيونك  
لا سهلت بالتتوين  
لا في راس حامق جنونك  
منيت لك مرج و خافور  
ونوردك من عين نونة  
والله بغلة معببة بالشعير  
قودها ابن هجونة

*A yis aziza, imelḥ llun-nneḳ  
Iḥuca rrmel si hiṭṭawin-nneḳ  
Ur teḥneḥeḍ ca ammeḳ teḥneḥeḍ ziḳ  
Imuks ssi-ḳ wah tsawidḍ ziḳ  
Tmennyi-aḳ Imurġ aḍ ili iḥur s lxafur  
U a c-nsessu si hiṭ n Nuna  
Waḷḷah haserḍunṭ a tcebbba s hemzin  
Izzuyr-it Ben Hajjuna.*

Issiwel yar-s uyis, inna-as :

– Ers, rxeḥ ddir, cbaḥ leḥzam, tiṣeḍnan a yen-isseryin i hmurṭ.

Irexḥ-as ddir, iḥedda, irkeḥ, yuyir. Netta iggur annaḳ, yaf nneje zzaṭ-s, yaf amnay irkeḥ fell leawda taṃellalt, netta itberrem di hileymin. Inna-as Aḥmed :

– Slama-elik ya wa illan um-iṭ hileymin.

Issusem, iggum a as-yue sslam.

Inna-as :

– Slama-elik a wa illan ḍug ammas n tleymin.



– Sache donc qu'elle demeure loin d'ici, et qu'il n'y a pas entre elle et toi moins de quarante journées de marche.

Ahmed rentre chez lui, il s'approvisionne de quarante dattes de l'espèce *deglet-nour*, qu'il met dans sa poche. Il monte sur son destrier et part.

Il marche, il marche sans cesse jusqu'au pays du sable. Le coursier lance ses pieds en avant, et s'enfonce dans le sable jusqu'au poitrail, mais bientôt il s'arrête, il est vaincu, il est brisé par la fatigue. Ahmed le Hilalien s'adresse alors à lui :

*Mon bon cheval gris clair, de noble apparence,  
Le sable vient manger tes yeux.  
L'air ne retentit plus de tes hennissements redoublés ;  
Dans ta tête, plus d'ardeur bouillonnante.  
Je te donnerai des prairies de khafour ;  
Je t'abreuverai des yeux de Nouna.  
Par Allah ! Tu auras une mule chargée d'orge,  
Que conduira Ben Hadjouna.*

A son tour, le destrier parle et dit :

– Descends, relâche le poitrail, resserre la sangle, car des femmes vont se montrer à nous dans ce pays.

Ahmed va relâcher le poitrail, puis remonte et part. Tandis qu'il marche, il aperçoit devant lui le campement d'une tribu, et voit venir un cavalier monté sur une jument blanche, occupé à rassembler des chamelles.

– Sur toi soit le salut, s'écrie Ahmed, ô toi qui te trouves derrière les chamelles.

Le cavalier garde le silence, et ne veut pas lui rendre le salut.

– Sur toi soit le salut, dit Ahmed, ô toi qui te trouves au milieu des chamelles !

Iggum a as-yue sslam.

Inna-as :

– Slama-elik a wa illan zzaṭ hleymin.

Iggum a as-yue sslam.

Inna-as ḍi lweqt-ḍin :

– Slama-elik ya bab n tmellalt.

Inna-as :

– Elik-ssalam.

Inna-as :

– Mata cek, neč qqarey-aḵ slamna-elik<sup>111</sup>, cek heggumiḍ a ay-tuciḍ sslam ?

Inna-as :

– Henniḍ-ay : « slama-elik a wa illan urn-iṭ hileymin » ; urn-asant ḍ ileqqaden-nsent. Henniḍ-ay : « slamna-elik a wa illan ḍug ammas n tleymin » ; ammas-nsent ḍ iceddisen-nsent. Henniḍ-ay : « slamna-elik a wa illan zzaṭ tleymin » ; zzaṭ-sent ḍ ixfawen-nsent. Henniḍ-ay : « slamna-elik ya bab n tmellalt » ; nniy-aḵ : « elik-ssalam ».

Inna-as Aḥmed Lhelayli i unilti-ḍin :

– Ism-nneḵ ?

Inna-as :

– Ism-inu Cira.

Inna-as :

– Nect-ay Rredaḥ mani hettili, ḍi haqliet ney ḍi hezdeḵ ?

Inna-as :

– Rredaḥ hettili ḍi haqliet. Baba-s ḍ ssulṭan a g tnuyen fell-as sebc n slaṭin. Iberrḍ-it yeḡ si-sen qqaren-as Ceclan. Inna-as unilti : Ruḥ qṣeḍ axxam ameq°ran. Tuciḍ<sup>112</sup> yar-s ald aḍ rewḥey.

Iruḥ netta ixleḍ hameṭṭuṭ n unilti. Hery-ḍ yar-s henna-as :

– Ġuz, marḥba-u-sahla-bik !

<sup>111</sup> Le texte indique un emploi à la fois de /slama-elik/ et de /slamna-elik/.

<sup>112</sup> Variante syntagmatique de /Aḍ tuciḍ.../ selon nos informateurs.

Même silence obstiné.

– Sur toi le salut, ô toi qui te trouves devant les chamelles !

Le cavalier garde encore le silence.

Ahmed dit alors :

– Le salut soit sur toi, ô possesseur de la jument blanche !

– Sur toi soit le salut, répond le cavalier.

– Comment donc se fait-il, dit Ahmed, que je t'ai adressé plusieurs fois mon salut, sans que tu veuilles seulement me le rendre ?

Le cavalier répondit :

– Tu t'es écrié : « Sur toi le salut, ô toi qui te trouves derrière les chamelles » ; derrière elles, il y a leurs queues. Tu as dit : « Sur toi notre salut, ô toi qui te trouves au milieu des chamelles » ; au milieu d'elles, il y a leurs ventres. Tu m'as dit : « Sur toi notre salut, ô toi qui es devant les chamelles » ; devant elles il y a leurs têtes. Tu m'as dit : « Notre salut sur toi, ô maître de la jument blanche ! » Et je t'ai répondu : « Sur toi aussi le salut ! ».

Ahmed le Hilalien demande au berger :

– Quel est ton nom ?

– Je m'appelle Chira.

– Eh bien ! Chira, enseigne-moi où habite Redah ; est-ce à la ville de pierres ou dans les jardins de palmiers ?

– Redah habite la ville, et son père est sultan ; sept rois se sont battus pour elle, et l'un d'eux a rafraîchi son cœur, on l'appelle Che'lan. Va, continue le berger, dirige-toi vers la grande maison ; tu te rendras chez Redah, lorsque je reviendrai.

Ahmed part, et rencontre bientôt la femme du berger qui sort au-devant de lui et dit :

– Entre, sois le bienvenu, et que le bonheur t'accompagne !

Teqqn-as uyis, tseswa-as-t<sup>114</sup>, hruḥ hawı-yas-d hıynı.  
Heḥudd-as-nt<sup>115</sup>, hessers-as-hent. Iteks ayyay ıwæet, iḥebba  
ıġeml-ıhent u a tēnt-ıssers<sup>116</sup>. Netta ur itett c. Inna-as :

– Rfed hıynı-nnem, rwiı.

Haqqel nettat, herfed tḥbeq, tēudd tḥebba, annak hıct lah<sup>117</sup>  
tetweč ; ayyay llan, hıynı ur tetwača akeđ tıct. Henna-as dı lweqt-dın :

واه واه!  
فرع فلنی من هواه  
كما فرع النمر من هواه!

*Wah wah !*

*Ifrey ul-inu sug maxluq-aya  
ammek ifrey wayyay sı hıynı !*

Techeġ, ırya rruḥ-nnes.

Iqqim netta itxammam ald ga ad ireweḥ unilti. Inna-as :

– Hamettut-nnek temmut. Ma teḥwaġeđ a ak-t-azzney<sup>118</sup> s  
wureı d uzref.

Inna-as dı lweqt-dın unilti :

– Ak neč d mmi-s n ssuḥtan a lliı. Usıı-d ruzziı yef  
tmettut-aya, xsey a t-zrey. Stıyma lweqt-a, ur ttawıı sı-k la ureı la  
azref. Hača ubrıđ, ruḥ ald a tḥeldeđ yer lburġ-nnes.

<sup>114</sup> Absence de l'affixe direct /-t/ dans le texte transcrit par G. Mercier (1900)

<sup>115</sup> Allomorphe de /-hent/ ou /-tēnt/

<sup>116</sup> Dans le texte transcrit par G. Mercier (1900), le /t/ (MS) de /t-ıssers/ est en discordance morphologique avec son coreferent /ıhebbat/ (FP)

<sup>117</sup> Forme expressive de /la/

<sup>118</sup> Variante de /wezney/

Elle attache son cheval, le fait boire, et va chercher des dattes pour Ahmed. Elle prend soin de les compter avant de les lui servir. Il enlève le noyau, referme les dattes, les rassemble toutes et les pose. Il n'a rien mangé, et il dit à la femme :

– Emporte tes dattes, car je suis rassasié.

Elle regarde, enlève le plateau, recompte les dattes et aperçoit qu'aucune d'elles n'a été mangée ; cependant il y a un noyau, et pas une datte ne manque. Elle s'écrie :

*Hélas ! Hélas !*

*Mon cœur, par l'amour de ce jeune homme, est devenu aussi vide de souffle,*

*Que la datte qui est privée de son noyau !*

Elle exhale un soupir et son âme s'envole.

Ahmed reste songeur, jusqu'au moment où le berger rentre.

– Ta femme est morte, lui dit-il. Si tu veux, je vais te donner son poids d'or et d'argent.

Mais le berger répondit :

– Moi aussi, je suis fils d'un sultan ; je viens pour rendre visite à cette dame et je désire la voir. Tranquillise-toi, je ne te prendrai ni or ni argent. Voici la route à suivre, va, jusqu'à ce que tu arrives au château qu'elle habite.

Iruḥ alđ g ixleđ yer Iburğ, ibedd đug allay-nnes đı rrkab, isđell zzyayet-nnes f ttaq.

Henna-as nettađ Rredaḥ i iskyuṭ-nnes<sup>118</sup> :

– Đell ca mata isđurin fell-a tfuđt, ma đ sshab ney zzyayet m ucrab<sup>119</sup> ?

Heđell-đ askyuṭ, hebiyen amnay-ay, hwella yer lalla-s, henna-as :

– Amnay-aya, si lliy lah zriy-t<sup>120</sup>.

Henna-as :

– Hwella<sup>121</sup>, ini-yas ma hemsed ?

Hetwella henna-as :

– Ma hemsed ?

Inna-as :

– Cem taskyuṭ, haskyuṭ lac yar-s llekluf. In-as i lalla :  
« ad tđelled ad tezred a g illan ».

Heđelled nettađ Rredaḥ fell-as, henna-as :

يا هذا الفارس الى قعد ما بين زوج عيون  
علاش تضيع روحك يا مغبون  
انا تخيل عرضك يا فارس  
انعت لي من النسبة واش تكون

*A amnay iqqim ġar sent n tittawin  
A cek heđeyceđ iman-nneđ ya meybun  
Neeđ-ay nnesbet-nneđ ma hemsed ?*

<sup>118</sup> Allomorphe de : /askyuṭ-nnes/, /haskyuṭ-nnes/, /hiskyuṭ-nnes/, /taskyuṭ-nnes/ ou /tiskyuṭ-nnes/.

<sup>119</sup> Forme rétablie de [um crab].

<sup>120</sup> Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-t/ sous l'influence de la modalité de négation /lah/.

<sup>121</sup> La valeur impérative de cette forme verbale est rendue plus énergique par le /h-/ au début.

Ahmed part, et, lorsqu'il arrive au château, il se lève de toute sa hauteur sur ses étriers, et projette l'ombre de sa lance sur une fenêtre. Redah, s'adressant à sa servante, lui dit :

– Regarde donc ce qui me voile la lumière du jour : est-ce un nuage ou plutôt la lance d'un Arabe ?

La servante va voir, dévisage notre cavalier, revient vers sa maîtresse et lui dit :

– C'est un cavalier, tel que je n'ai pas vu son pareil depuis que j'existe.

– Retourne, dit Redah, et demande-lui qui il est.

La servante revient et pose la question.

– Servante tu es, répond Ahmed, et une servante n'a point, que je sache, qualité pour parler ; va plutôt dire à ta maîtresse de venir elle-même, elle verra qui est là.

Redah vient voir, et dit :

*Ô cavalier, qui vient poser devant deux yeux ;*

*Pourquoi cherches-tu ta perte, insensé ?*

*Mais dis-moi, je t'en conjure par ton honneur, cavalier,*

*Dis-moi quelle est ton origine ?*

Inna-as :

انا احمد الهلايلي  
المترهد بين نجوع بنات هلال  
اذا عاد نهار مشالي  
في يدي زغاية تعجب القتال  
اذا زرقوا زوج عوالي  
لا تعد الغريم على جواد و مات

*Neč đ Aħmed Lhalayli a g iħlan đug ammas Lhalayliya.  
Ma illa đ ass n leften, đug fus-inu zzyayet  
Ma llfey-as, wa wtiy, rebb a irħem.*

Henna-as di lweqt-din :

انت احمد الهلايلي  
طير الحر ما يدور على الزربية  
والطير الجيد ما يولي على الوكار  
بهلول يا شاقى على نخلة ما فيها تمار

*Cek đ Aħmed Lhalayli.  
Tir lħarr ur ithawas ca yuf taqliet  
Tir lğiyd ur itwella ca fell ukar  
Bahlul, a wa iceqqar yuf tazdaqt ulac di-s n tiyni.*

Inna-as netta :

نطلب الرب العلي  
يعطينا المطر تجي ساحتنا بالعشب وانوار  
لنشبعوا من كل اثمار

*A neħleb rebbi a ayen-yuc tameħna  
Ađ iymi laħcic đ nnwar  
Ađ nerwa laħmar*



Il répond :

*Je suis Ahmed le Hilalien,  
Redouté entre tous dans les tribus des Hilaliens.  
J'ai en main une lance qui se plaît à donner la mort.  
Lors même qu'il m'attaquerait avec deux pointes de lance,  
L'ennemi ne saurait compter que sur son coursier et il meurt !*

Elle lui dit :

*Tu es Ahmed le Hilalien ?  
L'oiseau noble ne rôde pas autour de la zeriba<sup>122</sup> ;  
Le faucon généreux ne vient pas tourner autour des nids.  
Insensé ! Pourquoi te donner tant de peine pour un palmier sans  
dattes ?*

Il lui répond :

*Je demande au Maître Elevé de nous donner la pluie  
Qui couvrira notre pays de pâturages et de fleurs ;  
Et nous pourrons nous rassasier de toute sorte de fruits.*

---

<sup>122</sup> Enclos pour les bestiaux.

Henna-as nettağ :

أحنا النساء كيف الحرير  
ما ينقلنا غير التجار

*Nečenti tiseğnan am lħarir*  
*U yen-refden yir ttuğar*

Inna-as dı lweqt-dın Aħmed Lħalayli :

عندي ما يضدك في بنات هلال  
لباسات حرير الأندلس صبغوه في الخوابي

*Yar-i tihlaylyin am cem,*  
*Rağent yir lħarir išebyen dı lexwabi*  
*Hesfeleğ-d-ay a Rredağ, ya lmedħeb m Bni Mzab !*

İđerren ixf uyis-nnes, yuyir. Henna-as dı lweqt-dın :

أنا جنسة و انت لي غراس  
أنا نخلة و انت لي قصاص  
أنا غنم و انت لي كداس  
أنا تخيل عرضك يا العود الأزق  
أقلب راسك الغضبة ما بين الناس

*Neč d ččint, cek ay a iyersen*<sup>124</sup>  
*Neč d tazdağt, cek ay a hibbin*<sup>125</sup>  
*Neč d asercuğt, cek ay a inyan*<sup>126</sup>  
*Neč txil cerğ-k,*  
*Đren-d ixf-nnek hwellağ yar-i*<sup>127</sup>.

<sup>124</sup> Variante syntagmatique de /a ay-yersen/.

<sup>125</sup> Variante syntagmatique de /a ay-hibbin/.

<sup>126</sup> Variante syntagmatique de /a ay-inyan/.

<sup>127</sup> Variante syntagmatique de /Đren-d ixf-nnek ađ hwellağ yar-i/.

Redah :

*Nous autres femmes, nous sommes comme la soie ;  
Seuls, les marchands fortunés savent nous manier.*

Ahmed le Hilalien dit alors :

*J'en ai qui te valent parmi les filles de Hilal,  
Vêtues d'une soie précieuse que l'on a teinté dans de grandes  
cuves ;  
Ceci de ta part est une mauvaise action, ô Redah, ô cinquième  
rite !*

Et tournant la tête de son cheval, il s'en va. Mais elle le rappelle :

*Je suis une orange, et tu es celui qui m'ouvre ;  
Je suis un palmier, et tu es celui qui coupe mes régimes ;  
Je suis un bétail, et tu es celui qui m'égorge ;  
Je suis ... par ton honneur ! ô cheval gris ! ...<sup>127</sup>  
retourne la tête... Il n'y a plus de colère entre nous.*

---

<sup>127</sup> Cette partie de poésie montre clairement que la traduction française est faite à partir du texte arabe.

Henna-as i iskyut :

– Hwa rezm-as lbab ad yadef.

Hessidf-it, heqqen yis-nnes, yuli yar-s, heleqqa-t-id, hesellem fell-as, netta issudn-it, nettaḥ hessudn-it. Yḍun is snin, sekren s lemḥabbet, ṭlata m ussan ur kkren c.

Ass-din wis laṭa<sup>128</sup> nehni kkren. Inna-as Aḥmed Lhelayli i iskyut :

– Awi-yay-d aman ad zellej.

Heqqel yar-s askyut heḍsa. Inna-as :

– Mata cem heḍsiḍ, a haskyut ?

Henna-as :

– Helṭ ayam cek ur tẓelled ca !

---

<sup>128</sup> Allomorphe de /ṭlata/.

Elle, dit à la servante :

– Descends, ouvre-lui la porte, fais-le entrer.

La servante le fait entrer et attache son cheval, tandis qu'il monte chez Redah. Celle-ci vient à sa rencontre et lui donne le salut ; il l'embrasse, elle lui rend son baiser. Ils tombent tous deux, ivres d'amour, et pendant trois jours ne se relèvent pas.

Le troisième jour ils se lèvent, et Ahmed le Hilalien dit à la servante :

– Apporte-moi de l'eau pour faire la prière.

Elle le regarde et éclate de rire.

– Qu'as-tu donc à rire, servante ?

– Depuis trois jours, dit-elle, tu n'as point prié !

## 6. Haqşit m uryaz d tqellalt n zziť\*

Ziķ illa uryaz ȳar-s hazemmurt, yuwi-d si-s azemmur, yeya si-s zziť, ićur si-s aqellalt, icellq-it n yis nni<sup>129</sup> ujertil di g iteťtes.

Ass sug ussan yeťs ȳuf ujertil-aya, ibdu ixammem đug ul-nnes, inna : « a deća ad ruĳey ȳer ssuq, ad zenzey zziť-aya. Incaľlah ad zenzey s rebaa n řeryalin, u ad syey sent n řyetťen. Di lweqt-aya řiyetťen tarwent, imķen a ay-arunt sen n iyayden. Iyayden ad igemren, aseĳas ad yilen a ay-arun cawiť n řamzyant. Mmi-s n uma ad israh đ anilti řiyetťen-ay. Neć a as-ucey řayriť-aya ad ȳuť i-s lxuyan, neć a h-slemđey mammeķ ad ȳuť ad issiđu lxuyan. »

Ittuťlay, itbedda, irfed řayriť illan s man-s ad ȳuť i-s lxuyan, iħķem řaqellalt di hella zziť. Heřrez, hwezzeē zziť ȳuf uelaw-nnes. Iruħ-as řasereuť<sup>130</sup>, đ uelaw-nnes imsex.

---

\* Racontée par Ahmed ben El Mokhtar de T'koukt.

<sup>129</sup> La structure et le signifié du syntagme /...n yis nni.../ – correspondant dans la traduction de G. Mercier (1986 : 39) à 'au-dessus' – sont inconnus à nos informateurs. Seule la préposition /nni/ ('sur') y est reconnaissable.

<sup>130</sup> Incohérence d'accord morphologique de genre entre /iruħ-as/ (M) et /řasereuť/ (F).

## Histoire de l'homme et de la jarre d'huile

Jadis un homme possédait un olivier qui lui rapportait des olives dont il faisait de l'huile. Il en remplit une jarre qu'il suspendit au-dessus de la natte où il avait l'habitude de coucher.

Un jour qu'il reposait sur cette natte, il se mit à réfléchir et se dit à lui-même : « Demain, j'irai au marché pour vendre cette huile. S'il plaît à Dieu, j'en retirerai quatre réaux et j'achèterai deux chèvres. A cette époque, les chèvres mettent bas et elles me donneront peut-être deux chevreaux. Ceux-ci grandiront, et l'année prochaine ils m'enfanteront un petit troupeau. Le fils de mon frère sera le berger de ces chèvres. Je lui donnerai cette matraque pour frapper les voleurs ; et je lui montrerai comment il doit s'y prendre pour les jeter à terre ».

Tout en parlant, il se leva et prit la matraque qui était à côté de lui. Il la brandit en l'air pour frapper les voleurs ; mais il atteignit la jarre qui contenait l'huile. Celle-ci se cassa, et l'huile se répandit sur son burnous. Il avait perdu son troupeau, et ses vêtements étaient salis.

## 7. Haqşit m ueraben d icawiyen\*

Di leewam iceddan yuyir lmiçd m ueraben d icawiyen ssuren. Ruhen yer yiğ m uryaz yey-asen twala. Ur tujid ca zik alđ i hen-yuya iđes. Hujed hwala, yus-d uryaz d cawi a hen-isekker ađ ruhen ađ čen, yuf-ihen ssuren ueraben d icawiyen. Iħwağ ađ isekker-d icawiyen u ađ yeğ ieraben. Ixammem mammeķ ađ yey, ibđu idekkam-ihen s uđar-nes. Humi g inna : « menhu », wi as-innan<sup>131</sup> : « neč », u a as-ini : « kker ađ tečed » ; wi as-innan : « ana », wa a as-ini : « rged hna ». Itegg-asen amm-in alđ i g isker icawiyen yeğ ieraben. Yuwi icawiyen čin amensi.

Ixzer bab n twala, annaķ yuđan drust, inna-as :

– Cek a wa d-isker leebad. Mani illan iyed ?

Inna-as :

– Ğiy-hen tšen.

Inna-as :

– Mayef u hen-tsekkred ca ?

Inna-as :

– Ĥwağey ađ čen icawiyen amensi u ađ nsen ueraben amm-in.

Inna-as bab n twala :

– Mayef ?

Inna-as :

– Elaxaťer đima tqejjamen ueraben f icawiyen. Ĥwağey ađ xelfey si-sen ddura-aya.

---

\* Racontée par Ahmed ben Mokhtar.

<sup>131</sup> L'affixe indirect /s-/ est un allomorphe de /as-/.



## Histoire des Arabes et des Chaouis

Au temps jadis, un groupe d'Arabes et de Chaouis voyageaient ensemble. Ils arrivèrent chez un homme qui leur prépara la *diffa* ; mais comme celle-ci tardait, le sommeil les prit et ils s'endormirent. Lorsque le repas fut prêt, un Chaoui se disposa à réveiller les hôtes pour les inviter à manger. Voyant qu'Arabes et Chaouis étaient confondus, il résolut de faire lever les seconds et de laisser dormir les premiers. Après avoir réfléchi à la manière de s'y prendre, il se mit à les pousser successivement du pied, disant à chacun : « Qui est là ? ». Quand le dormeur répondait : « Moi », en tachawit, il disait : « Lève-toi et va manger ». Si au contraire on lui disait : « Moi », en arabe, il répliquait : « Reste couché ». Il continua ainsi jusqu'à ce que tous les Chaouis se levèrent et allèrent prendre part au repas.

Le maître de la maison s'aperçut alors que ses hôtes étaient peu nombreux :

– Où sont donc les autres ?, dit-il à l'homme qu'il avait envoyé pour les réveiller.

– Je les ai laissés dormir, répondit celui-ci.

– Et pourquoi ne pas les avoir fait lever ?

– J'ai voulu que les Chaouis prennent part au repas tandis que les Arabes restent couchés.

– Pourquoi cela ?

– Parce que les Arabes se moquent continuellement des Chaouis. J'ai voulu en laisser quelques-uns derrière moi.

## 8. Haqşit n leebad tiraren rrunda\*

Iđ seg idan, tlatah<sup>132</sup> n leebad tqeşşaren id jmie, tiraren rrunda<sup>133</sup>. Yeş yeğ si-sen, qqimen sen tiraren am zik ; ssensen leefit, qqimen tiraren di hallast. İdekkem yeğ wa itşen ues ađ yađi. İrfeđ ixf-nnes, isl-asen yeğ iqqar : « rrunda », yeğ iqqar : « wađda », yeğ iqqar : « rcem », inna-asen :

– Kenwi da ur tucim hettirarem ?

Nnan-as :

– Nettirar.

Inna-asen :

– Bhal tallast, lac leefit.

Nnan-as :

– Araha, atta leefit treqq.

Inna-asen :

– A cumi mala deryley !

---

\* Racontée par Si Mostefa ben Mahmoud des Oulad Saoula, deira de T'koukt.

<sup>132</sup> Forme expressive de /tlatah/.

<sup>133</sup> « Rounda » est un jeu de cartes également joué au Maroc.

## Histoire des joueurs de rounda

Trois hommes passaient une fois la nuit de compagnie. Ils jouaient à la rounda. L'un d'eux s'endormit bientôt et les deux autres continuèrent à jouer ; ils éteignirent le feu et jouèrent dans les ténèbres. L'un d'eux poussa celui qui dormait pour le réveiller. Notre dormeur, levant la tête, les entendit causer ; l'un disait : Rounda, l'autre disait : Une, ou disait : Marque.

– Vous jouez donc encore ? , demanda-t-il.

– Nous jouons, lui répondit-on.

– Mais vous êtes, je crois, dans l'obscurité, il n'y pas de feu.

– Si, voilà le feu qui brûle.

– Malheur à moi !, s'écria notre homme, je suis donc devenu aveugle !

## 9. Haqşit n iya itemxaşamen yuf tħabbuqt n lğuz\*

Di zaman amzwaru llan sen n đrari tiraren. Ufin taħebbukt n lğuz, nnuyen fell-as. Izr-ihen umčuk đ ameqʳan, inna-asen :

– Yef mata hennuyem ?

Issiwel yer-s humčuk<sup>134</sup>, inna-as :

– Neč zriy taħebbukt-aya đ amzwaru, win irefd-it zzať-ı.

Inna-asen humčuk ameqʳan :

– Ruħeť tazzaalem<sup>135</sup> ! Wa iceddan, a t-yawi.

Ruħen nehni, netta yebđa taħebbukt, ul-nnes ič-ıt, iwc-asen kull yiğ azyin si leqcur.

Amm-in yeya illan đi lxeşmet ; nehni ad awin tteeb, lfayť yuwi-t ccere.

---

\* Racontée par Si Moustafa ben Mahmoud, qui avait lui-même lu l'histoire dans ben Sedira (1887 : 91).

<sup>134</sup> Forme expressive de /umčuk/.

<sup>135</sup> Variante syntagmatique de /Ruħeť a tazzaalem !/.

## **Histoire de ceux qui se disputèrent pour une noix d'amande**

Au temps jadis, deux enfants jouaient ensemble. Ils trouvèrent une noix et se disputèrent pour l'avoir. Un enfant plus âgé les aperçut et leur dit :

– Pourquoi vous battez-vous ?

– C'est moi, lui répondit l'un des deux, qui ai vu le premier cette noix, mais mon camarade l'a ramassée avant moi.

– Eh ! bien, répondit le plus grand, courez tous deux, et celui qui arrivera le premier la gagnera.

Ils partirent ; pendant ce temps, notre juge fendit la noix. Il en mangea le cœur, et donna à chacun la moitié de l'écorce.

Il en est de même des plaideurs d'un procès : ils n'en rapportent que la fatigue, et tout le bénéfice est pour la justice.

## 10. Haqšit m ubuđrim đ war\*

Zik illa war đ ameqʳan igemer, ur yer-s ca leqder ađ ihyara luḥuc<sup>136</sup>.  
Ixammem mammeḳ ađ isawa ađ yeya lhilt ađ yeč luḥuc. Iruḥ yer ifri đ  
ameqʳan, yudef đi-s, yeya iman-nnes ur izemmir<sup>137</sup>. Tđellan-đ fell-as  
luḥuc teqqlen mata illa ca. Wa ra ađ yasen yar-s w a h-yeč.

Ass-đin yus-đ yar-s ubuđrim, inna-as :

– Mata helliđ ca, a sulṭan n luḥuc ?

Inna-as war :

– Ađef dawra. Mata yer terciđ ?

Inna-as :

– Terciy yer lđerređ ddi itadfen yar-k la-bas, lđerređ đ-irrayen  
ulac.

Wa illan mizray, ur itegg lhajt b-yir a deg ixammem đug ul-nnes  
teḥla ney ur teḥli ca.

---

\* Extrait de Hanoteau (1858 : 258) et traduit en chaouia par Ahmed ben Mokhtar.

<sup>136</sup> Structure alternative de /...ađ ihyara yef luḥuc/ avec la préposition /yef/.

<sup>137</sup> Variante syntagmatique de /...ur izemmir c./, structure négative à deuxième  
marque de négation.

## Histoire du renard et du lion

Autrefois, un lion devenu vieux n'avait plus de pouvoir sur les animaux. Il réfléchit et chercha à inventer une ruse pour arriver à les manger. Il se rendit dans une grande caverne, s'y installa et fit semblant d'être malade. Les animaux vinrent à lui pour voir ce qu'il avait. Ceux qui entraient étaient mangés.

Un jour, le renard arriva et lui dit :

– Comment te trouves-tu, ô roi des animaux ?

– Entre, lui répondit le lion, qu' observes-tu donc ?

– J'observe les traces qui pénètrent chez toi, dit le renard, et elles sont nombreuses ; mais je n'en vois pas une qui sorte.

Une personne avisée ne fait jamais une chose sans se demander si elle doit lui être avantageuse ou nuisible.

## 11. Haqşit m umčuk d uryaz yuya abrid\*

Hamčuk d amzyan yudef tala ađ iεum, ur issin ca ađ yuđ iεum, iyreq.  
Yuy-d yiğ abrid isl-as iteeyadđ di tala, inna-as :

– Mayef huđfedđ hala cek ur tessinedđ ca ađ tutedđ iεum ?

Inna-as humčuk :

– Arwah fukk-ay si hmettantđ, di lweqt-din hlumedđ fell-a<sup>138</sup>.

Dira hezređ amddukel-nnekđ iħşel, fukk-it si hmettantđ, di  
lweqt-din hlumedđ fell-as<sup>139</sup>.

---

\* Traduction berbère faite par Ahmed ben Mokhtar à partir d'une fable (en tachawit de l'Oued-Abdi) provenant de *Loqmân berbère* de R. Basset (1890 : 170).

<sup>138</sup> Variante syntagmatique de /...di lweqt-din ađ hlumedđ fell-a/ avec modalité d'aoriste /ađ/.

<sup>139</sup> Variante syntagmatique de /...di lweqt-din ađ hlumedđ fell-as/ avec modalité d'aoriste /ađ/.



## **Histoire de l'enfant et du passant**

Un jeune enfant entra dans un étang pour s'y baigner, mais, ne sachant pas nager, il allait se noyer, lorsqu'un homme qui passait sur le chemin entendit ses cris.

– Pourquoi, lui dit le passant, es-tu entré dans cet étang, sans savoir nager ?

– Venez, répondit l'enfant, arrachez-moi d'abord à la mort, et vous m'adresserez ensuite votre réprimande.

Quand vous voyez un de vos amis dans une situation critique, sauvez-le d'abord, et vous le blâmez ensuite.

## 12. Haqşit n tmettant q wa q-ittawin isyaren

Aryaz q aciban q aziwali ixeddem isyaren iznuza.

Ass sug ussan iyleb, icya si lexdemt-nes, ixleq azyin m ubrid,  
ixebbed isyaren di hmurt, inna : « a rebbi eyiy si lexdemt-aya ! »

Ilaya hmettant, inna-as :

– Arwaḥ awi-yay.

Hus-q yer-s hmettant, henna-as :

– Mata teḥwaḡeḡ ? Ha neč ay.

Inna-as :

– Tlayiy-cem ad trefdeḡ di hyera-ynu isyaren.

Amm-a yudan ukull ; ḥwaḡen ad ilin q iziwaliyen ula ad mmten.

## Histoire de la mort et du bûcheron

Un homme vieux et misérable ramassait du bois et le vendait.

Un jour, fatigué par ce travail, il déposa son fagot au milieu du chemin et dit : « Ô mon Dieu, je suis brisé par ce labeur ! ».

Il appela alors la mort et la pria de l'emporter. Celle-ci arriva en disant :

– Que me veux-tu ? Me voici.

– Je t'ai appelée, répondit le bûcheron, pour te prier de m'aider à porter ce fagot.

Il en est ainsi de tout le monde. Les hommes préfèrent une condition misérable à la mort.

### 13. Haqsiṭ n tayerzizt d ifker\*

Mxaṭren ġar-asen tayerzizt d ifker. Tayerzizt heqqar-as :

– Neč ag itazzalen fell-aḳ.

Ifker inna-as :

– Neč ag itazzalen fell-am.

Henna-as :

– Aya a nemsizzel waha nicedda<sup>140</sup>.

Uzzlen yer uḍrar wah ah ixeldn d amzwaru. Ayerzizt heggur, herettae, hetettes. Ifker ittazzal, ur itceṭtal ca. Hayerzizt heqqar : « ani kkrey aḍ xeldey zzaṭ-s. » Hekker annaḳ, hliyen ifker tura aḍ ixled aḍrar, hebḍu hetazzal nezha. Ixled ifker zzaṭ-s. Henḍam tayerzizt henna : « neč tabehlulṭ a lliy, ġehley ifker icedd-ay ! »

Wi issnen iman-nes d ašḥih, ur isthaqer ca wi illan d aḍeif.

---

\* G. Mercier (1896 : 45) indique que cette histoire est traduite en berbère par Ahmed ben Mokhtar à partir du texte de La Fontaine.

<sup>140</sup> Selon G. Mercier (1896 : 45), ce syntagme est une variante de /...waha iceddan./.

## Histoire du lièvre et de la tortue

Le lièvre et la tortue firent un jour une gageure.

– Je cours mieux que toi, dit le lièvre à la tortue.

– Non, c'est moi qui cours mieux que toi, répondit celle-ci.

– Eh ! Bien, dit le lièvre, courons donc tous deux, et nous verrons.

Ils se dirigèrent vers une montagne et coururent à qui arriverait le premier. Le lièvre tantôt marchait, tantôt broutait ou s'endormait ; la tortue courait sans s'interrompre. « Si je me lève, pensait le lièvre, j'arriverai avant elle ». Il se leva quand il la vit près d'atteindre la montagne et se mit à courir avec force. Mais la tortue arriva avant lui. Il se repentit alors : « Insensé que je suis !, se dit-il, j'ai méprisé la tortue et elle m'a devancé ! ».

Celui qui a confiance dans sa force ne doit point mépriser pour cela un adversaire plus faible.

## 14. Le vieillard à marier\*

Di ul n zman illa uryaz d ameq°ran yer-s sebca n tarwan-nnes<sup>141</sup>, hemmuṭ-as imma-ṭsen, iqqim d aḡal. Ass sug ussan heqqimen harwan-nnes jemlen i sebca-yhen, hebḍun tuṭlayen. Isiwel umzyan-nsen, inna-asen i ayṭma-s :

– Aylaw<sup>142</sup> a nzenzeṭ hiyeṭṭen-nnay<sup>143</sup> aḍ nawi ḍi-sent idrahmen u a nsercel is-sen i baba-ṭnay.

Wellan bedden huṭlayṭ yef lḥwayeḡ heyed. Ziy isl-asen baba-ṭsen ga ittuṭlayen f lbic n ṭyeṭṭen, issiwl-d yer-sen, inna-asen :

– A harwa-ynu, uṭlayṭ f lbic n ṭyeṭṭen.

---

\* G. Mercier (1896 : 46) écrit que ce récit, dont le titre n'est pas indiqué en tachawit, est une imitation du conte donné par A. Hanoteau (1858 : 262) dans *Grammaire kabyle*.

<sup>141</sup> Allomorphe de /tarwa-nnes/.

<sup>142</sup> Expression cohortative.

<sup>143</sup> Allomorphe de /-nney/ et de /-nna/.

## **Le vieillard à marier**

Au temps jadis un vieillard avait sept enfants ; leur mère mourut, et il resta veuf. Un jour, ses sept enfants se trouvant réunis engagèrent la conversation. Le plus jeune dit à ses frères :

– Vendons nos chèvres, et avec l'argent que nous en retirerons nous pourrons marier notre père.

Puis ils changèrent de conversation. Mais le père avait entendu la proposition du plus jeune :

– Ô mes enfants, leur dit-il, parlez encore de la vente des chèvres.

## 15. Aventure de chasse \*

Iqar-aḵ<sup>144</sup> leewamin, iruḥ uryaz ḍ aṣayad ixleḍ lyabet, iqqim, ibiyen sen n iran, yiğ ḍ awtem, hict ḍ taḵtemt ; ibiyn-ihen t̄sen. Nettah<sup>145</sup> iqqim, annaḵ hawtemt hekker huyir, hawtem<sup>146</sup> iqqim it̄es. Texleḍ hawtemt accibt̄, hufa ilef. Iry-ḍ ilef, iqren ḍi hyera-nnes. Hwella-ḍ yer war, heṣs s man-s. Yuḵi war ibedd f iman-nnes, isfuḥ ḍi-s, yufa ḍi-s riḥet n ilef. Ikker it̄meyyed, yuṭ-it, iny-it, iḍfer l̄gerret-nnes alḍ ga yufa ilef ḍug umḵan-nnes. Ibd̄u itnuy netta iḍ-s. Iyleb war ilef. Iqqel ilef, annaḵ iyelb-it̄ war, iruḥ imerrey ḍi hala ulamus, iwella-ḍ yer war, yerni itnuy netta iḍ-s. Ar ḍira yuṭ ilef annaḵ ak fus-nnes, imeslex sug luḍ. Ikker iyleb ilef ar, iny-it. Ga g ibiyen uryaz ar immuṭ, isiwel inna-as :

– Ah ilef itetten hikečawin, henyiḍ siḍi-k !

Ikker ilef ḍir yus-ḍ yer uryaz ; aryaz irwel, yuli ḍig ix̄f n ṭayḍa. Yus-ḍ ilef iqqim-as ḍug allay n ṭayḍa. Ikker uryaz-ḍin yuṭ-it̄ s lbarud, igguma buldun aḍ yadeḍ ḍi-s ; iḥma leeyaṭ ḍig ix̄f n ṭayḍa. Fzacent yar-s yuḍan<sup>147</sup>, nman-as :

– Mata illan ?

Inna-asen :

– Aṭa ilef iqqim ḍug allay n ṭayḍa.

Ikker ilef ibiyen yuḍan, irwel. Usin-ḍ yuḍan yer uryaz, sehwan-t-iḍ seg ix̄f n ṭayḍa, nman-as :

– Mammek illan qaṣet-nnek

Inna-asen haqṣit-nnes.

---

\* Ahmed ben Mokhtar affirme l'authenticité de ce conte dont le titre n'est pas indiqué en tachawit.

<sup>144</sup> Opérateur narratif.

<sup>145</sup> Forme expressive de /netta/.

<sup>146</sup> Forme expressive de /awtem/.

<sup>147</sup> Discordance morphologique entre le genre de l'indice de personne /-nt/ (3FP) de la forme verbale /fzacent/ et le complément explicatif /yuḍan/ (pluriel masculin).



## Aventure de chasse

On raconte qu'il y a quelques années, un chasseur se mit en route, et, arrivé dans la forêt, y aperçut deux lions, mâle et femelle, qui dormaient. Il s'arrêta et vit bientôt la lionne se lever et partir, tandis que le lion continua son somme. Arrivée à un ravin, cette lionne trouva un sanglier qui se leva et la couvrit ; puis elle revint se coucher auprès du lion. Celui-ci s'éveilla, et, flairant sa femelle, y trouva l'odeur de sanglier. Il s'étira alors, puis la battit, la tua et suivit ses traces jusqu'à l'endroit où se trouvait encore le sanglier. La lutte s'engagea entre eux et le lion eut l'avantage ; mais, se voyant battu, le sanglier alla se rouler dans une mare de boue, puis revint auprès du lion et le combat continua. La patte de ce dernier, chaque fois qu'il portait un coup à son adversaire, glissait sur la boue. Finalement, le sanglier vainquit le lion et le tua. Ce que voyant, le chasseur se prit à dire :

– Ô sanglier, mangeur de petits vers, tu as tué ton seigneur !

L'animal se retourna alors contre l'homme qui prit la fuite et monta au sommet d'un pin. Le sanglier s'arrêta au pied de l'arbre, et le chasseur lui envoya une balle qui ne put pénétrer ; puis, il poussa des cris perçants du haut de l'arbre. Des gens accoururent, demandant :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Le chasseur leur répondit :

– Voilà le sanglier assis au pied de l'arbre.

Le sanglier, voyant du monde, prit la fuite. On fit descendre l'homme du haut de son pin et on lui posa des questions. Le chasseur raconta son histoire.

## 16. Harun Rracid d Ğefer Lbranki\*

Llan sen n iryazen, yeğ si Fas, yeğ si Maşer, d imddukal. Yus-d wa n Fas ad ihiğ, ixleđ yer umddukel-nnes di Maşer, icedda, yuyir yer lhiğ, iruđ-d yer Fas. Ixleđ yer humettut-nnes<sup>148</sup>, icawd-as, inna-as yar-i amddukel di Maşer ihla. Imal-dini, iwella ad ihiğ, henna-as hamettut-nnes :

– Ađ uyirey id-ik.

Xelđen-d Maşer yer umddukel-nnes, henna-as :

– Neč ur zmirey, ur gurey ca, ad qqimey dayi yer umddukel-nnek al truheđ.

Ikker iğ-it dinni, irni sen iqellalen čuren d<sup>149</sup> lmal, yeya imawen-nsen tisent. Netta yuyir, hamettut heqqim-d f iman-nnes, hwella-d tashiğ, henna-as i umddukel m uryaz-nnes :

– Yer-k a d-usiy. Sliy iss-k d aryaz ihlan, usiy-d yar-k. Hwağey a c-ayey. Ruđ awi-d lmcellem ad yeşnee hamettut m usyar, awi-d d lkettan, keffen-t<sup>150</sup>, hedefen-t<sup>151</sup>, hiniđ<sup>152</sup> hemmut bac a c-ayey. Henna-as : Iqellalen-aya d lmal a di-sen.

Ikker iks lmal-dini, ičur iqellalen tisent<sup>153</sup>.

Iruđ-d umddukel-nnes si lhiğ, inna-as :

– Hamettut-nnek hemmut.

Inna-as :

Uc-ay-d iqellalen hi đin ğiy yar-k<sup>154</sup>. Iruđ issery-as-hent. Netta iqqel yer-sent, yuf-ihen d tisent, inna-as :

---

\* Racontée par Belkassem ben Othman de T'koukt.

<sup>148</sup> L'état d'annexion est marqué ici par un /-u-/.

<sup>149</sup> Remplace la préposition usuelle /s/.

<sup>150</sup> Allomorphe de /kefn-it/.

<sup>151</sup> Allomorphe de /defn-it/.

<sup>152</sup> Selon nos informateurs, la modalité d'aoriste /ađ/ est indispensable ici.

<sup>153</sup> Variante syntagmatique de /...ičur iqellalen s tisent/.

<sup>154</sup> Variante syntagmatique de /...iqellalen-đin hi ğiy yar-k/ dont /hi/ est un allomorphe expressif du subordonnant /i/.

## Haroun Errachid et Dje'fer El-Branki

Deux hommes, l'un de Fas, l'autre du Caire, étaient amis. Le premier partit un jour en pèlerinage ; il visita son ami au Caire, fit le pèlerinage, puis revint à Fas. Arrivé auprès de sa femme, il lui raconta qu'il avait pour ami au Caire un homme de bien ; et l'année suivante, comme il repartait en pèlerinage, sa femme lui déclara qu'elle voulait l'accompagner.

Il alla avec elle jusqu'au Caire, chez son ami.

– Je suis malade, lui dit alors sa femme, et ne veux pas aller plus loin ; j'attendrai ici votre retour, chez votre ami.

Il la laissa donc, et lui donna deux jarres pleines d'argent à l'ouverture desquelles il mit du sel. Dès qu'il fut parti, sa femme se leva et redevint bien portante. Elle dit alors à l'ami de son mari :

– Je suis venue chez vous, ayant entendu dire que vous étiez un homme de bien ; je veux vous épouser. Allez chercher un ouvrier qui fabriquera une femme en bois. Apportez aussi de la cotonnade, faites un linceul, enterrez cette femme et dites que je suis morte. De la sorte, je pourrai vous épouser. Voici des jarres qui contiennent de l'argent.

Il fit comme elle avait dit, puis enleva l'argent qui était dans les jarres et les remplit de sel.

Quand son ami rentra du pèlerinage, il lui apprit la mort de sa femme.

– Donnez-moi alors les jarres que j'ai laissées chez vous, dit l'habitant de Fas.

Le Cairote les lui remit ; il les examina, et vit qu'elles étaient pleines de sel.

– Mani g iruḥ lmal ġiy di-sent<sup>156</sup> ?

Inna-as :

– D tiseṅ a heġiḍ di-sen.

Ruḥen yer cere yer Harun Rracid d ssuḥtan. Isiwel ufasi inna-as :

– A siḍi, ġiy yer-s hametṭut-inu, rniy sen iqellalen n lmal, neč ruḥey ḥiġey. Ruḥey-d, rniy-as : « uc-ay-d hametṭut-inu d iqellalen-inu n lmal » ; inna-ay : « hametṭut-nnek hemmut, iqellalen ha hnay tiseṅ a g illan di-sen. »

Isiwel ssuḥtan inna-as i<sup>157</sup> umaṣri :

– Awi-d ṣṣebḥaṭ-nnek.

Iwc-as-t. Iwc-it ssuḥtan i uxḍim-nnes, inna-as :

– Ruḥ yer imma-s n umaṣri.

Iruḥ inna-as :

– Hatta ṣṣebḥaṭ m memmi-m, imekkn-am-t-id. Iqar-am memmi-m : « sery-d lecyal ufasi ney aḍ ibbi ssuḥtan ixf-inu. »

Hesiwel imma-s henna-as :

– Ryi fell-a, ruḥ yer ssuḥtan a ur ibbi ixf m memmi.

Tekker hametṭut-din herya ; yuwi-t uxḍim yer ssuḥtan. Inna-as ufasi di lweqt-din :

– Uc-d iqellalen-inu n lmal.

Inna-as umaṣri :

– D tiseṅ ah<sup>158</sup> heġiḍ di-sen.

Isiwel ssuḥtan inna-as :

– Awit-ay-d iqellalen a hen-zrey.

Uwin-as-hent. Inna-asen :

– Lmarṭ n idrahmen bayn, ha n tiseṅ bayn.

Iqqel di-sen, yuf-ihen anis hersa hiseṅ d tamellalt, anis rsin idrahmen d azizaw. Inna-asen :

– Lḥaqq ufasi. Inna-as :

– Awi hametṭut-nnek, rni-d idrahmen-nnek.

---

<sup>156</sup> Variante syntagmatique de /...lmal a ġiy di-sent ?/ avec le subordonnant relatif /a/.

<sup>157</sup> Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1896).

<sup>158</sup> Allomorphe expressif du subordonnant /a/.

– Qu'est donc devenu, dit-il, l'argent que j'y avais laissé ?

– Il n'y avait que du sel, répondit son ami.

Ils allèrent soumettre leur différend à la justice, chez Haroun Errachid, le khalife.

– Monseigneur, lui dit l'habitant de Fas, j'ai laissé chez cet homme ma femme avec deux jarres d'argent. Je suis allé en pèlerinage, et, à mon retour, je l'ai prié de me remettre ma femme et mon bien. Il m'a dit : « Votre femme est morte ; quant aux jarres, les voici, il n'y a dedans que du sel. »

Le prince ordonna à l'habitant du Caire de lui donner son chapelet, et, l'ayant pris, il le remit à l'un de ses serviteurs en disant :

– Allez chez la mère de cet homme, au Caire.

Le serviteur se rendit auprès de cette femme et lui dit :

– Voici un chapelet que votre fils vous envoie. Il vous prie de faire sortir la femme du Fasi, sans quoi le sultan lui coupera la tête.

– Sortez, dit alors la mère du Cairote à la femme de son ami, et allez trouver le sultan afin qu'il ne coupe pas la tête à mon fils.

Cette femme sortit, et le serviteur la conduisit au khalife.

– Rendez-moi maintenant mes deux jarres d'argent, dit le Fasi à son adversaire.

– Vous n'y avez laissé que du sel, répondit celui-ci.

Le sultan donna l'ordre d'apporter les deux jarres pour les voir.

– L'argent et le sel doivent chacun avoir laissé une marque, dit-il.

Il regarda à l'intérieur, et vit en effet que la place du sel était blanche, tandis que celle de l'argent était bleue.

– Le droit est du côté du Fasi, dit-il, qu'il emmène sa femme et emporte son argent.

Ikker ufasi yuwi hamettut d idraħmen-nnes, yuyir.

Isiwel ssulṭan inna-as i Ğeffer :

– Laħq-it ! Ma irya si haqliet, ibbi ixf n tmettut-nnes, atay din d awtem ; uc-t-id a as-wcey idraħmen. Da ur t-inyi ca, uc-t-id a h-njey di lħabs yef tul leemmer-nnes.

Iḍefr-it Ğeffer, yuf-it iny-it, inna-as :

– Iqar-aḳ ssulṭan wella-d.

Iwella yer ssulṭan, iwc-as idraħmen, inna-as :

– Ruħ aḍ truħeḍ hamurt-nnek<sup>159</sup>.

---

<sup>159</sup> Variante syntagmatique de /Ruħ aḍ truħeḍ yer hamurt-nnek./.

L'habitant de Fas obéit et partit.

– Suivez-le, dit le sultan à Dje'fer. Si, une fois sorti de la ville, il coupe la tête de sa femme, ce serait le fait d'un mâle ; ramenez-le ici, que je lui donne de l'argent. Si, au contraire, il ne la tue pas, ramenez-le également ; je le mettrai en prison pour le reste de ses jours.

Dje'fer le suivit et constata qu'il la tuait. Il le ramena alors au sultan qui lui donna de l'argent et le renvoya chez lui.

## 17. Haqsiŋ m Beckerker ǵ lyul\*

Aryaz ǵi lecwam iceddān iqqim ǵi xamŋ-nnes, ixammem inna : « a deċa aǵ ryey aǵ haŋsey ǵi lyabet ». Irfed haqebbaŋ, yeya ǵi-s hamellalt, irni ǵi-s ayerda. Yey-it seddu-s, yuyir. Ixledǵ lyabet ithawes, yufa ifri ǵ ameqʳan, yudef ǵi-s, yufa ǵi-s lyul. Inna-as :

– Ma hemsedǵ ?

Inna-as :

– Neċ ǵ lyul.

Inna-as :

– Cek mata teggedǵ deg ifri-aya ?

Inna-as :

– Tawiy-ǵ lecbad, tettey-hen<sup>159</sup> deg ifri-aya. Edda a tezredǵ mata illan.

Icedda, yufa iclawen n lecbad, yufa hijbiben n lecbad, yufa lemkaĥel n lecbad. Inna-as lyul :

– Yim a nili ǵ imddukal, u la c-tettey ca.

Qqimen ǵinni imddukal, guren jmie. Dir aǵ awin ifunasen, uh<sup>160</sup> aǵ ċen jmie ; dir aǵ awin lecbad wah yeċ lyul waĥd-s<sup>161</sup>. Ass sug ussan, uwin-ǵ afunas ; yersen-as, ssmun-t, lac yer-sen isyaren. Inna-as lyul :

– Beckerker, ruĥ awy-aney-ǵ isyaren a nessum aĥsum.

Yuyir Beckerker a lyabet aǵ yawi isyaren. Deg ixledǵ lyabet, ixammem inna : « mǵara aǵ awiy qiċ n isyaren, a ay-yeċ lyul aǵ ini hewid-t qiċ ». Ikker ilwi-ǵ ari, ilemm haġersa tazizart, itteqn-it deg ixfawen n taydwin. Iqqim lyul itraġa ǵi-s, annaĥ ur ǵ-yusi c, idefr-it yer lyabet, yuf-it iqqen haġersa deg ixfawen n taydwin, inna-as :

---

\* Racontée par Ahmed ben Mokhtar.

<sup>159</sup> Forme désassimilée de /tettexen/ dont le /x/ est le résultat d'une assimilation de l'indice de personne /-y/ et le /h-/ du suffixe direct /-hen/, allomorphe de /-ten/.

<sup>160</sup> Allomorphe expressif de la conjonction /u/.

<sup>161</sup> Variante syntagmatique de /... wah aǵ yeċ lyul waĥd-s./ avec la modalité d'aoriste.



## Histoire de Bechkerker et de l'ogre

Au temps jadis, un homme se trouvant un jour chez lui pensa : J'irai demain me promener dans la forêt. Le lendemain, il prit un sac de cuir dans lequel il plaça un œuf et un rat ; puis, le mettant sous ses vêtements, il sortit.

Arrivé à la forêt, il trouva une grande caverne dans laquelle il entra. Elle était habitée par un ogre.

– Qui es-tu ? , lui dit Bechkerker<sup>162</sup>.

– Je suis un ogre.

– Et que fais-tu dans cette caverne ?

– J'apporte des gens pour les manger ici. Entre et tu verras ce qu'il en est.

Bechkerker entra, et découvrit en effet des burnous, des vêtements et des fusils qui avaient appartenu à des hommes.

– Reste, lui dit l'ogre, nous serons amis et je ne te mangerai pas.

Ils demeurèrent ensemble comme deux amis et sortirent ensemble. Lorsqu'ils rapportaient de leur chasse des bœufs, ils les mangeaient tous deux ; lorsqu'ils rapportaient des hommes, l'ogre seul en profitait. Un jour, ayant ramené un bœuf ils l'éborgèrent pour le faire cuire ; mais ils n'avaient pas de bois, et l'ogre dit à Bechkerker :

– Va donc nous chercher du bois pour faire cuire la viande.

Bechkerker partit, et, arrivé dans la forêt, il se dit : « Si j'en rapporte peu, l'ogre me mangera sous prétexte que je n'en ai point apporté assez ». Il se mit alors à attacher avec de l'alfa un immense fagot, liant la tête des pins. L'ogre l'attendit, puis, ne le voyant pas revenir, le rejoignit dans la forêt où il le trouva en train d'attacher la tête des arbres.

---

<sup>162</sup> Tel était le nom de cet homme.

– Mata tsawid̄ cek a Beckerker neč traǵiȳ d̄i-k.

Inna-as Beckerker :

– Neč ma awiȳ-d̄ qič̄ n isyaren, u yen-t̄errimen ca. Neč hwaǵeȳ ađ awiȳ haydwin-aya, a hent̄-qel̄eey, a hent̄-d̄-awiȳ.

Ikker lyul̄ yuṭa hayḍa s uđar-nnes, issid̄u-t, irefd̄-it yef iyri-nnes, inna-as :

– Ay a nruḥ a Beckerker, hayḍa-aya t̄errm-aney.

Kkren uyiren, ruḥen. Inna-as lyul̄ :

– Ruḥ aym-aney-d̄ aman ḍug uyddid̄ ufunas.

Irfed̄ Beckerker ayddid̄ ufunas, yuyir yer teewint̄. Ga g ixled̄ aewint̄, ixammem, annaḵ ur izemmer c ayddid̄ ufunas a h-irfed̄. Ixammem mammeḵ ađ yey, inna : « neč ađ hefreȳ t̄arya ađ truḥ yer ifri ».

Iraǵa-t̄ lyul̄, annaḵ yebḍu, yus-d̄ ǵar-s, yuf-it̄ iḥeff̄er t̄arya, inna-as :

– Mata t̄heff̄red̄ a Beckerker ?

Inna-as :

– Ađ uciȳ t̄arya ađ ǵas yer ifri. Ayddid̄ ufunas ur n<sup>163</sup>-it̄errim ca.

Ikker lyul̄ yuyem ayddid̄, irefd̄-it̄ yef iyri-nnes, inna-as :

– Aya Beckerker a nruḥ.

Iđ seg iđan t̄eḡḡaren iđ yer leefit̄. Yeya lyul̄ fus-nnes seddu-s, iǵbed<sup>164</sup> hillit̄, annaḵ hezwer lwehr n t̄habbuḵt̄ n tiyni. Inna-as Beckerker :

– Mata wi-d̄in, a lyul̄ ?

Inna-as lyul̄ :

– T̄illit̄-inu.

Inna-as Beckerker :

– Ahḍa neč ađ jebdeȳ hillit̄-inu.

Yuṭa fus-nnes d̄i haq̄ebbat̄, iǵebd̄-d̄ ayerḍa, inna-as i lyul̄ :

– Hatta hillit̄-inu.

Iqqel̄ d̄i-s lyul̄, annaḵ s imejjan-nnes, s uleqqad̄-nnes, s iđaren-nnes, s uzaw-nnes, s imi-nnes, s tiṭṭawin-nnes.

---

<sup>163</sup> Allomorphe de /-ney/.

<sup>164</sup> Variante de /ijbed/.

– Que fais-tu donc, lui dit-il, pour me laisser attendre ainsi ?

– J'ai craint d'apporter du bois en quantité insuffisante, répondit Bechkerker, et je voulais arracher ces pins pour les emporter.

L'ogre frappa un pin du pied, l'étendit à terre, puis le portant sur ses épaules :

– Viens, Bechkerker, dit-il, rentrons ; cet arbre nous suffira.

Une fois rentrés, l'ogre envoya Bechkerker chercher de l'eau dans la peau du bœuf.

Bechkerker partit, emporta la peau du bœuf, et, une fois à la source, pensa qu'il ne serait pas assez fort pour la rapporter pleine. Il réfléchit à ce qu'il avait à faire, et se dit : « Je vais creuser un canal qui ira jusqu'à la caverne ».

L'ogre l'attendit, puis, le voyant tarder, le rejoignit et le trouva en train de creuser son canal.

– Que fais-tu là, Bechkerker ?, lui dit-il.

– Je fais un canal qui ira à la caverne ; la peau du bœuf ne saurait nous suffire.

L'ogre se leva, remplit l'outre et la mit sur ses épaules.

– Viens, dit-il, rentrons.

Une fois, ils passaient tous deux la nuit autour du feu pour se distraire. L'ogre, cherchant avec sa main sous ses vêtements, en tira un pou aussi gros qu'une datte.

– Qu'est ceci ?, lui dit Bechkerker.

– C'est un pou à moi.

– Eh ! bien, répondit notre homme, moi aussi je vais prendre un de mes poux.

Il tira le rat de la musette qu'il portait.

– Voici mon pou, dit-il à l'ogre.

Celui-ci l'examina, et vit qu'il avait des oreilles, une queue, des pieds, des poils, une bouche, des yeux.

Inna-as lyul i Beckerker :

– Tay tillit-nnek ?

Inna-as Beckerker :

– Tay tillit-inu. Yi daq-nnek yer imi-nnes.

Lyul yeya daq-nnes yer imi n uyerda, netta iderm-it. Ikker lyul irfed ahdır si hmurt, itf-it ğar idudan-nnes, imha-t, iwella d aren.

Inna-as lyul i Beckerker :

– Tfey ahdır ğar idudan-inu, ueiy-t d aren.

Inna-as Beckerker :

– Ad ğebdey ahdır a h-ueiy d aman.

Yuja fus-nnes di haqebbat, ijbed hamellalt, ihukk-it dug fus-nnes, terrez, hwella d aman. Ixammem lyul inna : « Beckerker, neč ah<sup>165</sup> ugdey-t ». Ixammem mammeq ad yey ad ibaed fell-as.

Id seg idan tšen deg ifri. Ikker lyul ibedd f iman-nnes, irda annaq am udem lbarud. Isl-as Beckerker, ibedd-d f iman-nnes, inna-as i lyul :

– Mata way isiwel amm-ay ?

Inna-as lyul :

– Neč a g irđin.

Ibeğah Beckerker, icemmer lkeswa-nnes, inna-as lyul :

– Mata ha teyed ?

Inna-as :

– Neč ad rdey u ad idu fell-aq ifri. Rwel !

Inna-as lyul :

– Ad truđ ca ald ryey<sup>166</sup>.

Yerya lyul, irwel. Beckerker icyet fell-as<sup>167</sup>, netta ad irwel.

Beckerker ikker yuyir axxamt-nnes<sup>168</sup>, inna : « lhamdu-llah, imene-ay rebbi si lyul-aya ur ay-yeči c ! » Irweh axxamt-nnes<sup>169</sup>. Lyul inna : « lhamdu-llah, imene-ay rebbi si Beckerker ur y-yeči c ! »

<sup>165</sup> Marque d'expressivité.

<sup>166</sup> Absence de la première marque de négation devant la modalité /ađ/.

<sup>167</sup> Variante morpho-syntaxique de /Beckerker ad icyet fell-as.../.

<sup>168</sup> Variante syntagmatique de /...yuyir yer axxamt-nnes.../.

<sup>169</sup> Variante syntagmatique de /Irweh yer axxamt-nnes./.

– Vraiment, dit l'ogre, c'est là ton pou ?

– Oui, répondit Bechkerker, mets ton doigt dans sa bouche.

L'ogre obéit, et le rat le mordit.

L'ogre ramassa alors une pierre par terre, et, la serrant entre ses doigts, l'écrasa et la réduisit en poudre.

– Vois, dit-il à Bechkerker, en pressant une pierre j'en fais de la poussière.

– Eh ! bien moi, répondit son interlocuteur, en pressant une pierre j'en ferai de l'eau.

Il tira l'œuf de la musette, et, le comprimant dans sa main, le brisa pour le rendre liquide. L'ogre se mit à réfléchir et dit en lui-même : « Ce Bechkerker, je dois le craindre ». Dès lors, il songea à s'éloigner de lui.

Une nuit, ils dormaient ensemble dans la caverne. L'ogre, se levant, fit un pet aussi fort qu'un coup de fusil. Bechkerker l'entendit et se réveilla.

– Quel est donc ce bruit qui vient de se produire ?, dit-il à l'ogre.

– C'est moi qui ai péter, répondit celui-ci.

Bechkerker se leva à son tour, écarta les jambes et retroussa ses vêtements.

– Que fais-tu donc ?, lui dit l'ogre.

– Je vais péter, répondit Bechkerker, et la caverne s'écroulera sur toi. Fuis !

– Attends donc que je sois sorti, dit l'ogre.

Il s'échappa en courant, tandis que Bechkerker poussait des cris.

Notre homme retourna alors chez lui, et dit : « Louanges à Dieu, qui m'a préservé de cet ogre et fait qu'il ne m'a point mangé ! ». De son côté, l'ogre pensa : « Louanges à Dieu, qui m'a permis d'échapper à Bechkerker et a fait qu'il ne m'a point mangé ! ».

## 18. Haqşit n ta iteşsen dıg uzaw-nnes\*

Illa zıķ uryaz d ssulţan,  ar-s memmi-s ism-nnes M ammed Ben Ssulţan. Isla s ta iteşsen dıg uzaw-nnes ; dıra hekkes f ixf-nnes u ađ t-t uz, u ađ t-iyber uzaw-nnes. Inna-as i baba-s :

– Ađ uyirey  ar-s.

Yey-as baba-s lem allet s le las-nnes s iqıđan-nnes s ixđimen-nnes, uyiren dı hyera-nnes. Yuwi lmal labas, yuyir  ar-s. Netta ixleđ hamurtı xlan, yufa sen n iryazen t fen aryaz  aten dı-s,  wađen a h-nyen. Inna-asen M ammed Ben Ssulţan :

– Lleft-as, la h-neqqet ca, awen-t a t-uzney s idrahmen.

Yuzn-asen-t, lleften-as. Nehni uwın idrahmen, uyiren ; netta yuyir wa d-s.

Ga i sseren, nsin lem allet ; M ammed Ben Ssulţan t fen-t, yin-t dıg řenduq. Deg id ihemz-ihen-d uryaz-dın ism-nnes M and Abadi. Yeks lmefta  i<sup>171</sup> umeq ran n lem allet, irzem ařenduq yuf M ammed Ben Ssulţan, isekr-it seg idş, inna-as :

– Aq, mda ay  wađey wella nyiy-c ; lem allet-nnek u c-tfuk ca. Ne  heyed d-ay lxeyr, t fukeđ-ay si hmettant. Dren lem allet-nnek ađ terweh, ne  ađ uyirey dı hyera-nnek.

Yuli wass, inna-as i lem allet-nnes :

– Ru et ađ tru em.

Nehni međranen, ru en. M and Abadi iry-d yer umddukel-nnes, iserkb-it, uyiren.

Xelđen haqlıet dı g illa ssulţan. Ikker yeya M ammed Ben Ssulţan dıg řenduq, yuces yer taddart, ikri-yas-t, yerya netta it awas dı ssuq.

---

\* Racontée par Belkassem ben Othman.

<sup>171</sup> Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1896). L' tat d'annexion du nom qui la suit (/umeq ran/) l'indique.

## Histoire de celle qui dormait dans ses cheveux

Il était autrefois un roi qui avait un fils nommé Mhammed ben Essultan. Ce jeune homme entendit parler d'une princesse qui dormait dans ses cheveux ; lorsqu'elle levait la tête et la secouait, sa chevelure l'enveloppait tout entière. Il dit à son père :

– Je veux aller la voir.

Le roi lui donna une caravane, avec des gens de corvée, des tentes, des serviteurs qui l'accompagnèrent ; il emporta beaucoup d'argent et se mit en route. Arrivé dans un pays désert, il trouva deux hommes qui s'étaient emparés d'un troisième, le frappaient et voulaient le tuer.

– Lâchez-le, leur dit-il, ne le tuez pas, et je vous donnerai son poids d'argent.

Il fit comme il avait dit, et ils le relâchèrent. Ces gens emportèrent leur argent, et l'homme s'en alla libre.

Lorsque la caravane fut arrivée à l'étape où ils devaient passer la nuit, on cacha Mhammed dans un coffre. Pendant la nuit, l'homme qu'il avait libéré nommé Mhand Abadi, vint les attaquer. Il arracha les clefs au chef de la caravane, ouvrit le coffre contenant Mhammed ben Essultan, et le réveilla.

– Vois, dit-il, je pourrais te tuer si je le voulais ; ce ne sont point tes gens qui te sauveraient. Mais tu t'es montré généreux envers moi, tu m'as arraché à la mort. Renvoie ta caravane, qu'elle s'en retourne ; moi, je t'accompagnerai.

Au jour, le prince dit à ses gens de rentrer chez eux, et ils s'en allèrent. Mhand Abadi rejoignit son ami, le fit monter à cheval, et ils partirent ensemble.

Lorsqu'ils furent arrivés à la ville qu'habitait le sultan, père de la jeune fille, Mhand Abadi mit son ami dans le coffre, l'enferma dans une maison qu'il avait louée, et alla se promener au marché de la ville.

Yufa aryaz itmellax, iruḥ iqqim s man-nnes, yetf myat ryal iḳems-ihent, yey-as-hent ddu ujerṭil. Ga g ikker umellax aḍ irweḥ, yuf-ihent, inna : « imken aryaz-a ittu-hent ». Irefḍ-ihent umellax, ishafd-ihent.

A deċa i ḍin iwella-ḍ amḳan-nnes<sup>171</sup> itmellax. Iwella-ḍ yar-s Mḥand Abadi iqqim s man-nnes. U as-inni c umellax yuf myat ryal, itraḡa aḍ as-ini fell-asant Mḥand Abadi ttuy-ṭent<sup>172</sup> yar-k. U as-inni c Mḥand Abadi, yerni-yas myat ryal heyedḍ ddu ujerṭil ; ikker yuyir, irweḥ yer Mḥammed Ben Ssulṭan. Yer tmeddiṭ ikker umellax irfedḍ haḡerṭil-nnes<sup>173</sup>, yuf-ihent, inna : « aryaz-aya imken ur hent-ittu ca ḍitta, qell<sup>174</sup> mata lḥwayej iḥwaj yar-i ».

A deċa i ḍin iwella-ḍ umellax yer umḳan-nnes. Yus-ḍ Mḥand Abadi iqqim s man-nnes. Inna-as aryaz-aya :

– Cek ay hetteḡiḍ<sup>175</sup> myat ryal ddu uḡerṭil. Mata teḥwaḡeḍ ? Ini-yay.

Inna-as :

– Ḥwaḡey a ay-tneṭeḍ haddarṭ n illi-s n ssulṭan mani hella.

Inna-as :

– Issery-ḍ ssulṭan aberrah ; wi ineṭen haddarṭ n illi-s aḍ inubbi ix-f-nnes. Lakinnahu cek heyedḍ ḍ-ay lxeyr, neċ aḍ yey lḥilṭ bac a aḳ-t-neṭey. Ḥerz-ay, ḍira hekkerey aḍ ruḡey, a neċ aḍ ayeḡ azqaq, ḍira xelḍey l-bab n ṭaddarṭ-nnes aḍ yey iman-inu iḍuy<sup>176</sup>. Heyemmneḍ<sup>177</sup> yef l-bab n ṭaddarṭ-nnes a u aḳ-iereq.

Iruḥ umellax aḍ ga ixleḍ l-bab n ṭaddarṭ-nnes, yiḍu. Iyemmern fell-as Mḥand Abadi, ikker irweḥ.

A deċa i ḍin yus-ḍ yer ṭaddarṭ i ḍini, yufa haddarṭ ṭameqṛanṭ, yufa fell-as rebċin icessasen. Itcerref is-sen, yey-ihen ḍ imddukal.

<sup>171</sup> Variante syntagmatique de /...iwella-ḍ yer amḳan-nnes.../.

<sup>172</sup> Forme désassimilée de [ttuxent] dont le [x] est le résultat d'une assimilation de l'indice de personne /-y/ et le /h-/ du suffixe direct /-hent/, allomorphe de /-ṭent/.

<sup>173</sup> Forme expressive de /aḡerṭil-nnes/.

<sup>174</sup> Marque discursive.

<sup>175</sup> Variante syntaxique de /Cek a ay-tteḡin.../.

<sup>176</sup> Allomorphe de /uḍiy/.

<sup>177</sup> Variante syntagmatique de /Aḍ heyemmneḍ.../ avec la modalité d'aoriste.



Il aperçut un savetier, se joignit à lui, et, en partant, lui laissa cent réaux qu'il cacha sous la natte. Au moment de quitter le marché, le savetier les aperçut ; « peut-être cet homme les a-t-il oubliés », pensa-t-il. Il les prit et les garda soigneusement.

Le lendemain, le savetier revint à sa place habituelle. Mhand Abadi alla le trouver et se plaça à côté de lui ; mais le savetier ne lui parla point des cent réaux, attendant que son compagnon lui dit le premier : Je les ai oubliés chez toi. Or, Mhand Abadi ne lui en parla pas non plus, mais laissant cent autres réaux sous la natte, il se leva, partit, et retourna chez Mhammed ben Essultan. L'après-midi, le savetier, emportant sa natte, trouva les réaux. Cet homme, se dit-il, ne les a probablement pas oubliés volontairement ; il faudrait voir ce qu'il me veut.

Le lendemain, il retourna à sa place habituelle, et Mhand Abadi vint se placer à côté de lui :

– Tu m'as laissé, lui dit le savetier, cent réaux sous la natte ; dis-moi donc ce que tu veux.

– Je voudrais que tu m'indiques où se trouve la maison de la fille du roi.

– Mais, répondit le savetier, le sultan a fait publier un ordre disant qu'on couperait la tête à celui qui montrerait la maison de sa fille. Cependant tu as été généreux envers moi, et je vais user d'une ruse pour te l'indiquer. Observe-moi lorsque je me lèverai pour partir : je suivrai la rue, et arrivé devant la porte de la maison en question, je ferai semblant de tomber. Rappelle-toi bien cette porte, de peur qu'elle ne t'échappe.

Le savetier partit, et, arrivé devant la porte de la princesse, il tomba. Mhand Abadi se rappela l'endroit et partit.

Le lendemain, il se rendit à cette maison, vit qu'elle était spacieuse, et que quarante hommes étaient chargés de sa garde. Il fit leur connaissance et se ménagea leur amitié.

Yeya di-sen lxejr ; hadd ičuc-as duru, hadd ičuc-as zuz duru. Iđ seg iđan ičerđ-ihen, inna-asen :

– Amensi-nnun ɣar-i.

Qeblen-t. Iruħ yawi-yasen aqsum, yawi-yasen lmeçwi, yey-asen amensi ihla labas, imi-yasen-đ ccrab. Swin, sekren, yiđun, tšen. Yeks lemfateh i<sup>178</sup> umeq<sup>o</sup>ran-nsen, iruħ yer taddart n illi-s n ssuľtan. Ađ irezzem iteqqen đi lbiban ađ ga ixleđ haddart đi hetettes. Yuf-it đi srir đi lefrac ; cmeç ireqq, nettať hettes. Ikker yeks-as samu illan yer ixf-nnes, yue-as-t yer ixf-nnes<sup>179</sup>. Hekker, huđi, henna-as :

– Cek a wa ay đ-ixelđen haddart-inu, a neč tamettuť-nneđ.

Inna-as netta :

– Araħa, neč uciy-cem i siđi Mħamed Ben Ssuľtan. Inna-as :  
Uc-ay lmarť ađ ruħey yer baba-m.

Nettať huc-as sug uzaw-nnes. Inna-as :

– Neč zaw u h-tawiy ca i baba-m, ur iqebbel ca i-s ; labas n tseđnan a yer illa uzaw-aya.

Hekker nettať huc-as txaťemt, herni-yas ssxab m urey, ssxab-đini n leeyal n ssuľtan, imma-s n tmečukť.

Ikker Mħand Abadi iruħ yer umddukel-nnes, irzem fell-as ašenduq, iry-đ. Irđen lkeswet-nsen illan n ħrir đ wurey. Ređben yef iksan-nsen, uđfen hamđint. Bđun yuđan telcan yer-sen, nnan-asen :

– Mata teħwajem ?

Nnan-as :

– Neħwaj illi-s n ssuľtan.

Nnan-as ayt bab n hmurt :

– Ur testahlem ađ temmtem. Ssuľtan, ur ti-nyufi ca đi helt ayam<sup>180</sup>, u ađ ibbi ixf-nnes.

---

<sup>178</sup> Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1896) ; la marque d'état d'annexion du lexème qui la suit l'indique.

<sup>179</sup> Cet énoncé souffre d'un problème de vraisemblance sémantique qu'on ne retrouve pas dans la traduction française correspondante.

<sup>180</sup> Variante syntagmatique de /... , wa ur t-yufin ca đi helt ayam,.../ dans laquelle le démonstratif /wa/ figure et l'indice de participe /-n/ n'a pas connu de déplacement syntagmatique sous l'influence de la modalité de négation /ur/.

Il se montrait généreux envers eux, donnant un douro à l'un, deux douros à l'autre. Un soir, il les invita à dîner, et ils acceptèrent : il leur fit faire un repas excellent, avec de la viande, du méchoui et des boissons fermentées. Ils burent, s'enivrèrent, tombèrent et s'endormirent. Il enleva les clefs que portait leur chef, alla aux appartements de la fille du roi, et se mit à ouvrir et fermer les portes jusqu'à ce qu'il arrivât à la chambre dans laquelle elle dormait. Il la trouva sommeillant dans son lit, tandis que la bougie brûlait. Il prit le coussin qu'elle avait près de la tête et le mit à ses pieds, puis transporta celui-ci des pieds à la tête. La jeune fille se réveilla.

– Ô toi qui as pénétré jusque chez moi, lui dit-elle, je t'appartiens.

– Non, répondit-il, car je te donne à mon maître Mhammed ben Essultan ; mais donne-moi un signe qui te soit particulier, afin que j'aie trouvé ton père.

Elle lui donna de ses cheveux.

– Non, dit-il, je ne les porterai pas à ton père, car il ne voudrait pas les accepter, attendu que beaucoup de femmes ont des cheveux comme ceux-là.

Elle lui donna alors une bague, et lui rajouta un collier d'or qui avait appartenu à la femme du roi, mère de la jeune fille.

Mhand Abadi retourna chez son ami, et ouvrit le coffre pour le faire sortir. Ils revêtirent leurs plus beaux vêtements, qui étaient de soie et d'or, montèrent sur leurs chevaux et firent leur entrée en ville. Les gens venaient à eux, leur demandant :

– Qu'est-ce que vous cherchez ?

– Nous voulons la fille du roi, répondaient-ils.

– Vous ne méritez pas la mort, disaient les habitants de la ville ; mais le roi coupe la tête à celui qui ne découvre pas sa fille dans le délai de trois jours.

Kkren ceddan yer ssultān. Ufin ixfawen n lecbaḍ eellqen labas ḍi haddat n ssultān. Uḍfen yer ssultān, inna-asen :

– Mata teḥwajem ?

– Nnan-as : Neḥwaj a ayen-tuceḍ illi-k.

Inna-asen :

– Aqqelt a g iellqen ḍeg ixfawen n lecbaḍ ! Walaken kenwi ḍ irgazen ihlan, a awen-ucey xems ayam kenwi thawasem fell-as. Ma ur t-hufim ca, aḍ bbiy ixfawen-nnun.

Nnan-as :

– Araḥa, uc-aney telḥ ayam. Ma ur t-nufi ca, bbi-ḍ ixfawen-nnay am neḥni am yuḍan.

Ass wis laṭa<sup>182</sup> wellan-ḍ yar-s. Hucin-as<sup>183</sup> zaw ḍeg ixf n illi-s. Inna-asen :

– Zaw-aya ur qbiley ca i-s ; cerrem n tseḍnan yer illa uzaw-aya.

Hucin-as ḍi lweqt-ḍin sxxab, min-as lxatemt. Iqbel ḍi lweqt-ḍin si-sen, inna-asen :

– A eḵaba ! Mammek t-hufim ? A neḥ uciy-awen-t.

---

<sup>182</sup> Allomorphe de /tlaṭa/.

<sup>183</sup> Variante expressive de /ucin-as/.

Ils allèrent trouver le roi, et aperçurent de nombreuses têtes d'hommes accrochées dans son palais. Ils entrèrent.

– Que voulez-vous ? , leur dit le roi.

– Nous désirons que vous nous donniez votre fille.

– Regardez, répondit le sultan, combien de têtes d'hommes ont été suspendues ! Mais vous paraissez être des gens de bien, et je vous accorde cinq jours pour la chercher. Passé ce délai, je vous ferai couper la tête si vous ne l'avez pas trouvée.

– Non, répondirent-ils, accordez-nous seulement trois jours, et si nous ne la découvrons pas, faites-nous couper la tête, comme aux autres gens.

Le troisième jour, ils revinrent chez le roi, et lui présentèrent les cheveux de sa fille.

– Je ne les reçois pas comme preuve de votre réussite, leur dit-il ; il y a nombre de femmes qui ont des cheveux semblables.

Ils lui remirent alors le collier et la bague. Le roi les accepta en disant :

– Ô miracle ! Comment donc l'avez-vous trouvée ? Je vous l'accorde.

## 19. Haqşit n ssultan d harwan-nnes\*

Zık ulla yığ n ssultan yer-s tlaṭa n tarwan-nnes, sen n tmeṭṭut u yığ n tmeṭṭut. Ass-dın ırya ssultan itḥawas, yufa rriṭ heydu sı tṭir. İrefd-it, hebdu hetyenna waḥd-s. Yuwı-t-ıd, ıruh-d yer tarwan-nnes, inna-asen :

– A harwa-ynu, ma lıy baba-twen, awıt-ay-d tṭir-aya sı heydu rriṭ-aya.

Nnan-as sen n tarwan-nnes n tmeṭṭut hıṭ .

– A ak-t-nawı-t-ıd<sup>183</sup>.

Heḳmen iman-nsen, refden ıdrahmen-nsen d sslaḥ-nsen, uyıren. İweşsa-hen baba-tsen, inna-asen :

– Ad ṭayem abrıd al ṭafem<sup>184</sup> abrıd yeğ ittay fus yeğ ittay zelmed ; hazrut hersa ğar-asen ıkteb dı-s : « wa yuyın afusı ad ırbaḥ wa yuyın azelmaḍ ad ıxser. »

Ga ıxelden dınnı, uyın azelmaḍ Ruḥen yer taqlıet. Hery-d yer-sen settut henna-asen :

– Atta yar-ı illı a awen-t-awıy-t-ıd<sup>185</sup> ; qessert kenwı ıd-s ıd. Ma hessudş-ıken, ad awıy lmal-nnun. Ma hessudsem-t, awıt lmal-inu lkull.

Ruḥen yer lqaḍı d cchuḍ, ketben ğar-asen. Deg ıd ruḥen yar-s, hewı-yasen-t hamçuḳt, illı-s

Qqımen tqeşşaren ıd, alḍ ı t-ıxeld-it-ıd<sup>186</sup> yıḍes, henna-asen :

---

\* Racontee par Belkassen ben Othman

<sup>183</sup> Déplacement syntagmatique de l’affixe indirect /ak-/ et de l’affixe direct /-t-/ sous l’influence de la modalité d’aoriste /ad/ Reprise de l’affixe direct /-t-/ sur sa position post-verbale Non-déplacement syntagmatique de la modalité d’orientation /-ıd/

<sup>184</sup> Variante syntagmatique de /Ad ṭayem abrıd al ad ṭafem abrıd / avec la modalité d’aoriste /ad/

<sup>185</sup> Déplacement syntagmatique de l’affixe indirect /wen-/ et de l’affixe direct /-t-/ sous l’influence de la modalité d’aoriste /a/ Reprise de l’affixe direct /-t / sur sa position post-verbale Non-déplacement syntagmatique de la modalité d’orientation /-ıd/

## Histoire d'un sultan et de ses enfants

Jadis, un roi était père de trois enfants : il en avait eu deux de la même femme, et le dernier d'une autre épouse. Un jour, ce roi, étant allé se promener, trouva une plume qui était tombée d'un oiseau. Il la ramassa, et cette plume se mit à chanter toute seule. Il l'emporta et rentra auprès de ses enfants :

– Ô mes fils, leur dit-il, si je suis réellement votre père, allez, et rapportez-moi l'oiseau qui a perdu cette plume.

– Nous te l'apporterons, lui répondirent ses deux fils issus de la même mère.

Ils se préparèrent à partir, emportèrent de l'argent, des armes, et se mirent en route. Le père leur fit ses recommandations :

– Vous allez suivre la route, leur dit-il, jusqu'à ce que vous trouviez deux chemins, l'un prenant à droite et l'autre à gauche. Une pierre est placée entre les deux, portant cette inscription : « Qui prend ma droite gagnera, qui prend ma gauche perdra. »

Arrivés à l'endroit indiqué par leur père, ils prirent le chemin de gauche. Ils arrivèrent à un village. Une vieille femme vint à eux et leur dit :

– J'ai une fille que je vais vous amener ; passez la nuit avec elle à vous distraire en sa compagnie. Si le sommeil vous gagne avant elle, j'emporte tout votre bien. Si, au contraire, vous parvenez à l'endormir, prenez tout ce que je possède.

Ils se rendirent avec des témoins chez le cadî, et passèrent un acte relatant ces conventions. La nuit venue, ils allèrent chez la vieille qui leur amena sa fille.

Ils passèrent la nuit en sa compagnie, et au moment où elle sentit le sommeil la gagner, elle leur dit :

---

<sup>186</sup> Déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-it-/ sous l'influence de la modalité /ald/. Reprise de l'affixe direct /-it-/ sur sa position post-verbale. Non-déplacement syntagmatique de la modalité d'orientation /-id/.

– Ađ ruhey ađ singley u ađ welliy.

Tuyir treweh. Settut yar-s sebca n issi-s f zziy m baed-humt baed. Ğin-t herweh. Hesekk-r ulma-s, heqqim nettat hetes. Hus-d ulma-s hetqeşşar id di hyera lebad<sup>187</sup> i din ; ur t-cqilen ca hebeddel. Hetbeddal-asen di himcuġin ald i hen-iyleb idş, tşen. Heruġ settut hewi-d cchuđ ; ufin-hen tşen. A deca i din hewi-hen yer lqadi, hewi agel-nşen, hegi-hen d iceryan. Ryen di lweqt-din yer taqliet, xedmen f iman-nşen.

Iraġa-hen baba-tşen annak, bđun, inna-as i memmi-s wis laa :

– Hwaġey ađ tuyired ađ tesxebred yef ayta-k.

Inna-as humcuġ i yemma-s :

– Baba iqar-ay dfer yef ayta-k.

Tenna-as yemma-as :

– Ruġ, ini-yas i baba-k a aġ-yuc Ledhem.

Ledhem netta d yis itrebba-t şsulţan daxel, yeġ la izri-t<sup>188</sup>.

Inna-as :

– A baba, uc-ay yis ađ rekbey fell-as.

Inna-as :

– Ruġ, ma ihd-aġ, rkeb fell-as.

Heruġ imma-s hewi-d aderyes, hey-it diġ ix f uyanim, heruġ yer uyiş, hetġukk-as yuf lyareb ald ga innum id-s. Henna-as :

– Eehd-ay, ca ur teyed i memmi b-yir da<sup>189</sup> ay-tucid-t-id<sup>190</sup> al day.

Ieehd-as ald am-t-uci-y-t-id<sup>191</sup> al day. Irkeb fell-as di lweqt-din, yuyir. Iweşşat baba-s inna-as :

– Ay abrid afusi, la cek ađ tayed azelmad.

---

<sup>187</sup> Variante syntagmatique de /...di hyera n lebad.../ avec la préposition /n/.

<sup>188</sup> Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-t/ sous l'influence de la modalité de négation /la/.

<sup>189</sup> Allomorphe de /ađ/

<sup>190</sup> Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-t-/ et de la modalité d'orientation /-id/ sous l'influence de la modalité d'orientation.

<sup>191</sup> Déplacement syntagmatique de l'affixe indirect /am-/ et de l'affixe direct /-t-/. Reprise de l'affixe direct /-t-/ sur sa position post-verbale. Non-déplacement syntagmatique de la modalité d'orientation /-id/.



– Je vais aller me mettre du khol, leur dit-elle, et je reviens.

Elle sortit. La vieille avait sept filles toutes pareilles les unes aux autres. Celle qu'ils avaient laissée partir alla faire lever une de ses sœurs et s'endormit elle-même. La seconde prit sa place auprès des jeunes gens, qui ne virent point la supercherie. Les jeunes filles continuèrent ainsi à se remplacer mutuellement auprès de leurs hôtes que le sommeil finit par vaincre et qui s'endormirent. La vieille femme amena alors des témoins pour constater le fait. Le lendemain, elle conduisit ses hôtes chez le cadî, leur enleva tout leur bien, et les laissa nus. Ceux-ci se rendirent alors au village et se mirent à travailler pour gagner de quoi vivre.

Leur père les attendit, et, les voyant tarder, dit à son troisième fils :

– Je voudrais que tu ailles t'informer de ce que sont devenus tes frères.

L'enfant alla raconter à sa mère l'ordre que lui avait donné son père.

– Va dire à ton père, lui répondit celle-ci, de te donner Ledhem.

Ledhem était le nom d'un cheval élevé par le sultan à l'intérieur de son palais et que personne ne pouvait voir. L'enfant alla demander à son père la permission de le monter.

– Je veux bien, répondit celui-ci, si le cheval te supporte.

Cependant, la mère du jeune homme enduisit de thapsia le bout d'un roseau, se rendit auprès du cheval et lui gratta le garrot avec ce roseau jusqu'à ce qu'il fût habitué à elle. Elle lui dit alors :

– Promets-moi que tu me ramèneras ici mon fils sans lui faire le moindre mal.

Le cheval promit ; l'enfant monta dessus et partit, après que son père lui eût recommandé de prendre le chemin de droite et non celui de gauche.

Ixleđ hazruđ i đin anis tmefracen ibriden. Yuf-it hekteb, iqra-t, yuyir, yuy abrid afusi, yensa đi lexla.

A deđa i đin yerni yuyir, irweđ haqlieđ<sup>192</sup> i đin đ-illan aytma-s đ settut ; yuf-ihen xedmen đi hizebbalin. Hery-đ yar-s settut, henna-as :

– Al-sslama<sup>193</sup> ! Mata teħwağeđ ? Arwađ, atta yr-i illi ; ma hessuđs-t, awi agel-inu, ma hessuđs-ic, ađ awiy agel-nneđ.

Inna-as :

– Allah ibarek.

Iruđ icawer yis-nnes. Inna-as Ledhem :

– Sey hazult, herni-đ<sup>194</sup> lmeswađ, mi-đ hissit, mi-đ hamcuđ, awi-hen đi hyera-nneđ.

Isy-ihen, iruđ ađ iqeşşer yar-s id. Hus-đ yar-s, qqimen tqeşşaren id ađ i t-ixelđ-it-id<sup>195</sup> ides. Henna-as :

– Ğ-ay ađ ruħey ađ singley hitawin-inu, ađ welliy yar-đ.

Inna-as :

Hay-h<sup>196</sup> tazult atta yar-i.

Yuc-as, hessingel. Qqimen qli, henna-as :

– Ğ-ay ađ ruħey ađ sriy ixf-inu.

Inna-as :

– Ay-h<sup>197</sup> hamecđ ađ tesriđ ixf-nnem.

Terni heqqim, henna-as :

– Ğ-ay ađ ruħey ađ meswekeđ u ađ welliy yar-đ.

Inna-as :

– Ay-h lmeswađ atta yar-i.

---

<sup>192</sup> Variante syntagmatique de /... irweđ yer haqlieđ.../.

<sup>193</sup> Allomorphe de /Eal-sslama/.

<sup>194</sup> /h/ expressif qui, selon nos informateurs, rend également la valeur impérative de cette forme verbale plus énergique.

<sup>195</sup> Déplacement syntagmatique de l'affixe direct /it-/ , et sa reprise sur sa position post-verbale. Non-déplacement syntagmatique de la modalité d'orientation /-id/.

<sup>196</sup> Forme désassimilée de [hax].

<sup>197</sup> Forme désassimilée de [ax].

Il arriva bientôt à la pierre située à l'entrecroisement des routes. Il vit l'inscription, la lut, prit le chemin de droite, et passa la nuit dans la campagne. Le lendemain, il se remit en marche et arriva au village où se trouvaient ses frères et la vieille femme ; les premiers travaillaient dans le fumier.

La vieille vint à lui, lui souhaita le bonjour, s'informa de ce qu'il voulait, et ajouta :

– Venez, j'ai chez moi une fille ; si vous parvenez à l'endormir, vous prendrez ma fortune, si, au contraire, c'est elle qui vous endort j'aurai gagné tout votre bien.

– Que Dieu te bénisse, répondit le jeune homme et il alla consulter son cheval.

Ledhem lui conseilla :

– Achète du khol, du mesouak, un miroir, un peigne et apporte-les avec toi.

Le jeune homme les acheta, et se rendit auprès de la jeune fille. Elle vint chez lui et ils passèrent ensemble une partie de la nuit, jusqu'au moment où le sommeil commença à la gagner. Elle lui dit alors :

– Je vais aller me mettre du khol aux yeux et je reviendrai près de vous.

– Prenez du khol, lui dit-il, en voici.

Elle se noircit les yeux et il passèrent encore un instant.

– Laissez-moi, dit-elle ensuite, je vais aller me peigner.

– Voici un peigne pour te coiffer, répondit le jeune homme.

Au bout d'un instant, elle reprit :

– Laissez-moi, je vais aller me mettre du mesouak et je reviens auprès de vous.

– Voici du mesouak, répondit-il, prenez-en.

Yuc-as hmeswek. Rnin qqimen ald i t-iyleb ides, hettes zzat-s. Iruh yuwi-d cchud, zrin-t, ufin-t hettes.

A deca i din yuwi lmal-nnes ukull. Ruhen rezmen haddart n settut, ufin sebca n tmeckun yeğ n ziy. Yuwi agel-nnes, irni himckun.

Iry-d ithawas, yufa aytna-s xeddmn di hizebbalin. Nehni ur t-egilen ca, netta iceql-ihen. Inna-asen :

– Arwaheṭ a aken-tbaey si hiyardin u a awen-wcey idrahmen.

Usin-d yar-s, itebc-ihen si hiyardin, iwc-asen idrahmen labas.

Deg id yeya ssultan n taqliet i din leers. Iry-d uryaz-aya, mmi-s n ssultan, itetfurriğ, yeya rricṭ deg ixf-nnes, hetyenna. Bettlen iyeyaden, min iyennayen, syaden yer rricṭ hetyenna.

Isekk-r-as-d ssultan n tmurt-din inna-as :

– Awi-yay-d rricṭ hetyenna.

Yuwi-yas-t. Issiwel ssultan yer rricṭ inna-as :

– Leyna-aya hettawid-t-id sig ixf-nnem ney heslid-t tsuli ?

Henna-as :

– Araha, sliy-t yuf ttir ityenna, afer-nnes yue fell-as.

Inna-as ssultan i umck-aya mmi-s n ssultan :

– A ay-tawid ttir-aya ityennan, afer-nnes yue fell-as.

Yus-d yer uyis-nnes, icawr-it ; inna-as :

– Ruḥ ini-yas i ssultan a ak-d-yuc ecra n tjerar ibawen si lmal m uwzir, u ad uyirey neç id-k ; inna-as : A ak-d-yerni sent n lekfafes m urey.

Iruh yer ssultan, yuc-as-hent-id. Iç-ihent uyis, irkeb mmi-s n ssultan yuf yis-nnes, yuyir.

Ixleḍ hamurt di xla di g ittili ttir. Yeya yis iman-nnes immut, inna-as i bab-nnes :

– Mdi-yay lekfafes yef ittawin-inu a ur ay-hent-issifi ttir. Ruḥ cek ffer iman-nnek ani u c-itbiyan ca.

Elle se frotta les dents. Au bout d'un instant, le sommeil finit par la vaincre et elle s'endormit. Il alla chercher des témoins qui la virent endormie.

Le lendemain, il prit possession de toute la fortune de la vieille. On ouvrit sa maison, et on y trouva sept jeunes filles toutes pareilles. Il emporta les biens, et aussi les jeunes filles.

Il sortit alors pour se promener, et rencontra ses frères qui travaillaient dans le fumier. Ces derniers ne le reconnurent point, mais lui les reconnut.

– Venez, leur dit-il, je vais vous apposer mon cachet sur l'épaule, et je vous donnerai de l'argent.

Ils allèrent à lui, et, après qu'il eut marqué chacun d'eux de son sceau, il leur donna beaucoup d'argent.

La nuit, le sultan de ce village donna une fête. Notre jeune homme, le fils du sultan, sortit pour se distraire, et mit la plume sur sa tête. Celle-ci se mit à chanter. Aussitôt, musiciens et chanteurs interrompirent leur musique pour écouter la plume.

Le sultan fit alors venir à lui le jeune homme, et lui demanda la plume qui chante. Elle lui fut remise. S'adressant à elle, le sultan dit :

– Ce chant, est-ce vous qui l'avez inventé, ou l'aviez-vous entendu auparavant ?

– Je l'ai entendu, répondit la plume, de l'oiseau chanteur à qui ses ailes répondent.

Le sultan dit alors au jeune homme :

– Je désire que vous m'apportiez cet oiseau chanteur à qui ses ailes répondent.

L'enfant alla consulter son cheval.

– Dites au sultan, répond Ledhem, qu'il vous donne dix grands sacs de fèves sur la fortune du vizir, et je partirai avec vous. Dites-lui aussi de vous donner deux pièges en or.

Le jeune homme alla trouver le sultan, et obtint ce qu'il demandait ; puis il monta à cheval et partit, après que Ledhem eût mangé les fèves.

Il arriva à un pays désert où demeurait l'oiseau. Le cheval fit comme s'il était mort et dit à son maître :

– Posez-moi les pièges sur les yeux, afin que l'oiseau ne me les crève pas, et allez vous-même vous cacher dans un endroit où il ne puisse vous voir.

Ṭṭir i ḍin yers-ḍ yuf yis, inna-as :

– Allāh allāh wa ḍ Ledhem-aya hata mani g immuṭ !

Issers ḍar-nnes yuf tiṭṭawin-nnes, heṭf-iṭ lkeffisa ; isar-ḍ uyis ibedd f iman-nnes. Inna-as uyis i ṭṭir :

– Eehḍ-ay ḍ uscif-inu ca u s-teyeḍ.

Icehḍ-as ṭṭir ; iry-ḍ ḍi lweqt-ḍin yar-sen Mḥammed Ben Ssulṭan, irkeḍ-ḍ yuf yis-nnes, yeya ṭṭir zzaṭ-s, iruḥ-ḍ yer ssulṭan.

Deḡ id issery-ḍ ṭṭir ityenna. Beṭṭlen yuḍan, syaḍen yer leyna n ṭṭir. Inna-as ssulṭan i ṭṭir n leyna-aya :

– Hebbiḍ-t-id seg ixf-nnek ney hesliḍ-t tsuli ?

Inna-as :

– Araḥa, sliy-t tsuli yuf lwezzaṭ.

Inna-as :

– Aḍ tawid-ay<sup>198</sup> tawid n lwezzaṭ.

Yus-ḍ icawer yis-nnes, irkeḍ fell-as, uyiren. Ixleḍ hamurṭ texla, ḍi-s taḍwinṭ teṭweḍḍant ḍi-s lwezzaṭ. Inna-as uyis i Mḥammed Ben Ssulṭan :

– Ruḥ ffer iman-nnek ues a u c-tbiyanent lwezzaṭ.

Netta iffer iman-nnes, yis yeya iman-nnes yemmuṭ. Ga ḍ-xelḍent lwezzaṭ nnant :

– Allāh ! Allāh ! Wa ḍ Ledhem hata mani g immuṭ.

Nehenti irḍent iclawen am iryazen ; ḍira ksenti iclawen-nsenti ur tafaynt ca. Ga ḍ-xelḍent yer taḍwinṭ, ksenti iclawen-nsenti, uḍfenti aman aḍ tweḍant. Iry-ḍ Mḥammed Ben Ssulṭan, irefḍ-asenti iclawen. Ibedd-ḍ Ledhem f iman-nnes, inna-asenti :

– Eehḍemt-ay ascif-inu ca u as-teyemt.

---

<sup>198</sup> Pas de déplacement syntagmatique de l’affixe indirect /-ay/ sous l’influence de la modalité d’aoriste /aḍ/.

L'oiseau arriva et se posa sur le cheval.

– Dieu ! Dieu ! s'écria-t-il, voilà Ledhem qui est mort ici !

Plaçant ses pattes sur les yeux du cheval, il se prit dans le piège. Ledhem se leva aussitôt, et dit à l'oiseau :

– Promets-moi que tu ne feras pas de mal à mon compagnon.

L'oiseau promit, et Mhammed ben Essultan – tel était son nom – vint les rejoindre. Il monta à cheval, prit l'oiseau devant lui, et rentra chez le roi.

Pendant la nuit, il fit sortir l'oiseau qui se mit à chanter. Les gens de la fête interrompirent leur musique pour écouter son chant. Le sultan, s'adressant à l'oiseau, lui dit :

– As-tu tiré cette mélodie de ta tête, ou bien l'avais-tu déjà entendue ?

– Je l'ai entendu chanter par les oies, répondit l'oiseau.

– Il faut alors que tu m'apportes les ablutions de ces oies, dit le sultan au jeune homme.

Celui-ci, après avoir consulté son cheval, le monta et partit. Ils arrivèrent à un pays désert, où se trouvait une source dans laquelle les oies venaient faire leurs ablutions. Ledhem dit à son maître :

– Cachez-vous, afin que les oies ne puissent vous apercevoir.

Mhammed se cacha, et le cheval fit semblant d'être mort. Une fois arrivées, les oies s'écrièrent :

– Dieu ! Dieu ! Voilà Ledhem qui est mort ici.

Ces oies étaient revêtues de burnous, comme des hommes ; mais lorsqu'elles enlevaient ce vêtement, elles ne pouvaient plus voler. Arrivées à la source, elles enlevèrent leurs burnous et entrèrent dans l'eau pour faire leurs ablutions. Aussitôt, Mhammed ben Essultan sortit et enleva les burnous. Ledhem se leva alors, et leur dit :

– Promettez-moi que vous ne ferez aucun mal à mon compagnon.

Eehdent-as. Irķeb-d yuf yis-nnes, irewh-d yer ssulţan, yuwi-yas-d lwezzat. Deg id yeya ssulţan leers, tyennant lwezzat i đin. Inna-asent ssulţan :

– Leyna-aya hebbint-t-id sig ixfawen-nķemt ney heslimt-t tsuli.

Nnant-as :

– Nebbi-t-id sig ixfawen-nnay.

Inna-as i Mķammed Ben Ssulţan :

– Uc-ay-hent a hent-awiy.

Icawr-ihent Mķammed, nnant-as :

– Ini-yas ad yawi ayi n lķewda himetyuwelt, ad itwedā i-s ; đi lweqt-đin a h-nay.

Inna-as ssulţan i Mķammed :

– Ad tuyiređ a ay-tawid ayi n lķewda himetyuwelt.

Icawer yis-nnes Mķammed Ben Ssulţan, inna-as uyis :

– Ini-yas a ay-d-yawi rebcin n tyerar ibawen a hent-čey u a ak-d-yerni lejlal m urey.

Yuwi-yas-d lejlal m urey, yerni-yas-d rebcin n tyerar ibawen. Ič-ihent, irķeb fell-as yuyir.

Ixleđ hamurt đi hella lķewda, inna-as :

– Cek ffer iman-nnek.

Hezra lķewda Ledhem, hery-d yar-s, bdun tnuyen. Đira ad teđrem lķewda Ledhem, u ad asent tiymas-nnes đi lejlal, ur itenđurra ca Ledhem. Netta đira a t-iđrem u a t-iđrah. Iyelh-it, hiđu nettat đi hmurt. Iry-d Mķammed Ben Ssulţan, irfeđ hastliť, izzi-d s-is ayi. Irķeb yuf yis-nnes, iruh-d yer ssulţan. Yuc-as ayi đini, itwedā i-s, yemmut.

Đi lweqt-đin iruh Mķammed yer aytma-s, inna-asen :

– Neč đ uma-ťwen. Ayaw nrewķet<sup>199</sup> yer baba-ťnay.

Kkren uyiren, uwin lwezzat, min tťir. Xelđen ammas m ubriđ, nsin đi lexla. Ruķen yer lbir ad silin aman ad swen, nnan-as :

– Hwa a Mķammed, sily-aney-d aman a nsu.

---

<sup>199</sup> Variante syntagmatique de /Ayaw a nrewķet.../.



Elles le promirent. Celui-ci monta à cheval, et s'en retourna chez le sultan, à qui il apporta les oies. La nuit, le sultan du village donnait une fête et les oies se mirent à chanter.

– Avez-vous tiré cette mélodie de votre tête, leur dit le sultan, ou bien l'aviez vous déjà entendue ?

– Nous l'avons tirée de notre tête, répondirent-elles.

S'adressant alors à Mhammed, le sultan dit :

– Donnez-les-moi, je vais les emporter.

Mais le jeune homme voulut les consulter.

– Dites-lui donc, répondirent les oies, de prendre du lait de la jument ogresse, et de faire ses ablutions avec lui ; à cette condition nous serons à lui.

Le sultan donna l'ordre à Mhammed d'aller lui chercher du lait de la jument ogresse. Celui-ci consulta son cheval, qui lui répondit :

– Dites au sultan de me donner quarante grands sacs de fèves que je mangerai, et de vous remettre aussi la couverture d'or.

Le jeune homme rapporta la couverture d'or et les sacs de fèves. Quand son cheval les eût mangés, il monta dessus et partit. Ils arrivèrent au pays habité par la jument.

– Cachez-vous, dit Ledhem à son maître.

Dès que la jument aperçut Ledhem, elle vint à lui et la lutte commença. Lorsqu'elle mordait le cheval, ses dents se heurtaient contre la couverture d'or, et Ledhem n'avait pas de mal. Au contraire, lorsque Ledhem la mordait, il la blessait ; aussi eut-il la victoire, et la jument tomba à terre. Mhammed ben Essultan arriva avec une gamelle, et se mit à traire le lait ; puis il monta à cheval et retourna chez le roi à qui il remit le breuvage. Le sultan fit ses ablutions avec et en mourut.

Alors Mhammed alla trouver ses frères, et leur dit :

– Je suis votre frère. Rentrons chez notre père.

Ils emmenèrent les oies et l'oiseau chanteur. Ils passèrent la nuit à mi-chemin, dans la campagne. Se rendant auprès du puits pour tirer de l'eau, les deux frères aînés dirent à Mhammed :

– Descends, et apporte-nous de l'eau à boire.

Yin-as asyun dug ammas ; issili-yasen-d aman ; swin, bbin-as asyun ; yeydu di lbir. Yis-nnes izra bab-nnes ihşel, iwella d lgen, iyab fell-asen. Uyiren, ruhen baeden-as. Xelden yer baba-tsen, inna-asen :

– Ma hezrim ca uma-twen ?

Nnan-as :

– U h-nezri ca. Nuwi-yak-d ttir d lwezzať.

A deća i ğin, hus-d lgafelť, hensa ğin sma<sup>200</sup> lbir. Ruhen ad silin aman, slin-as itceyađ daxel lbir. Yrin-as asyun, silin-t-id. Netta iry-d barra, ijbed ssbib uyis-nnes illa ği lgib-nnes. Iyr-iť ği leefit, ibexxer i-s. Annať yis-nnes ihęđr-d yar-s. Irkeb fell-as, irweť yer baba-s. Inna-as baba-s :

– Aqqel đeg ayťma-k uwin-d ttir, min-d lwezzať. Cek hebđud fell-aney ur tuwiđ akeđ qič.

Inna-as :

– A baba, ayťma skerķusen fell-ať.

Leud-as lęeşet mammeť tella. Inna-as :

– Ma ur ay-tumined ğa, ęerra yuf tyardin-nsen a hen-tafed tebeey-hen<sup>201</sup>.

Icerr-asen baba-tsen yef tyardin, yuf-ihen iťebe-ihen. Ği lweqt-ğin iyucc si-sen, iderc-ihen si hmurt-ğin. Iqqim netta d memmi-s, ifrať i-s, ieziz yar-s.

---

<sup>200</sup> Forme prépositionnelle.

<sup>201</sup> Forme désassimilée de [tebeexen]

Ils l'attachèrent à une corde par le milieu du corps, et il leur monta de l'eau ; mais, après avoir bu, ils coupèrent la corde, si bien qu'il tomba dans le puits. Ledhem, voyant son maître dans cette situation navrante, redevint génie et disparut. Les deux aînés rentrèrent chez eux.

– N'avez-vous pas vu votre frère ?, demanda le père.

– Non, répondirent-ils, mais nous vous apportons l'oiseau chanteur et les oies.

Le lendemain, une caravane arriva au puits, et passa la nuit à côté. Les gens qui allaient puiser de l'eau entendirent Mhammed crier au fond du puits. Ils lui lancèrent une corde et le firent sortir. Une fois dehors, Mohammed tira un crin de son cheval qu'il avait conservé dans sa poche. Il le jeta au feu et le réduisit en fumée ; aussitôt, Ledhem se présenta devant lui. Il monta dessus et retourna chez son père.

– Vois ce qu'ont fait tes frères, lui dit celui-ci, ils ont rapporté l'oiseau chanteur et les oies. Toi, tu as tardé à rentrer, et cependant tu ne rapportes rien.

– Ô mon père, lui répondit Mhammed, mes frères vous ont menti.

Et il lui raconta toute l'histoire, ajoutant :

– Si vous ne me croyez pas, mettez à nu leurs épaules, et vous verrez que j'y ai apposé mon cachet.

Le père découvrit leurs épaules, et trouva en effet l'empreinte du sceau. Il entra alors dans une violente colère contre eux, et les chassa du pays. Il ne conserva que son troisième fils qui devint l'objet de sa joie et de son affection.

## 20. Haqşit m war d tayyult d uccen d insi\*

Ar yiğ m wass inna i tayyult :

– Ğ-ay a cem-čey u a am-ucey tmanyana n lgelbať n temzin.

Ixleđ uccen, inna-as i tayyult :

– Ar a am-yuc tmanyana n lgelbať n temzin. Ďira hađ temteđ, wi hađ yečen himzin-aya ? Neč a am-ucey řae n temzin, uc-ay qič seg imejji-nnem, imer-iđin hečeđ himzin heqqimeđ cem heddered<sup>202</sup>.

Hayyult haqbel awal-aya, u as-tuc<sup>203</sup> ađ ibbi sig imejji-nnes s taymas-nnes. Netta yuwi tťarf-đin sig imejji-nnes, iyars-it di hala uluđ. Yuyir yer war inna-as :

– Ya eemmi, arwať, atta tayyult teyreq di hala uluđ, hemmut.

Arwať a nuyir bac a t-nejbed neč iđ-ik.

Ald ga ixelden hala, inna-as i war :

– Bđu cek.

Inna-as war :

– Edda cek d amzwaru a hjedbed.

Yeya imejji deg imi-nnes, yeya iman-nnes ijebbed, inna-as :

– Ya eemmi, a tızay fell-a. Arwať cek a g illan d ařih a t-hjedbed.

Inna-as war :

– Wessec si đin ađ aseý.

Yuyir ijbed imejji-aya s tťaywet, ihuzz-it, netta iyreq dug luđ.

Yus-d uccen yebđu iđerrem di-s s deffir. Inna-as war :

– Arwať sy-ay zzať-i.

Inna-as :

– Ur yiý ci di-k lxeýr s deffir ald a c-d-qableý s zzať.

---

\* Conte communiqué à G. Mercier par l'intermédiaire du père Bouillon des Missions d'Afrique à Arris et revu par G. Mercier et Mohammed ben Si Cherif de Arris (dialecte des Oulad-Daoud).

<sup>202</sup> Variante syntagmatique de /...imer-iđin a hečeđ himzin a heqqimeđ cem heddered/ avec la modalité d'aoriste /a/.

<sup>203</sup> Variante syntagmatique de /...u tuc-as.../.

## Histoire du lion, de l'ânesse, du chacal et du hérisson

Le lion dit un jour à l'ânesse :

– Laisse-moi te manger, et je te donnerai huit mesures d'orge.

Survint le chacal, qui dit à l'ânesse :

– Le lion te donnera huit mesures d'orge ; mais, lorsque tu seras morte, qui mangera cette orge ? Moi, je te donnerai une charge d'orge, si tu me laisses prendre un peu de ton oreille. Tu pourras alors manger l'orge, puisque tu seras encore vivante.

L'ânesse y consentit, et lui donna à couper le bout de son oreille avec ses dents. Le chacal l'emporta, et alla le planter dans une mare de boue.

Il alla ensuite chez le lion et lui dit :

– Ô mon oncle, viens, l'ânesse s'est noyée dans une mare de boue, elle est morte ; allons ensemble la tirer de là.

Lorsqu'ils arrivèrent au marais, le chacal dit au lion :

– Commence.

– Passe toi-même le premier, lui répondit le lion, et tire.

Le chacal mit l'oreille dans sa gueule, et fit comme s'il tirait.

– Ô mon oncle, s'écria-t-il, elle est trop lourde pour moi. Viens toi-même, tu es fort, tu l'en tireras.

– Ecarte-toi, dit le lion, j'arrive.

Il arriva et se mit à arracher l'oreille avec force. Il l'enleva, mais s'enfonça dans la boue ; le chacal commença à le mordre par derrière.

– Viens donc devant moi, lui dit le lion.

– Je ne t'ai pas fait de bien par derrière, lui dit le chacal, pour venir maintenant te regarder en face par devant.

Netta itett, inna-as :

– Aqsum-aya n hemezđin yif wa n twabeq.

Ixleđ insi, inna-as i uccen :

– Cerrk-ay đi hyera-nnek.

Inna-as uccen :

– Rađa-ay alđ ad kemmley, a necrek đi hrađit n lebsul. Cek ad tawid aniji, neč ad awiy anedda.

Đug unebđu alđ ga g ixleđ lebsul, usin-đ ad bđan ğar-asen nneemet. Insi yuwi lwerq aniji, uccen iqlee lebsul anedda.

Inna-as insi i uccen :

– A cek heyid-t is-i.

Inna-as uccen :

– A necrak đi hrađit m yirden u a ney lhajt icđ ; cek ad tawid wa illan đi hmurt, neč ad awiy wa illan nni hmurt.

A-hen kerzen, mejren, serwten, zuzren, alđ i hwella taerumt tameq<sup>o</sup>rant. Uccen inna-as i insi :

– Ađef đi hmurt ad tafed ssham-nnek.

Yuđef insi ur yufi c. Inna-as i uccen :

– Aya a nazzel. Wa ixelđen đ amzwaru ad yawi irđen.

Inna-as uccen :

– Aya.

Insi isekker i aytma-s, inna-asen :

– Ruđet ferqet đug ubrid, heffrem iman-nnun.

Bđun tazzalen. Uccen iruđ izerreb ; insi iqqim itkiyal deg yirden, uccen itazzel, iqqar-as :

– Mani helliđ a insi ?

Kull yiđ seg aytma-s n insi iqqar-as :

– Neč a đay.

Mani g iwella uccen, yufa insi itkiyal deg yirden, inna-as :

– Lkil seđteec.

Inna-as uccen :

– Ass-a cek heyid-t is-i !

Et il mangeait en disant :

– La viande des fesses est meilleure que celle des côtés.

Survint le hérisson, qui dit au chacal :

– Associe-moi avec toi.

– Attends que j’aie fini, dit celui-ci, nous nous associerons pour un champ d’oignons. Toi tu prendras le dessus, et moi j’aurai le dessous.

En été, lorsque les oignons furent mûrs, ils vinrent partager entre eux la récolte. Le hérisson emporta les feuilles du dessus, et le chacal arracha les oignons du dessous. Le hérisson dit au chacal :

– Tu m’as joué.

– Eh bien, dit le chacal, nous allons nous associer pour un champ de blé, et nous procéderons autrement : toi tu prendras ce qui est en terre, et moi j’emporterai ce qui est par dessus.

Ils labourèrent, moissonnèrent, dépiquèrent, vannèrent, et obtinrent finalement un gros tas de blé. Le chacal dit au hérisson :

– Entre en terre, tu trouveras ta part.

Le hérisson chercha et ne trouva rien.

– Or ça, dit-il au chacal, nous allons faire une course et celui qui arrivera le premier aura le blé.

– Soit, répondit le chacal.

Mais le hérisson fit venir ses frères et dit :

– Allez, répandez-vous tout le long du chemin, et cachez-vous.

Puis ils commencèrent à courir. Le chacal partit en toute hâte, tandis que son compère restait à mesurer le blé. Courant toujours, le chacal disait :

– Où en es-tu, ô hérisson ?

Et chacun des frères de ce dernier répondait :

– Me voici.

Quand le chacal revint, il trouva le hérisson occupé à mesurer le blé, qui lui dit :

– J’en suis à la seizième mesure.

– Aujourd’hui, répondit le chacal, c’est toi qui m’as joué !

## 21. Lqeşşet n tsekkurt d Serdeslas aseḥḥar\*

Llant sent n tseḍnan ; hict ṭmizragt, hict tabahlult. Habahlult henna i hmizragt :

– Mammek tsawid ayi-nnem ?

Henna-as :

– Neč tezziy-t, twezzeey-t di hmut.

Habahlult hruḥ teya mammek i as-tenna. Hmizragt hella heffer ayi-nnes. Mani d-usin inijiwen yer ṭmizragt, huc-asen ayi ; čin ṭiḥabba, min lxubz d ḷguz d uksun. Ass i ḍin uyiren yer tabahlult. Hruḥ nettat ađ ṭcawer hmizragt, henna-as :

– Mata ađ ucey i inijiwen ?

Henna-as :

– Uc-asen ayyay n iḥebba<sup>204</sup> d ixsan d ḷferc n ḷguz. Ađ truḥ, heya amm-a i inijiwen ; nehni uyiren ur čin c.

Lmerret ṭict henna hmizragt i hbahlult :

– Arwaḥ a niy hiqellabin a neṭṭef ḍi-sen hisekrin.

Ṭṭfent sent n ṭsekrin, uwin-hent yer taddart-nsent. Habahlult henna i hmizragt :

– Mammek a ṭent-nsawa ?

Henna-as :

– Huc-asent<sup>205</sup> himeqqit m waman, herna-asant<sup>206</sup> qič m wari, imer-iđin ađ ummen.

Truḥ habahlult hesawa amm-a. Hmizragt heyres hasekkurt-nnes, heks-as ađan-nnes, ty-it ḍi haqemmuct, heya ḍi-s aman ḍ lebşul ḍ ifelfel ḍ ṭisent ḍ ṭicert, hessery leefit, hesawa haberbuct, heča nettat ḍ tarwa-nnes. Mmi-s n ṭmizragt irya, irfed aqebbal m uksun ḍug fus-nnes. Mmi-s n ṭbehlult izr-it, iwella yer imma-s inna-as :

---

\* Conte communiqué à G. Mercier par l'intermédiaire du père Bouillon des Missions d'Afrique à Arris et revu à T'koukt par G. Mercier et Mhammed ben Si Cherif (dialecte des Oulad-Daoud).

<sup>204</sup> Allomorphe de /ṭiḥebba/.

<sup>205</sup> /h/ expressif soutenant la valeur impérative de cette forme verbale.

<sup>206</sup> /h/ expressif soutenant la valeur impérative de cette forme verbale.



## Histoire de la perdrix et du magicien Serdeslas

Il y avait deux femmes, l'une rusée et l'autre imbécile.

L'insensée dit à la rusée :

– Comment fais-tu ton lait ?

– Je le traie, répondit-elle, et je le verse à terre.

L'imbécile partit, et fit comme on lui avait dit, tandis que la rusée cachait son lait. Quand vinrent des hôtes chez cette dernière, elle leur donna du lait ; ils mangèrent des dattes, du pain, des noix et de la viande. Puis ils se rendirent chez l'insensée. Celle-ci alla consulter sa voisine.

– Que dois-je donner aux hôtes ? , lui dit-elle.

– Donne-leur, dit la rusée, des noyaux de dattes, des os, des coquilles de noix.

Elle partit, et agit ainsi à l'égard de ses hôtes, qui s'en allèrent sans manger.

Une autre fois, la rusée dit à l'imbécile :

– Allons placer des lacets pour prendre des perdrix.

Elles en prirent deux et les emportèrent chez elles.

– Que dois-je leur faire ? , dit l'insensée à sa compagne.

– Donne-leur, répondit celle-ci, une goutte d'eau, un brin d'alfa, et alors elles cuiront.

L'insensée s'en alla et fit ainsi. La rusée égorgea sa perdrix, lui enleva les intestins, la mit dans la marmite, ajouta de l'eau, des oignons, du piment, du sel, de l'ail, alluma le feu, fit du couscous, et mangea, elle et ses enfants. Son fils sortit portant en main un morceau de viande. Le fils de l'insensée l'aperçut, retourna chez sa mère et lui dit :

– Awi-yaney-d amensi-nnay bac a neč aḵsum n tsekkurt-nnay.

Henna-as yemma-s :

– Ruḥ awi-d hasekkurt.

Amčuk irfeḍ aseḵsaḵ, annaḵ hasekkurt di haqemmuct hetrae di-s. Isiwl-as inna-as :

– A imma, atta hasekkurt hetrae di-y s tiṭṭawin-nnes.

Heqqar-as :

– Kkes aseḵsaḵ.

Yekkes aseḵsaḵ, tasekkurt tufi, hessers di ix f n hessejert tigiṭ a teṭsen duḡ allay-nnes ar d uḵsel d yilef d ifis d uccen d teḍmut d tgerzizt d uḍbir d wazduḍ d taberreggalt.

Duḡ ammas n yid teḥwaḡ hasekkurt aḍ tebzud. Hebzud, hiḍu hmeqqit f ix f m war. Inna-asen i yuḍan-nnes :

– Heryet, heqqelem ma hečat ca lgerret.

Irya uḵceb inna-as :

– Ajenna ha-t imlel am luber-inu.

Irya uḍbir inna-as :

– Ajenna a d aziza am tiṭ-inu.

Irya uccen inna-as :

– A d aberbac am uzaw-inu.

Inna-as war i tkeṭtuft :

– Ali yer ix f n ssejert.

Huli keṭtuft, hufa hasekkurt hwella d tamettut s ueddis. Ald ga g yuli wass kkren luḥuc aḍ ruḥen aḍ serḥen. Tbeqqim hagerzizt henna :

– Ur gguriy ca aḍ reṭeey.

Haḵeṭtuft heqs-as segg ix f n tafdent, hiḍu hamettut, imezzeq ueddis-nnes, iry-d si-s umčuk yedder. Heṭf-it hagerzizt, heffr-it. Ass i ḍin heṭtef tyars i hamettut, hebbi-t, hesemmw-it. Ald ga aḍ ruḥen luḥuc, heferq-asen-t. Ukull čin ss-is men qell tagerzizt heffer ssahm-nnes. Uccen izra amčuk, ur ixes c aḍ iruḥ aḍ irṭec. Henna-as hagerzizt :

- Apporte notre dîner, que nous mangions notre perdrix.
- Va la chercher, lui dit sa mère.

L'enfant souleva la couscoussière ; la perdrix, dans la marmite, le regardait.

– Maman, s'écria-t-il, voici que la perdrix me regarde avec ses yeux.

- Lève la couscoussière, dit la mère.

L'enfant l'ôta, la perdrix prit aussitôt son vol, et alla se poser au sommet d'un grand arbre sous lequel dormaient le lion, la panthère, le sanglier, l'hyène, le chacal, la gazelle, le lièvre, la tourterelle, le ramier, le merle.

Au milieu de la nuit, la perdrix eut envie de pisser. Elle pissa, et une goutte tomba sur la tête du lion. Celui-ci dit à ses gens :

- Sortez, et allez voir s'il fait de l'orage.

Le renard sortit, et lui dit :

- Le ciel est blanc comme mon pelage.

La tourterelle sortit, et dit :

- Le ciel est bleu comme mon œil.

Le chacal sortit, et lui dit :

- Il est gris comme mes poils.

Le lion dit à la fourmi :

- Monte au sommet de l'arbre.

La fourmi monta, et trouva la perdrix changée en une femme enceinte.

Quand vint le jour, les animaux se disposèrent à aller paître. Le lièvre resta et dit :

- Je ne paîtrai point.

La fourmi piqua la femme au bout de l'orteil. Celle-ci tomba, son ventre se déchira, et il en sortit un enfant vivant. Le lièvre le prit et le cacha ; ensuite il égorga la femme, la coupa en morceaux et la fit cuire. Quand les animaux rentrèrent, il la leur partagea. Tous en mangèrent, à l'exception du lièvre qui cacha sa part. Le chacal aperçut l'enfant, il ne voulut point aller paître :

– Ruḥ aḍ tertæḍ, a aḵ-ucey ssahm-inu.

Yuyir uccen. Huyir tazerzizt yer umčuk, hey-as arḵas ḍug uḍar-nnes, tenna-as :

– Uyir. Yar-ḵ aḍ tesweḍ ald aḍ terwiḍ.

Yuyir umčuk, ixleḍ ḥsuf, iswa ald ga irwa. Ryin-as uccawen ḍeg ixf-nnes am iya n teḍmuḥ. Yeya arḵas ḍeg ixf m uccawen-nnes. Hery-ḍ ultma-s, netta inna-as :

– Qa ya ya ya, ya Ayca<sup>207</sup> ya ultma.

Herwel ultma-s, inna-as :

– A Ayca, qa ya ya ya, neč ḍ uma-m.

Terya ultma-s, truzzi yef bab n traqit a iḵerzen s lḥenni. Hufa yiğ qarn-as Serdeslas, netta ḍ aseḥḥar, hercl-it. Imer-iḍin teḥwağ aḍ tney uma-s, henna-as i Serdeslas :

– Yim ḍeg imi uyddid.

Yuyir netta iwella ḍ fiyer. Henna Ayca i uma-s :

– Ruḥ wezzee aman !

Iruḥ yula Serdeslas ḍeg imi uyddid iqar-as :

– Mata hetsawiḍ ḍa ?

Inna-as :

– Lḥal iḥma, neč qqimey ḍi lebrud.

Inna-as :

– Ri bac aḍ wezzee aman.

Henna-as-ḍ cil-nnes :

– Ruḥ ffer iman-nnek ḍi llḥaf-inu. Imer-iḍin henna-as i uma-s :

Ruḥ sird-ay llḥaf !

Yuyir yeyra llḥaf ḍug aman, izra Serdeslas, yut-it s udebbus ḍug aman, iny-it.

Imer-iḍin iwella. Henna-as ultma-s :

– Laya-ḍ xal-ḵ aḍ yeč amekli.

Inna :

– Xali, netta ḍ baba.

---

<sup>207</sup> Allomorphe de /Eayca/.

– Va au pâturage, lui dit le lièvre, je te donnerai ma part.

Il partit. Le lièvre alla vers l'enfant, lui mit des souliers aux pieds, et lui dit :

– Va, et prends garde de boire jusqu'à satiété.

L'enfant partit, arriva à la rivière, et but jusqu'à se désaltérer. Des cornes lui sortirent de la tête comme celles d'une gazelle. Il plaça ses souliers à l'extrémité de ses cornes. Sa sœur sortit, il lui dit :

– Ka ra ra ra, ô Aycha, ô ma sœur.

Elle prit la fuite. Il lui dit :

– Ô Aycha, ka ra ra ra, je suis ton frère.

Elle s'en alla, cherchant le propriétaire d'un champ planté de henné. Elle en trouva un, nommé Serdeslas, c'était un magicien ; elle l'épousa. Ensuite, elle voulut tuer son frère. Elle dit à Serdeslas :

– Place-toi à l'ouverture de l'outre.

Il alla se placer ainsi et devint serpent. Aycha dit à son frère :

– Va verser l'eau !

Il s'en alla, et trouva Serdeslas à l'entrée de l'outre.

– Que fais-tu ici ? , lui dit-il.

– Le temps est chaud, répondit Serdeslas, je reste à la fraîcheur.

– Sors, lui dit-il, pour que je verse l'eau.

Sa femme lui dit :

– Va te cacher dans mon vêtement. Après cela elle dit à son frère : Va laver mon vêtement !

Il y alla et jeta le vêtement dans l'eau. Il aperçut Serdeslas, lui donna un coup de bâton dans l'eau, et le tua. Puis il revint. Sa sœur lui dit :

– Appelle ton oncle pour qu'il vienne manger le déjeuner.

Il dit :

– Mon oncle, c'est mon père.

Heqqar-as :

– Mata heqqaređ baba-k, netta đ xali-k ?

Inna-as :

– Yemmuđ.

Henna-as :

– Mani illa ix-f-nnes ?

Iqar-as :

– A neč ğiy-t.

Netta iskerqus, irfeđ ix-f-nnes ddu-s. Yeyra ix-f ufiyer đug uberbuc. Ulıma-s heča aberbuc nettađ hemmuđ.

Imer-iđin irya ađ ix-dem anilti. Hamettuđ hellan ix-eddem yar-s henna-as i uryaz-nnes :

– A neny axliđ-aya.

Inna-as :

– A deča a nerhel, a nessers đig ix-f uyezđis, a nessers amčuk đug usaku đi heyma.

Henna-as :

– Mata ha necdel đi heyma-in.

Inna-as :

– A niy hageccult n flusi.

Rehlen yer tnezzađt, alđ ga g issules, sseresen deđ ix-f uyezđis.

Henna-as hamettuđ i urgaz-nnes :

– Yi hamčuk đi tayma usaku deđ ix-f uyezđis. Dira ha nekker a h-neyer.

Lbaeđ-umma tšen.

Ikker humčuk iđren saku, yuy hayma n flusi f ix-f uyezđis, yeffer iman-nnes đug umkan n flusi, iyni saku f iman-nnes. Argaz đ tmettuđ mani kkren nnan :

– İmir-a yettes, a h-niyer.

Feđken saku, defeen hageccult f ix-f uyezđis.

Hanezzađt kkren, debbqen axxam, rehlen. Đug ubriđ hamčuk ixelđ-it ubezziđ, ibzeđ đug usaku. Hamettuđ henna i urgaz-nnes :

– Ddhan-nnay ibdu ifessi.

Elle lui dit :

– Pourquoi dis-tu ton père, puisque c'est ton oncle ?

Il lui dit :

– Il est mort.

– Où est sa tête ? , répondit-elle.

Il dit :

– Je l'ai laissée.

Mais il mentait, car il avait apporté la tête sous ses vêtements. Il lança la tête du serpent dans le couscous. Sa sœur en mangea et elle mourut.

Il sortit alors pour aller se placer comme berger. La femme chez qui il travaillait dit à son mari :

– Tuons ce berger.

– Demain, répondit-il, nous lèverons la tente et nous nous établirons sur la crête d'un rocher. Nous mettrons l'enfant dans un tellis, d'un côté.

– Comment, dit-elle, ferons-nous le contrepoids de l'autre côté ?

Il dit :

– Nous mettrons une petite outre de beurre frais.

Ils partirent au matin, et quand vinrent les ténèbres, ils se placèrent sur la crête d'un rocher. La femme dit au mari :

– Tourne le côté du tellis où est l'enfant vers la crête du rocher, enfin qu'en nous levant nous le précipitions.

Ensuite ils s'endormirent.

L'enfant se leva, retourna le tellis et mit le côté du beurre sur la crête du rocher ; puis il se cacha lui-même à la place du beurre et ferma le tellis sur lui. Quand l'homme et la femme se levèrent, ils dirent :

– Maintenant il dort, précipitons-le.

Ils délièrent le tellis, et lancèrent la petite outre du haut du rocher.

Au matin, ils se levèrent, plièrent la tente et partirent. Pendant la route, l'enfant eut envie de pisser, et il urina dans le tellis. La femme dit à son mari :

– Notre beurre commence à fondre.

Huca fus-nnes ađ teđhen ssalf-nnes. Imđi urgaz-nnes ak netta fus-nnes ađ idhen iyri-nnes.

Đeg idđ ssersen axxam, fetken saku ađ ksen hlusi ađ iyin amensi, ufin amčuk đug umkan n tlısi. Eiden fell-as ađđ ga irwel.

Yufa tamyart inna-as :

– A am-xedmey, lliy fell-am đ axlıđ.

Henna-as :

– Yim.

Đira iruđ israh, u as-tuča amyart ayrum labas. Netta ađ yuyir ađ yawi sseit yer yiđ m umkan si henezzakı ađđ i as-yalles ; sseit treweđ helluz. Henna-as hamyart :

– Sseit hatta i herweđ, helluz.

Inna-as :

– Mammek tsawıđ đug ayrum tsawiy-am-t đı sseit.

Henna-as hamyart :

– Uyir !

Yuyir netta labas si yay ađđ i g ixleđ haddart n đadda-s, inna-as :

– Awi-yay yer ssulđan n lejnun bac a ay-sseqran.

Ga g iqra swaswa, iwella yer đadda-s, inna-as :

– Awi-yay yer ssuq ađ welliy đ aserdun u ay-tzenzeđ. Yar-k<sup>208</sup> ađ tawıđ algam.

Huwi-t yer ssuq, hezzenz-it i ssulđan n lejnun, hettu algam. Ssulđan n lejnun yuwi aserdun yer teewint, yeks-as algam bac ađ isu. Iwella imer-idin đ amčuk, irweđ yer đadda-s, iqqim yar-s ađđ i g immuđ.

---

<sup>208</sup> Incohérence d'accord morphologique de genre entre l'affixe prépositionnel /-k/ (masculin) et le nom auquel il réfère /dadda/ (féminin).



Et elle tendit la main pour se graisser les mèches de côté. A son tour, le mari tendit la main pour se frotter le cou.

La nuit, ils dressèrent la tente et ouvrirent le tellis pour en tirer le beurre afin de faire le dîner. Ils trouvèrent l'enfant à la place du beurre, et se mirent à pousser des cris jusqu'à ce qu'il prît la fuite.

Il rencontra une vieille et lui dit :

– Je me mets à ton service et serai ton berger.

– Reste, lui dit-elle.

Mais lorsque l'enfant allait paître, la vieille ne lui donnait pas beaucoup de pain. Lui, de son côté, emmenait toujours les brebis au même endroit et les y laissait du matin jusqu'au soir ; le troupeau revenait affamé.

La vieille lui dit :

– Voilà que le troupeau revient et il a faim !

– Ce que tu me fais pour le pain, répondit-il, je te le fais pour les chèvres.

– Va-t'en, lui dit la vieille.

Il marcha beaucoup, jusqu'à ce qu'il arrivât au village de sa grand-mère. Il lui dit :

– Conduis-moi chez le roi des génies, pour qu'il m'instruise.

Lorsqu'il fut savant, il revint chez sa grand-mère. Il lui dit :

– Amène-moi au marché, je deviendrai mulet et tu me vendras, mais prends garde d'emporter la bride.

Elle le conduisit au marché, et le vendit au roi des génies. Elle oublia la bride. Le roi des génies emmena le mulet à la source et lui enleva la bride pour le faire boire. Il redevint aussitôt enfant, et retourna chez sa grand-mère chez laquelle il resta jusqu'à sa mort.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Basset, A., *Textes berbères de l'Aurès (Parler des Ayt Frah)*, Publication de l'Institut d'Etudes orientales, t. XXIII, Paris, 1961.
- Basset, H., *Essai sur la littérature des Berbères*, Carbonel, Alger, 1920.
- Basset, R., *Loqmân berbère*, Leroux, Paris, 1890.
- Basset, R., « Notes sur le Chaouia de la province de Constantine », *Journal Asiatique*, 1896 : 361-394.
- Basset, R., *Nouveaux Contes berbères*, Leroux, Paris, 1897.
- Ben Sedira, B., *Cours de langue kabyle*, Jourdan, Alger, 1887.
- Bezzazi, A., *Etude d'un corpus de contes oraux du Maroc oriental*, vol. III (Doctorat) Université Mohamed V, Oujda, 1993.
- Bezzazi, A. & Kossmann, M., *Berbersprookjes uit Noord-Marokko*, Bulaaq, Amsterdam, 1997.
- Boulhaïs, N., « Recherches sur l'Aurès, bibliographie ordonnée », *Etudes et Documents Berbères*, 15-16, 1998 : 284-312.
- Dakhlija, J., « Des prophètes à la nation : la mémoire des temps anté-islamiques au Maghreb », *Cahiers d'Etudes africaines*, 107-108, XXVII-3-4, 1987 : 241-267.
- Djarallah, A., « Un conte chaoui : Ḥend utteyyult », *Awal*, 1, 1985 : 163-175.
- Djarallah, A., « Bayyay : un conte chaoui », *Awal*, 1987, 3 : 198-201.
- Djarallah, A., « Un conte dans le parler Aït Abdi (Aurès méridional) », *Etudes et Documents Berbères*, 4, 1988 : 139-142.
- Djarallah, A., « Une randonnée dans le parler des Harakta de Aïn-Beïda, agzin d nanna-s (le chiot et sa tante) », traduit en collaboration avec Paulette Galand-Pernet, *Etudes et Documents Berbères*, 10, 1993 : 135-138.
- Fremaux, J., « Souvenirs de Rome et présence française au Maghreb : essai d'investigation », in *Connaissance du Maghreb*, Paris, 1984 : 29-46.
- Galand-Pernet, P., *Littératures berbères des voix des lettres*, PUF, Paris, 1998.
- Hannoum, A., *Colonial Histories, Post-colonial Memories. The Legend of the Kahina, A North African Heroine*, Heinemann, Portsmouth, NH, 2001.

- Hanoteau, A., *Essai de grammaire kabyle*, Jourdan, Alger, 1858.
- Kossmann, M., « La spirantisation dans les parlers zénètes : aperçu historique », in P. Bos (éd) *Langues du Maroc : aspects linguistiques dans un contexte minoritaire*, Tilburg, 1995 : 11-19.
- Kossmann, M., *A study of Eastern Moroccan Fairy Tales*, Academia Scientiarum Fennica, Helsinki, 2000.
- Lacoste-Dujardin, C., *Le conte kabyle*, La Découverte, Paris, 1970.
- Lacoste-Dujardin, C., « Discours social et contexte de production, passage de l'oral à l'écrit : exemple d'un récit dans le domaine de l'économie », *Littérature orale arabo-berbère*, Vol. 10, 1979 : 85-102.
- Lafkioui, M., *Syntaxe intégrée de l'énoncé non-verbal berbère*, Thèse de Doctorat (1999), Paris, à paraître chez Peeters 2002.
- Lafkioui, M., « Typologie des assertions affirmatives non-verbales du rifain. Approche de syntaxe intégrée » dans *Frankfurter Afrikanistische Blätter*, 13, p. 35-59, sous presse, à paraître début 2002.
- Laoust, E., « Des noms berbères de l'ogre et de l'ogresse », *Hespéris*, Vol. XXXIV, 1947 : 253-265.
- Marçais, G., « Gustave Mercier », *Revue Africaine*, t. 97, 1953 : 5-11.
- Masqueray, E., « Tradition de l'Aourâs oriental », *Bulletin de Correspondance africaine*, 1885 : 72-110.
- Masqueray, E., « Documents historiques recueillis dans l'Aurès », *Revue Africaine*, 1877 : 97-123.
- Mazzoleni, G., « Roma et le culture orali », *Congresso internazionale Da Roma alla terza Roma*, Università La Sapienza, Roma, 1985.
- Mercier, G., *Les Chaouia de l'Aurès*, Leroux, Paris, 1896.
- Mercier, G., « Etude sur la toponymie berbère de la region de l'Aurès », *Actes onzième congrès intern. Orientalistes*, (Paris, 1897), Paris, 1899 : 173-207.
- Mercier, G., « Mœurs et traditions de l'Aurès, cinq textes berbères », *Journal Asiatique*, neuvième série, tome XVI, septembre-octobre 1900 : 189-248.
- Mercier, G., *Cinq textes berbères en dialecte chaouia*, Imprimerie Nationale, Paris, 1900.

- Mercier, G., « Le nom des plantes en dialecte chaouia de l'Aurès », *Actes du 14ème congrès intern. Orientalistes*, (Alger, 1905), Paris, 1907 : 79-92.
- Mercier, G., « La question indigène. Une mise au point des réformes à accomplir », *Académie Universitaire d'Algérie*, Alger, t. 2, 1913 : 99-122.
- Mercier, G., « Note sur la toponymie antique de l'Afrique mineure », *Recu. Not. et M. Soc. archéol. Constantine*, t. 50, 1916 : 1-8.
- Mercier, G., « La langue libyenne et la toponymie antique de l'Afrique du Nord », *Journal Asiatique*, t. 205, 1924 : 189-320.
- Mercier, G., « Le Miracle de l'instinct », *R. Méditerranée*, Alger, t.15, 1955 : 465-480 (posthume).
- Merolla, D., « Il 'tempo di Roma' in alcuni racconti orali dei gruppi berberofoni chaouia dell'Aurès (Algeria) », *Studi e Materiali di Storia delle Religioni*, Scuola di Studi storico-religiosi dell'Università di Roma, Vol. 54, XII,1, 1988 : 133-150.
- Merolla, D., *Gender and Community in the Kabyle Literary Space*, CNWS Publications, Leiden, 1996.
- Penchoen, T. G., *Etude syntaxique d'un parler berbère (Aït Frah de l'Aurès)*, Centro di Studi Magrebini, Napoli, 1973.
- Recueil des compositions destinées au brevet de berbère*, Alger, Jourdan 1913 : 114.
- Souville, G., « Gustave L. S. Mercier (1874-1953) », *Hommes et destins*, t. VII, 1986 : 344-345.
- Stumme, H., *Arabische und berberische Dialekte*, Staatsbibliothek, Berlin, 1928.
- Virolle-Souibes, M.-V. et T. Titouh-Yacine, « Initiation et imaginaire social en Kabylie », *L'Ethnographie*, Vol. LXXVIII, 1982 : 189-225.
- Yacine, T., *L'Izli ou l'amour chanté en kabyle*, La Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1988.

*BERBER STUDIES*

ISSN 1618-1425

Volume 3

Edited by

Harry Stroomer

University of Leiden / The Netherlands

naam onderzoeker Merolla, D.

titel publicatie Les contes berbères chaouis d'après Gustave Mercier.

2002

Pagina's

~~5~~ 3 \_ 163

5 \_ 1280088 \_ 23



\*0-3-163-Keulen\*

*BERBER STUDIES*

ISSN 1618-1425

Volume 3

Edited by

**Harry Stroomer**

University of Leiden / The Netherlands

Mena Lafkioui et Daniela Merolla

Contes berbères chaouis de l'Aurès  
d'après Gustave Mercier



RÜDIGER KÖPPE VERLAG KÖLN

The series *Berber Studies* is a linguistic and text oriented series set up to enrich our knowledge on Berber languages and dialects in general. It is a forum for data-oriented studies on Berber languages, which may include lexical studies, grammatical descriptions, text collections, diachronic and comparative studies, language contact studies as well as studies on specific aspects of the structure of Berber languages. The series will appear at irregular intervals and will comprise monographs and collections of papers.

Die Deutsche Bibliothek – CIP-Einheitsaufnahme  
[Ein Titeldatensatz für diese Publikation ist bei Der Deutschen Bibliothek erhältlich.]

ISBN 3-89645-382-3  
ISSN 1618-1425

© 2002

RÜDIGER KÖPPE VERLAG  
P.O. Box 45 06 43  
50881 Köln  
Germany

*www.koeppe.de*

All rights reserved.

Published with financial support from *NWO Nederlandse Organisatie voor Wetenschappelijk Onderzoek*, The Netherlands

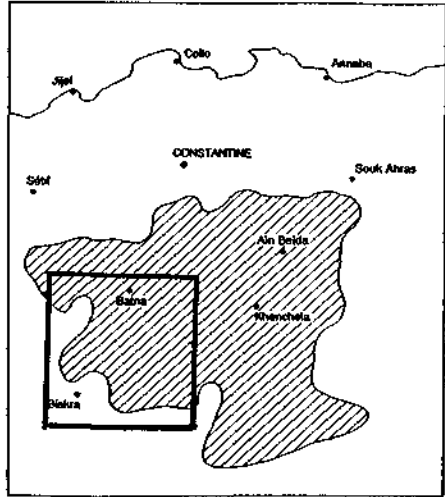
Production: Druckerei Franz Hansen, Bergisch Gladbach / Germany

⊗ Printed on acid-free paper which falls within the guidelines of the ANSI to ensure permanence and durability.

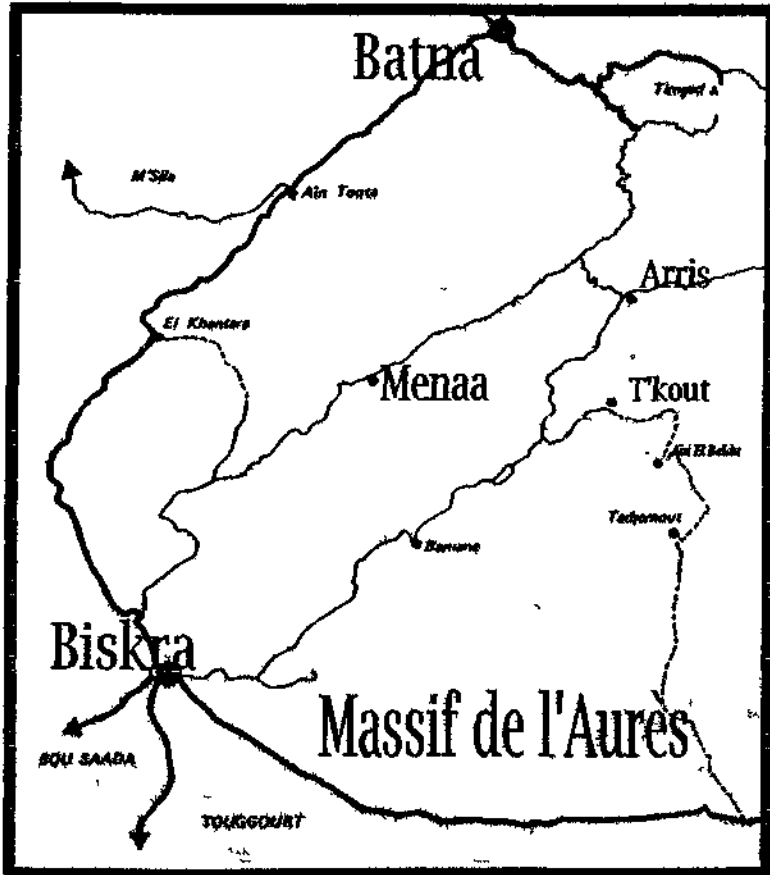


*Nous tenons à remercier toutes les personnes qui ont enrichi ce travail de leurs observations et suggestions, dont en particulier L. Galand et P. Galand-Pernet, M. Kossmann et H. Stroomer. Pour leur soutien amical, nous remercions aussi S. Chaker et M. Schipper de Leeuw.*

*Nos remerciements vont également à Nederlandse Organisatie voor Wetenschappelijk Onderzoek (Netherlands Organisation for Scientific Research) et la fondation Oosters Instituut (Oriental Institute) qui ont permis avec leur soutien financier la réalisation et la publication de cet ouvrage.*



Zone berbérophone choncha, Aurès et dépendances (d'après E. Douzi et E. F. Gauthier)



## TABLES DES MATIERES

Présentation.....	11
Aperçu linguistique sur les contes chaouis .....	15
Aperçu sur la narration des contes .....	32
Numérotation des textes.....	43
1. Haqşit n Ğexran .....	46
Histoire de Djekhran .....	47
2. Haqşit lyul d taqiyart.....	48
Histoire de l'ogre et de la belle femme .....	49
3. Haqşit n tmeţtuţ n ssultan d uwzir-nnes .....	52
Histoire de la femme du sultan et son vizir.....	53
4. Haqşit m usufi d utargi.....	60
Histoire du Soufi et du Targui.....	61
5. Aĥmed Lhelayli d Rredaĥ.....	76
Ahmed El-Helayli et Redah .....	77
6. Haqşit m uryaz d tqellalt n zziţ .....	92
Histoire de l'homme et de la jarre d'huile .....	93
7. Haqşit m ucraben d icawiyen .....	94
Histoire des Arabes et des Chaouis.....	95
8. Haqşit n lecbad tiraren rrunda .....	96
Histoire des joueurs de rounda.....	97
9. Haqşit n iya itemxaşamen yuf tĥabbuĥt n lġuz.....	98
Histoire de ceux qui se disputèrent pour un noix d'amande ..	99

10. Haqsiṭ m ubuḍrim ḍ war .....	100
Histoire du renard et du lion .....	101
11. Haqsiṭ m umčuk ḍ uryaz yuya abrid .....	102
Histoire de l'enfant et du passant .....	103
12. Haqsiṭ n tmettant ḍ wa ḍ-ittawin isyaren .....	104
Histoire de la mort et du bûcheron .....	105
13. Haqsiṭ n tayerzizt ḍ ifker .....	106
Histoire du lièvre et de la tortue .....	107
14. Le vieillard à marier .....	108
Le vieillard à marier .....	109
15. Aventure de chasse .....	110
Aventure de chasse .....	111
16. Harun Rracid ḍ Ğeefer Lbranki .....	112
Haroun Errachid et Dje'fer El-Branki .....	113
17. Haqsiṭ m Beckerker ḍ lyul .....	118
Histoire de Bechkerker et de l'ogre .....	119
18. Haqsiṭ n ta itetsen ḍug uzaw-nnes .....	124
Histoire de celle qui dormait dans ses cheveux .....	125
19. Haqsiṭ n ssulṭan ḍ harwan-nnes .....	132
Histoire d'un sultan et de ses enfants .....	133
20. Haqsiṭ m war ḍ tayyult ḍ uccen ḍ insi .....	146
Histoire du lion, de l'ânesse, du chacal et du hérisson .....	147
21. Lqeṣṣet n tsekkurt ḍ Serdeslas aseḥḥar .....	150
Histoire de la perdrix et du magicien Serdeslas .....	151
Références Bibliographiques .....	161

## Présentation

Par cette réédition des vingt et un contes chaouis nous présentons un échantillon – riche en matériaux originaux – d'une variété linguistique et d'un patrimoine culturel berbères encore très mal documenté<sup>1</sup>. Les aperçus sur la langue et sur la narration des textes, offrent donc une analyse linguistique et littéraire introductive d'une région relativement peu connue dans les études berbères<sup>2</sup>.

Les contes chaouis présentés dans ce volume ont été collectés par Gustave Mercier à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Leur publication s'est réalisée sous forme de deux articles, réédités ensuite sous forme de deux petits livres : « Les Chaouia de l'Aurès » (1896) et « Cinq textes berbères en dialecte chaouia » (1900). La transcription et la traduction des textes berbères ont été mises à jour : le système de transcription a été complètement revu et adapté aux usages linguistiques actuels ; les incohérences sémantiques dans la traduction de G. Mercier ont été rétablies tout en respectant autant que possible le sens de base émanant du texte chaoui. Nous avons donc accordé une priorité au caractère oral des textes et leur originalité géographique et historique, ce qui pourrait impliquer une certaine distance par rapport à certaines variétés du tachawit actuel. Toutefois, les informateurs chaouis<sup>3</sup> auxquels nous avons fait appel ont témoigné d'une compréhension quasi complète des textes.

Nous n'avons pas reproduit l'introduction anthropologique et l'étude grammaticale de G. Mercier, étant l'une très marquée par les conditions socio-historiques de l'époque et l'autre encore rudimentaire. Dans l'avant-propos de « Cinq textes berbères en dialecte chaouia » (1900) on retrouve plusieurs éléments du discours

---

<sup>1</sup> Pour une bibliographie générale du tachawit de l'Aurès, voir N. Boulhaïs (1998).

<sup>2</sup> En dehors de l'ouvrage « Etude syntaxique d'un parler berbère (Aït Frah de l'Aurès) » de T. G. Penchoen (1973), dont les analyses se fondent sur le corpus de textes de A. Basset (1961), « Textes berbères de l'Aurès (Parler des Ayt Frah) », le tachawit n'a pas encore fait l'objet d'une étude scientifique systématique et approfondie.

<sup>3</sup> Nous remercions nos informateurs, et en particulier Mme Zohra Zaouia originaire de Aïn Touta (Batna) et ayant résidé à Aïn El Beïda, pour les éclaircissements qu'ils ont apportés à nos textes.

colonial : le mépris des Arabes envers les Berbères, la présence romaine, la farouche résistance berbère à toute invasion, l'origine « nordique » des Berbères, la primitivité de la langue berbère (tachawit) par rapport à l'arabe qu'on qualifie de plus cultivée et de plus belle. G. Mercier mène ensuite le discours de la mise en valeur des montagnes de l'Aurès par la colonisation française ; l'annihilation de la culture d'origine est donc pour lui le seul « destin » de ces populations dominées :

« Un jour viendra où le minerai qui affleure sur les roches nues [...] attirera toute une armée d'ouvriers et de chercheurs. Ce jour-là [...] les antiques guelâas s'effriteront au contact de nos usines. Comme la société berbère s'évanouira au contact de nos ouvriers avec ses traditions, sa langue et ses mœurs d'un autre âge. » (1900 : 7-8).

On y retrouve également un certain exotisme orientaliste des écrits des militaires français sur l'Algérie et la fascination pour une *terra incognita* en voie de découverte :

« Il faut pénétrer au cœur de la montagne, pour trouver des fractions où seuls, quelques rares tolba, commerçants et voyageurs parlent l'arabe ; et jusqu'à ces toutes dernières années, aucune route n'ouvrait à l'étranger l'accès du massif inviolé. On peut maintenant se rendre en voiture de Batna jusqu'à l'hôpital d'Arris, au centre du pays des Touaba. » (1900 : 7).

L'œuvre de G. Mercier illustre en fait le passage entre les descriptions des populations algériennes par les militaires et les études universitaires de linguistique, de géographie, d'archéologie et d'ethnographie. Son itinéraire professionnel est un bon exemple de l'interconnexion des intérêts scientifiques et politico-administratifs coloniaux dans la constitution, entre la moitié du XIX siècle et les premières décennies du XX siècle, de puissantes familles franco-algériennes.

Gustave Mercier (1874-1953) naquit à Constantine dans une famille établie en Algérie dès 1854<sup>4</sup>. Il était le fils de Ernest Mercier, arabisant, historien, et auteur de *Histoire de l'Afrique septentrionale*,

---

<sup>4</sup> Les notices biographiques sont tirées de G. Marçais (1953) et de G. Souville (1986).

œuvre très appréciée à l'époque. Celui-ci eut une carrière politique et administrative prospère en tant que maire de Constantine, président du Conseil général et vice-président du Conseil supérieur de l'Algérie coloniale. Tous les frères de Gustave connurent également une bonne réussite professionnelle et sociale<sup>5</sup>.

Gustave Mercier, qui avait appris l'arabe de son père, passe très jeune le concours d'interprète militaire. Nommé dans l'Aurès, il apprend le berbère et entreprend la collecte des contes et l'étude du tachawit. Il s'intéresse aussi à la toponomastique berbère et arabe et participe aux travaux de la Société archéologique de Constantine. En 1896, il quitte l'armée et s'installe à Constantine comme avocat et y devient conseiller municipal. En 1907 il effectue la fouille de l'escargotière de Metcha-el-Arbi dont il publie les résultats avec A. Debruge en 1912. Toujours à Constantine, il devient délégué financier et puis conseiller général jusqu'à la disparition de l'Assemblée en 1945. Il est nommé vice-président du Congrès supérieur de l'Algérie, président du Conseil supérieur des transports et membre du Conseil d'administration de la Chambre syndicale des mines d'Algérie et de la Banque nationale pour le commerce et l'industrie de l'Afrique. Il est également président de la Société historique algérienne qui édite la *Revue africaine* et membre des comités d'édition d'autres publications autant prestigieuses, dont la *Revue de la Méditerranée, Hommes et Mondes*. A la fin de sa vie il est élu membre non résident de l'Académie des sciences coloniales.

Sa production intellectuelle se déroule avec continuité durant les presque cinquante ans d'activité comme administrateur colonial. La plupart des textes en linguistique et toponomastique berbères et en archéologie sont publiés entre 1897 et 1924<sup>6</sup>. Dans la deuxième partie

---

<sup>5</sup> Ernest Mercier devint président de la Compagnie française des pétroles et membre du Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur. Maurice Mercier obtint le diplôme d'agrégé d'arabe et fut longtemps secrétaire général de la Compagnie française des pétroles. Louis Mercier fit carrière dans l'administration et la diplomatie et, en tant qu'arabisant reconnu, publia des textes et des études de linguistique marocaine.

<sup>6</sup> Pour la linguistique et toponomastique berbères, voir G. Mercier (1899, 1900, 1907, 1916, 1924).

de sa vie, ses écrits touchent au domaine socio-politique et surtout à celui de la philosophie<sup>7</sup>.

L'entrelacement entre sa position d'homme d'étude et ses fonctions d'administrateur trouve une expression concrète en 1930 quand, en tant que commissaire général du Centenaire de l'Algérie, il coordonne la création et la réorganisation du musée des Beaux-Arts et du musée du Bardo (préhistoire et ethnographie) à Alger, du musée d'Oran et du musée d'art berbère portant son nom à Constantine.

---

<sup>7</sup> De « La question indigène. Une mise au point des réformes à accomplir » publié en 1913 à « L'exploration scientifique de l'Algérie », publication posthume datant de 1955.



# Aperçu linguistique sur les contes chaouis

Par Mena LAFKIOUI

## 1. Particularités phonétiques et phonologiques

I. Tout comme les autres variétés zénètes, le tachawit a comme caractéristique phonologique déterminante le *principe du moindre effort*. Il est concrétisé par le biais de divers procédés dont :

a. La *suppression* soit de la voyelle initiale<sup>8</sup> (1), soit de la consonne finale (2).

- (1) /fus/ au lieu de /afus/ ('main')  
/tfukt/ au lieu de /tafukt/ ('soleil')

Le fait que la voyelle /a/ soit effacée dans un grand nombre de noms masculins a conduit G. Mercier (1896 : 5) à la considérer comme une voyelle prosthétique ne pouvant déterminer le genre.

- (2) /ǧar-a/ au lieu de /ǧar-ay/ ('entre moi')  
/fissit-na/ au lieu de /fissit-nay/ ('filles de/à nous = nos filles')

L'effacement de la consonne finale touche toujours aux affixes prépositionnels, et plus précisément à ceux de la première personne portant le vocable /-y/ ou /-y/. La seule exception attestée dans les textes est /ur n-iterrim ca/ ('il ne saurait nous suffire') où le /-y/ de l'affixe indirect /ney-/ a disparu.

b. Un deuxième phénomène témoignant clairement d'une économie phonétique en tachawit est la *spirantisation*. Elle peut être envisagée sur le plan de la synchronie au sens strict (*spirantisation*

---

<sup>8</sup> Ou la première voyelle qui suit l'indice du féminin.

*synchronique*) et sur le plan de la synchronie dynamique (*spirantisation dynamique*).

Au niveau de la synchronie, la spirantisation<sup>9</sup> est un trait phonétique qui correspond à l'affaiblissement de la tension articulatoire d'un élément vocal simple « occlusif » en « fricatif », allant de pair avec un changement du point d'articulation :

berbère	tachawit
<i>d</i> <i>ɖ</i> <i>g</i>	<i>ɖ</i> <i>ɗ</i> ( <i>g</i> )
<i>t</i> <i>k</i>	<i>t</i> <i>k</i>

Il importe de remarquer que en tachawit – comme dans les autres variétés berbères qui spirantisent – la spirantisation ne présente pas une régularité parfaite ni une homogénéité complète, dans la mesure où, selon les régions et les locuteurs, elle n'affecte pas toutes les occlusives simples ou elle les affecte à des degrés variés. Ainsi, le tachawit ne permet pas l'affaiblissement de l'occlusive /b/. La gutturale /g/, par contre, peut être relâchée, mais souvent en se palatalisant.

- /yuɖan/ ('gens')
- /iɖ/ ('nuit')
- /tameɖɖut/ ('femme')
- /takeɖɖuft/ ('fourmi')
- (/yugir/) ('il est parti')
- /ibedd/ ('il s'est levé')

Dans la spirantisation dynamique, il s'agit du processus d'attendrissement de la tension articulatoire d'un élément consonantique (généralement occlusif) tout en restant dans le cadre synchronique. En tachawit, ce phénomène a surtout trait à la dentale /t/ et à la vélaire /g/ :

- t > h > ø
- g > (g) > y

---

<sup>9</sup> Notée par un tiret au-dessous du graphème.

Les exemples suivants se veulent une illustration de la variation présente dans les textes chaouis plutôt qu'une tentative d'analyse historique<sup>10</sup>.

- /taqiyart/ > /haqiyart/ > /aqiyart/ ('belle femme')
- /taxamt/ > /haxamt/ > /axamt/ ou /xamt/ ('maison')

Le /t/ spirantisé a tendance à s'affaiblir – généralement devant une voyelle – jusqu'au point d'articulation de la laryngale /h/ (légèrement aspirée) qui peut elle-même faire l'objet d'un effacement total. Les trois réalisations phonétiques (/t/, /h/ et /zéro/) sont en variation libre<sup>11</sup>.

Pour le /g/ simple, les textes portent tous témoignage d'une palatalisation totale en /y/. Toutefois, la spirante /g/ correspondante existe également en tachawit selon G. Mercier (1896 : 2) et nos informateurs.

/yega/ > (yega) > /yeya/ ('il a fait')

c. La réalisation non pharyngale du /ɣ/ en position initiale du lexème contribue également à l'allègement et l'atténuation du système articulatoire du tachawit. Tous les cas attestés sont des emprunts à l'arabe :

- /Ayca/ au lieu de /ʕayca/ ('Aïcha')
- /al-sslama/ au lieu de /ʕal-sslama/ ('Que le salut soit sur toi' = 'bonjour')
- /abbɔey/ au lieu de /ʕabbɔey/ ('j'adore')

---

<sup>10</sup> M. Kossmann (1995) a avancé certaines hypothèses sur les processus évolutifs des vélaires dans les parlers zénètes.

<sup>11</sup> Au cours de nos enquêtes de terrain au Rif, nous avons retrouvé ce phénomène dans certains parlers de la tribu Taghzut (Rif Occidental).

d. Enfin, les *assimilations phonétiques* (dans la chaîne) favorisent de façon essentielle la fluidité de la parole. Parmi celles qui caractérisent le plus le tachawit, on retrouve les suites syntagmatiques :

- verbe se terminant sur /-y/ + affixe commençant par /h-/ > [x] :

/hay-h/ > [hax] ('tiens-le')

/ttuy-hent/ > [ttuxent] ('je les ai oubliées')

- préposition /m/ ('de') + voyelle /u-/ ou semi-voyelle /w-/ > [um]<sup>12</sup> :

/m uɛrab/ > [umɛrab] ('d'un Arabe')

/m wa/ > [uma] ('de celui')

- lexème terminant sur /-s/ + lexème commençant par /d/ > [zd] :

/as d̄in/ > [azdin] ('ce jour-là', 'à ce moment-là')

II. La *marque d'expressivité* /h/, placée devant ou après une voyelle nue, sert en général à adoucir sa prononciation et à rendre l'énoncé plus mélodieux. Les locuteurs chaouis semblent vouloir éviter à tout prix la présence de voyelles à l'initiale ou à la finale absolue du lexème : soit ils les suppriment, soit ils les soutiennent par une aspiration légère.

a. /hağert̄il/ ('natte')

/humčuk/ ('garçon')

/had/ (modalité d'aoriste)

/hucin-as/ ('ils lui ont donné')

/hut/ ('frappe !')

/hedefen-t/ ('enterre-là !')

<sup>12</sup> Cette assimilation n'est pas réalisée de façon systématique.

Dans le cas des formes /hut/ et /hedefen-t/, l'adjonction du /h/ rend également leur valeur impérative plus énergique.

- b. /uh/ ('et' ou 'ne... pas')
- /lah/ ('ne... pas')
- /nettah/ ('lui')

III. La *préposition* /m/ ('de') est une variante phonétiquement conditionnée de /n/. Elle se manifeste lorsqu'elle est précédée d'un /m/ (1) ou suivie d'une bilabiale (2, 3) :

- 1. /uḍem m rebbi/ ('face de Dieu')
- 2. /ḍi tɛxxamɛ m baba/ ('dans la maison de mon père')
- 3. /azyin m ubrid/ ('la moitié du chemin' = 'mi-chemin')

IV. Dans les textes chaouis, la voyelle neutre /e/ (très fréquente) est phonétiquement réalisée de façon variable – en fonction du contexte d'apparition – sur des positions instables. Dans le même lexème, elle peut – selon la transcription de G. Mercier et notre vérification auprès de nos informateurs<sup>13</sup> – occuper des positions différentes.

- /reḵben/ ou /rḵeben/ ('ils ont monté')
- /herclen/ ou /hercelen/ ('ils se sont mariés')
- /xsey/ ou /xeseɣ/ ('je veux')
- /kkren/ ou /kkeren/ ('ils se sont levés')
- /leeres/ ou /elɛers/ ('fête de mariage')
- /azref/ ou /azerf/ ('argent')
- /hmettu/ ou /hemeṭtu/ ('femme')

Comme dans la plupart des variétés berbères, sa fonction principale ici nous semble celle d'un « lubrifiant phonétique », intervenant dans des entassements de consonnes afin de faciliter leur prononciation.

---

<sup>13</sup> T. G. Penchoen (1973 : 1-2) l'a également signalé pour le parler des Aït Frah.

V. Contrairement aux données attestées dans les autres variétés berbères décrites, le tachawit semble ne pas connaître l'emphase de certaines consonnes (surtout le /z/) dans des lexèmes tels que :

- /zer/ au lieu de /ẓer/ ('voir')
- /zel/ au lieu de /ẓel/ ('allonger')
- /rzem/ au lieu de /ṛzem/ ('ouvrir')
- /azref/ au lieu de /aẓref/ ('argent')
- /ird/ au lieu de /iṛd/ ('vêtir')

Aussi bien la transcription de G. Mercier que la réalisation phonétique de nos informateurs indiquent, pour ces exemples et encore bien d'autres, une absence systématique de ce trait articulatoire.

VI. Les textes chaouis témoignent également d'une variation libre entre la réalisation simple de certaines consonnes et leurs homologues tendus dans des lexèmes comme :

- /ittes/ et /iṭes/ ou /iṭs/ ('il dort')
- /ikḳes/ et /ikes/ ou /iks/ ('il a enlevé')
- /iqq̣ar/ et /iqar/ ('il dit')

## 2. Particularités morphologiques

I. Le marquage de l'état d'annexion – principalement /u-/ ou /w-/ pour le masculin singulier et /-e-/ ou /zéro/ pour le féminin singulier – n'est pas appliqué de façon systématique en tachawit. Nombreux sont les exemples de noms n'indiquant pas, sur le plan morphologique, le rapport de dépendance syntaxique qu'ils entretiennent avec les unités qui les précèdent, comme ce syntagme que les textes laissent souvent voir :

/di taxamt/ ('à la maison')

qui fait aussi son apparition sous la forme /di taxamt/ où l'état construit est morphologiquement marqué.

En outre, il arrive régulièrement que les structures de formation de l'état d'annexion soient confondues. Ainsi, dans /hemsɑ ufukt/ ('le soleil s'est couché') où le premier /t/ de /ufukt/ a disparu, l'annexion est annoncée par la voyelle /u/ – et non par la suppression de la voyelle /ɑ/ de l'état libre correspondant (/fukt/) – probablement par analogie avec le marquage de l'état d'annexion des morphèmes masculins. Il en est de même pour :

- /yer tuxxamt/ ('à la maison') au lieu de /yer tɛxxamt/
- /yer humettut/ ('chez la femme') au lieu de /yer hmettut/

II. Certaines *modalités* du tachawit se présentent sous des formes particulières.

a. A l'encontre des données des autres variétés berbères décrites<sup>14</sup>, la *modalité d'orientation* /d/ (ou sa variante /id/) est réalisée comme une spirante dans les textes chaouis de G. Mercier.

- /rewɥey-d/ ('je suis rentré')
- /iwi-t-id/ ('il l'a emmené')
- /uc-ay-d/ ('donne-moi !')

b. La fonction *anaphorique du démonstratif* /ɖin/ semble être une spécificité du tachawit<sup>15</sup>. T. G. Penchoen (1973 : 14) remarque à juste titre que :

« ...le plus souvent il constitue une référence abstraite à un élément du discours... ».

- /ɖi lweqt-ɖin/ ('à ce moment-là')
- /iqellalen-ɖin/ ('les cruches en question')

<sup>14</sup> Même T. G. Penchoen (1973 : 57, 58) donne le morphème /dd/ comme modalité d'orientation dans le parler des Aït Frah.

<sup>15</sup> En rifain (M. Lafkioui : 1999, 2002), par contre, il ne peut assumer que le rôle de démonstratif d'éloignement.

- /i uryaz-din/ ('à l'homme en question')

c. La *modalité de négation* /la/ ('ne... pas') – variante de /ur/ – apparaît dans les contes à plusieurs reprises dans des contextes énonciatifs divergents. Elle est attestée dans des assertions négatives (1, 2) aussi bien dans des ordres (3) et des interdictions (4) :

1. /yeğ la izr-it/  
(‘Personne ne l’avait vu.’)
2. /amnay-aya, si lliy lah zriy-t/  
(‘Ce cavalier, depuis que j’existe, je n’ai pas vu son pareil.’)
3. /cesseğ la humi a nettway/  
(‘Veillez afin que nous ne soyons pas pris !’)
4. /la h-neqqet ca/  
(‘Ne le tue pas !’)

Notons sa variante expressive /lah/ dans l'énoncé (2), et sa position en tête de la subordonnée (3) qui, selon les règles de la subordination en tachawit, devrait être introduite par le subordonnant /humi/. Contrairement à ce que T. G. Penchoen (1973 : 57) a trouvé pour le parler des Aït Frah, le tachawit de ces textes – l'exemple (4) en fait la preuve – fait paraître la possibilité du renforcement de la négation exprimée par /la/ au moyen de la marque /ca/.

III. De la morphologie du verbe, c'est essentiellement l'indice de la deuxième personne singulier /t—d/, et en particulier son constituant final, qui distingue le tachawit de certaines variétés berbères (comme le tarifit et le tachelhit) et du même coup le rapproche d'autres variétés telles que le taqbaylit. Il est appliqué dans tous les thèmes verbaux, dans les verbes d'action (1) autant que dans les verbes d'état (2).

- (1) /ad trefdeğ/ (Aoriste : ‘tu prendras’)  
/tetazzaled/ (Aoriste Intensif : ‘tu cours’)



- /ur teyēḍ/ (Aor. Int. Négatif : ‘tu ne fais pas’)  
 /henyīḍ/ (Prétérit : ‘tu as tué’)  
 /ur tezmīreḍ/ (Prétérit Négatif : ‘tu ne pouvais pas’)  
 (2) /hebbērḵened/ (Prétérit : ‘tu es (devenu) noir’)

### 3. Particularités syntaxiques

I. Le phénomène de *mobilité syntagmatique*<sup>16</sup> – où les satellites suffixés au syntagme verbal connaissent un déplacement vers une position pré-verbale en présence de certaines modalités (telles que la modalité d’aoriste, de négation et de subordination) – n’est pas d’un emploi systématique en tachawit<sup>17</sup>. Celui-ci semble disposer d’un système mixte de distribution des affixes verbaux, dans lequel l’élément /ḍ/ (ou sa variante /īḍ/) a tendance à garder sa place post-verbale, comme s’il faisait partie intégrante du verbe. Les exemples suivants en font la preuve :

1. /...ca ur teyēḍ i memmi b-ȳir ḍa<sup>18</sup> ay-tuēḍ-t-īḍ al ḍay/  
 (‘...tu me ramèneras ici mon fils sans lui faire le moindre mal’)
2. /ur t-tuwiḍ-īḍ/  
 (‘tu ne l’as pas ramenée’)
3. /a ak-t-nawi-t-īḍ/  
 (‘nous te le rapporterons’)
4. /ald it-ixelḍ-it-īḍ yiḍes/  
 (‘jusqu’à ce que le sommeil finisse par la vaincre’)

La mobilité syntagmatique n’a trait qu’à l’affixe indirect /ay-/ dans le premier exemple et l’affixe direct /t-/ dans le second. Dans les cas (3)

<sup>16</sup> Connue par les berbérissants sous le terme d’« attraction ».

<sup>17</sup> Ce qui ne semble pas être le cas dans le parler des Aït Frah (T. G. Penchoen, 1973 : 59).

<sup>18</sup> Variante inversée de /aḍ/.

et (4), il est également question de *pléonasme* des affixes régime direct, /t/ pour (3) et /it/ pour (4), ayant fait l'objet d'un déplacement sous contrainte des modalités respectives /a/ et /ald/. Ce type de structure pléonastique rencontrée dans les textes reprend en général les clitiques à fonction de complément direct.

Passons maintenant à quelques cas de non-déplacement :

5. /a nessili-t-id/  
(‘nous le ferons monter’)
6. /ađ welliy-ak/  
(‘je reviendrai chez toi’)
7. /yeğ la izri-t/  
(‘personne ne l’a vu’)

Dans (5), l’affixe direct /-t-/ et la modalité de direction /-id/ n’ont pas changé de place sous l’influence de la modalité d’aoriste. Il en est de même pour (6) où, cette fois-ci, l’affixe indirect /-ak/ a gardé sa position post-verbale. Enfin, la présence de la modalité de négation /la/ (7) n’a pas pu contraindre non plus le pronom direct /-t/ à la joindre.

II. La *flexibilité d’organisation syntagmatique* de divers constituants est tout à fait remarquable, dans la mesure où même le rapport « privilégié » entre le Nom (1) ou le Verbe (2) et leurs affixes primaires n’est plus respecté. Comme dans :

1. /iqellalen hi đin ġiy yar-k/  
(cruches que en question j’ai laissé chez toi)  
(‘les cruches en question que j’ai laissées chez toi’)

au lieu de

/iqellalen-din hi ġiy yar-ķ/  
(cruches en question que j'ai laissé chez toi)  
(‘les cruches en question que j'ai laissées chez toi’)

Le démonstratif anaphorique /din/ est séparé ici, par le subordonnant relatif /hi/<sup>19</sup>, du nom /iqellalen/ auquel il se reporte.

2. /aķ ađ yiy/  
(te mod. Aor. je ferai)  
(‘je te ferai’)

au lieu de

/ađ aķ-yiy/  
(mod. Aor. te je ferai)  
(‘je te ferai’)

C'est l'affixe indirect /aķ/ qui est déconnecté du verbe par la modalité d'aoriste /ađ/.

Même une coordination de deux verbes à cohésion syntaxique forte peut être dissociée par différentes unités, telles qu'un syntagme prépositionnel :

/tdellan-d ssi-s tetten/  
(ils passent la journée de elle ils mangent)  
(‘ils passent la journée à la manger’)

au lieu de

/tdellan-d tetten ssi-s/  
(ils passent la journée ils mangent de elle)  
(‘ils passent la journée à la manger’)

---

<sup>19</sup> Variante expressive de /i/.

En principe, ce groupe prépositionnel (/ssi-s/) forme une unité sémantique avec le verbe /tetten/ ('ils mangent') auquel il succède d'habitude suivant nos informateurs.

Parmi les divers cas d'interchangeabilité de position syntagmatique, le suivant attire notre attention pour la raison qu'il contient à la fois la modalité de négation /la/ et la modalité d'aoriste /a/<sup>20</sup>.

/...la humi a nettway/  
(...ne afin que mod. Aor. nous sommes pris)  
( '... afin que nous ne soyons pas pris' )

au lieu de

/humi la a nettway/  
(... afin que ne mod. Aor. nous sommes pris)  
( '... afin que nous ne soyons pas pris' )

Le morphème de subordination /humi/ cède sa place habituelle – position introductive – au marqueur de négation /la/, probablement pour des raisons énonciatives plutôt que syntaxiques. La transmission et donc le marquage de la valeur négative du message énoncé semble être une priorité. Il en est de même dans :

/...la humi iđerreden dug ubrid/  
(...ne afin que être attaqué en chemin)  
( '... pour n'être pas attaqués en chemin' )

au lieu de

---

<sup>20</sup> Selon T. G. Penchoen (1973 : 50), la présence de la modalité de négation (/ud/ ou une de ses variantes) exclut celle de la modalité d'aoriste /ad/ dans le parler des Aït Frah.

/... humi la iđerredən dug ubriđ/  
(... afin que ne être attaqué en chemin)  
(‘... pour n’être pas attaqués en chemin’)

III. Ressortant également du principe du moindre effort, l'*économie syntagmatique* est une pratique très courante en tachawit. Les constituants permettant une absence ou un effacement dans l'axe syntagmatique sont nombreux et de nature diversifiée. Néanmoins, les textes montrent une préférence nette pour la préposition fixe (1) et la modalité d'aoriste (2) :

1. /yuyir (yer) axxamɣ-nnes/  
(il est retourné (à) sa maison)  
(‘Il rentra chez lui.’)

/ičur iqellalen (s) tissent/  
(il remplit les jarres (avec) du sel)  
(‘Il remplit les jarres de sel’)

/henna-as hameɣtuɣ (i) utargi/  
(elle lui a dit femme (à) Targui)  
(‘Elle lui a dit, la femme, au Targui...’)

L'abstraction de la préposition /i/ du dernier exemple donne suite à une confusion au niveau du rapport syntaxique entre les termes /hameɣtuɣ/ et /utargi/ : annexion ou autonomie ? Le rapport d'annexion pourrait être une possibilité valable – car le nom /utargi/ porte sa marque – si le contexte linguistique précis n'indiquait pas clairement la présence sous-jacente de la préposition /i/ s'associant ici de façon systématique avec le verbe /henna-as/.

2. /ruheɣ (a) tazzaɛm/  
(allez mod. Aor. vous courez)  
(‘Allez courir tous deux !’)

/ayaw (a) nrewḥet/  
(allons mod. Aor. nous rentrerons)  
(‘Allez rentrons !’)

/...ḏir aḏ awin leebaḏ wah (aḏ) yeč lyul waḥd-s/  
(lorsque mod. Aor. ils rapporteront hommes et (mod. Aor.) il  
mangera ogre seul)  
(...lorsqu’ils rapportaient des hommes, l’ogre seul les  
mangeait’)

/(aḏ) heyemmneḏ yef l bab n ṭaddart-nnes.../  
(mod. Aor. tu te rappelleras sur la porte de sa maison)  
(‘Rappelle-toi bien la porte de sa maison’)

Bien que ces exemples ne comportent pas la modalité d’aoriste dans les textes – étant tout à fait possible à l’époque où G. Mercier les a recueillis dans les régions en question – nos informateurs ont clairement signalé leur présence indispensable.

D’autres possibilités d’économie syntagmatique portent sur le marqueur de négation (3), le pronom indéfini (4) et le pronom démonstratif (5) :

(3) /yeya iman-nnes ur izemmir (ca)/  
(il a fait lui-même ne il se porte bien (pas))  
(‘Il fit semblant d’être malade’)

/ya rebbi, neḡ-ay sug uwzir-aya (ur) ikcef ca fell-a  
sserr/  
(ô mon Dieu délivre-moi de ce vizir il (ne) découvre  
pas sur moi secret)  
(‘Ô mon Dieu ! Délivre-moi de ce vizir, afin qu’il ne  
découvre pas sur moi les parties secrètes.’)

Des deux types d’absence de la modalité de négation, celui du deuxième exemple nous semble le plus remarquable, car il témoigne de la disparition de l’élément /ur/ qui en général – même dans le parler

chaoui des Aït Frah (T. G. Penchoen, 1973 : 50-53) – est considéré comme inéluctable. Le fait que la position de cette marque coïncide avec le début d'une subordination<sup>21</sup> entourée de voyelles des deux côtés, n'est pas sans importance. Il est toutefois fort probable que la perspective énonciative de ces énoncés joue aussi un rôle dans l'absence des marqueurs /ca/ et /ur/.

(4) /ma illa hufim (yeğ) yuwi-t-id h a yeč<sup>22</sup>, syet fell-as llfem-as/

(si vous rencontrez (quelqu'un) il l'a apporté il le mangera, achetez-le de lui délivrez-le)

(‘... si vous rencontrez quelqu'un qui apporte un oiseau de cette espèce pour le manger, achetez-le et délivrez-le.’)

(5) /ma hella (ha) nneḵ tamčukt, i memmi ; ma hella (ha) inu tamčukt, n memmi-k/

(si elle est (celle) à toi fille, à mon fils ; si elle est (celle) à moi fille, de ton fils)

(‘Si tu as une petite fille, on la mariera à mon fils ; si j'ai moi-même une fille, on la donnera à ton fils.’)

Ces derniers cas d'économie sont également spécifiques, mais néanmoins concevables, surtout lorsqu'on garde en vue qu'ils proviennent du discours oral où l'imprévisible, et donc une certaine souplesse d'expression, a gardé un poids considérable dans sa construction.

<sup>21</sup> Nécessitant une prononciation souple à intonation continue.

<sup>22</sup> Variante syntagmatique de /a h-yeč/ où la modalité d'aoriste /a/ précède l'affixe direct /h-/.

#### 4. Système de notation

Voyelles	i	e	u	
		a		
Semi-voyelles		y		<i>way</i> ('celui-ci')
		w		<i>awi</i> ('emporter')
Consonnes				
Labiales		b		<i>baba</i> ('père')
		f		<i>tafunast</i> ('vache')
		m		<i>uma</i> ('frère')
Dentales		ɖ		<i>ɖayi</i> ('ici')
		t		<i>yuwi-t</i> ('il l'a emportée')
		ɗ		<i>tay</i> ('celle-ci')
		ɗ		<i>ɗar</i> ('pied')
		ʎ		<i>tameɽtuɽ</i> ('femme')
		n		<i>ini</i> ('dire')
Sifflantes		z		<i>zaw</i> ('cheveu(x)')
		s		<i>as</i> ('jour')
		ʒ		<i>iʒi</i> ('vésicule biliaire')
		ʃ		<i>tʃebɥat</i> ('chapelet')
Pré-palatales		j		<i>ajjaɽ</i> ('tonnerre')
		c		<i>icc</i> ('corne')
		č		<i>neč</i> ('moi')
		ǰ		<i>yeǰ</i> ('un')
Vélaires		g	[g/(g)/y]	<i>yega</i> / ( <i>yega</i> ) / <i>yeya</i> ('il a fait')
		k	[k/k/y]	<i>amčuk</i> / <i>amčuk</i> ('garçon')
				<i>tfukt</i> / <i>tfukt</i> / <i>tfuyt</i> ('soleil')
		x		<i>taxxamɽ</i> ('maison')
Uvulaires		q		<i>aqellal</i> ('cruche')
		ɣ		<i>ayerda</i> ('souris')
Pharyngales		ɛ		<i>u-ɛemm</i> ('cousin paternel')
		ɸ		<i>iɸwaǰ</i> ('il veut')
Laryngale		h		<i>hamyart</i> ('vieille')
Liquides		r		<i>tamurt</i> ('pays')
		l		<i>illi</i> ('fille')



## Rappel :

- Les quelques labio-vélarisées du tachawit – constituées par l'association des labiales ou des vélares avec une articulation semi-vocalique labio-vélaire [w] – sont notées par un seul caractère spécifié par le signe diacritique /<sup>o</sup>/ : /asegg<sup>o</sup>as/ ('année').

- Seules les pharyngalisées ou emphatiques vraies – bien distinctes des emphatisées (des phonèmes dont l'emphase est conditionnée par le contexte phonétique) – sont marquées par un point sous le graphème : /tameṭṭut/ ('femme').

- Les assimilations dans la chaîne sont restituées dans leur forme canonique, afin d'améliorer l'évidence syntaxique et de faciliter ainsi la lecture des textes.

/inna-as/ ('il lui a dit') au lieu de [innas].

Toutefois, les cas particuliers accompagnent le texte en note. Comme : [hax] qui devient /hay-t/ ('Tiens-le !').

- Pour séparer les différents morphèmes, nous faisons appel au tiret séparateur que nous insérons entre le nom, le verbe ou la préposition et leurs affixes mobiles.

/uwin-as-t-id/ ('Ils le lui ont ramené.')

/aryaz-nnes/ ('son époux')

/yer-s/ ('chez lui')

## Aperçu sur la narration des contes

Par Daniela MEROLLA

Les contes chaouis reproduits ici dans une transcription nouvelle et une traduction ajournée ont été collectés et publiés par Gustave Mercier dans *Cinq textes berbères en dialecte chaouia* (Paris, Imprimerie Nationale, 1900) et dans *Les Chaouia de l'Aurès*, (Paris, Leroux, 1896). Ils constituent un corpus important de textes narratifs en tachawit, un dialecte berbère qui n'est que très partiellement étudié et dont on a très peu de collections de textes<sup>23</sup>.

*Cinq textes berbères en dialecte chaouia* présente de très beaux contes étiologiques et merveilleux narrés par des conteurs expérimentés. Les seize récits réunis dans *Les Chaouia de l'Aurès* offrent un ensemble moins organique. On y retrouve néanmoins des contes bien narrés comme Haqṣit m Beckerker ḍ lyul (Histoire de Beckerker et de l'ogre) et Haqṣit n ssulṭan ḍ harwan-nnes (Histoire du sultan et de ses enfants). Si la différence entre les deux collections est liée à la situation de collecte et de transcription des textes, il importe aussi de signaler que les contes publiés en 1896 étaient essentiellement des matériaux d'appui à l'étude linguistique, ce qui explique la présence de traductions d'autres dialectes et d'un conte dont la structure narrative est faible<sup>24</sup>.

---

<sup>23</sup> Voir quelques contes dans R. Basset (1890 et 1896), E. Masqueray (1877, 1885), H. Stumme (1928) et les textes ethnographiques dans A. Basset (1961). Plus récemment A. Djarallah a publié quelques contes dans *Awal* (1985 et 1987) et dans *Etudes et Documents Berbères* (1988 et 1993). Une bibliographie générale sur les Chaouia de l'Aurès a été publiée par N. Boulhaïs (1998).

<sup>24</sup> Les neuf premiers récits sont très courts et de type anecdotique ou comique. Selon Mercier, trois de ces récits sont des traductions de textes berbères publiés auparavant : les nos. VI et VII par Basset (1890 : 170), et le no. V par Hanoteau (1858 : 258). Le texte no. VIII est la traduction d'un conte de La Fontaine. Le texte no. IV vient de ben Sedira (1887 : 91), tandis que le no. IX est une 'imitation' (version ou traduction) d'un autre conte donné par Hanoteau (1858 : 262). Le dernier conte, no. XVI, est le moins organique et structuré de la collection dans son ensemble.

Les contes chaouis publiés par G. Mercier présentent bien évidemment les mêmes aspects problématiques de toute pièce de production orale isolée et extrapolée de son contexte de production et de 'performance', ce qui est encore aujourd'hui un des aspects les plus controversés dans la recherche en littérature orale. La fictionnalité de la situation de collecte - une séance sur demande de l'enquêteur étranger - est encore plus évidente et donc discutable, car G. Mercier était interprète militaire de l'armée française pendant la colonisation de l'Algérie. Le rapport de dominant-dominés entre enquêteur et enquêtés était donc mis en jeu.

Des enquêtés, G. Mercier donne les noms et quelques brefs renseignements. Trois narrateurs des contes publiés en 1896 étaient de T'koukt, un village au sud de Arris dans le centre de l'Aurès. Ahmed ben El Mokhtar et Belkassem ben Othman étaient respectivement un grand chasseur et 'un vieillard' de T'koukt. Si Mostefa ben Mahmoud était des Oulad Saoula, deira de T'koukt. Les derniers textes de la collection publiée en 1896 ont été narrés par un conteur des Oulad-Daoud (ou Touaba)<sup>25</sup>, mais dont Mercier n'a pas retenu le nom parce qu'il n'a pas collecté les contes personnellement<sup>26</sup>. Ahmed ben El Mokhtar, Belkassem ben Othman et Si Mostefa ben Mahmoud ont traduit ou repris de l'écrit des récits courts publiés dans *Les Chaouia de l'Aurès*. La reprise par l'oral de récits connus par les narrateurs à travers la lecture<sup>27</sup> ou traduits sous demande de l'enquêteur nous signale un des parcours de l'interaction entre oralité et écriture dans l'Aurès de la fin du XIX siècle.

Selon Mercier (1900 : 12), Ahmed ben El Mokhtar était aussi un des narrateurs des beaux contes publiés dans *Cinq textes berbères en dialecte chaouia* en 1900<sup>28</sup>. L'autre conteur était Ahmed Cherif (H'and ou Cherif), un membre ancien de la djemaâ. En présentant leur narration, Mercier écrit que 'le conteur berbère' est sobre, posé,

---

<sup>25</sup> Il s'agit du conteur des deux derniers récits. Ces textes ont été revus par G. Mercier lui-même avec le concours de Mhammed ben Cherif de Arris.

<sup>26</sup> G. Mercier écrit avoir reçu les textes par l'intermédiaire du père Bouillon des Missions d'Afrique à Arris (1896, note 1, p.68).

<sup>27</sup> Selon G. Mercier (note 1, p.42) le texte no. 4 avait été lu par le conteur Si Mostefa ben Mahmoud dans *Cours de langue kabyle* de Belkassem ben Sedira.

<sup>28</sup> Mais son nom n'apparaît pas dans les notes aux textes publiés par Mercier en 1900.

concis<sup>29</sup>. Le lieu de la collecte est encore T'koukt, ce qui délimite l'aire des parlers des Beni bou Sliman et de la confédération des Oulad Daoud<sup>30</sup>.

G. Mercier a donc effectué sa collecte auprès des hommes. Cela n'était pas forcément insolite à l'époque, et effectivement plusieurs textes dans les collections publiées avaient été narrés par des conteurs. Mais l'affirmation de Mercier que ces contes forment un genre masculin soulève les remarques de Henri Basset qui, dans son *Essai sur la littérature des Berbères* (1920 : 101), établit la norme de la narration des contes merveilleux par les femmes : « Pour ces sortes de récits, il n'y a guère de conteurs, il n'y a que des conteuses ». H. Basset mentionnait donc les textes réunis par G. Mercier en écrivant dans une note : « G. Mercier en signale pourtant dans l'Aurès... Mais sont-ce bien des conteurs de contes, ou surtout des conteurs de légendes ? » (1920 : 101, note).

On est bien dans le cadre d'une double question de 'genre' : le genre littéraire et le 'genre' sexuel des participants à la narration. La question posée par H. Basset sur le genre littéraire narré par les conteurs, conte ou légende, se relie probablement à la présence dans la collection de G. Mercier (1900) du conte de Djekhran (voir ci-dessous). Dans la catégorisation de H. Basset (légende), il était rangé parmi les contes 'masculins' par opposition aux contes merveilleux. Mais G. Mercier semble indiquer que tous les textes collectés - donc aussi ceux qui de par leur contenu et détermination spatio-temporelle sont bien des contes merveilleux - appartenaient aux genres narrés par les hommes. Il est clair que dans le cas de la collecte effectuée par G. Mercier, comme dans celle de plusieurs amateurs et universitaires qui se sont intéressés aux contes du Maghreb, le 'genre' de l'enquêteur (c'est-à-dire, le fait qu'il était un homme) a probablement déterminé le 'genre' du narrateur, car en tant qu'homme, le monde masculin lui était plus accessible que le monde féminin.

---

<sup>29</sup> G. Mercier (1900 : 12). Dans la comparaison entre conteurs arabes et berbères les premiers sont les plus appréciés, ce qui s'accorde avec les clichés coloniaux que Mercier (1900 : 10) avait exprimés sur le berbère en le présentant comme une langue pauvre et primitive, incapable d'exprimer des idées abstraites et tout à fait inférieure à l'arabe.

<sup>30</sup> Ce village était le centre des tribus des Beni bou Slimâne et de l'Ahmar Khaddou et siège d'un poste militaire à l'époque de la collecte de Mercier.

Cette question de genre et de sous-types littéraires reste encore ouverte pour ce qui est de la narration orale berbère. Il n'y a pas eu d'enquête systématique pour savoir si le genre littéraire *haqsit*, terme donné par G. Mercier pour introduire les contes<sup>31</sup>, est en effet utilisé par les conteurs, s'il est un genre littéraire masculin ou féminin, si enfin ce genre peut être narré tant par les hommes que par les femmes.

On pourrait se demander ensuite si la position 'autoritaire' de H. Basset sur la narration féminine des contes merveilleux dérivait d'une approche synchronique focalisée sur le présent et si sa généralisation était valide pour toute l'aire berbère. En étudiant le conte merveilleux en Kabylie, M.-V. Virolle-Souibes et T. Titouh-Yacine (1982) retrouvent par exemple dans plusieurs récits des épisodes qui ressemblent à une initiation de type chamanique. Elles ont formulé l'hypothèse selon laquelle ces contes seraient «des épisodes sans doute modifiés et orientés vers une fonction narrative, de textes fondamentalement sacrés : sans doute récits stéréotypés d'initiation récités autrefois par le maître de l'initiation à un auditoire de néophytes» (p. 204). En soulignant qu'actuellement ce sont surtout *timyarin*, les vieilles femmes, qui content – les conteurs hommes sont devenus rares – M.-V. Virolle-Souibes et T. Titouh-Yacine se demandent si la narration éminemment féminine des contes berbères correspond à une modification dans la longue durée : les récits narrés dans des rites désormais marginalisés à la suite de l'islamisation, seraient passés progressivement dans le domaine féminin qui traditionnellement exprime des savoirs non-canoniques (p. 193), devenant ainsi un genre littéraire des conteuses surtout et moins prestigieux socialement que les genres littéraires masculins.

Quelle que soit l'hypothèse du développement historico-social du 'genre' des contes, l'expérience personnelle et de recherche d'étudiants et de chercheurs me semble indiquer – bien qu'encore de manière fragmentaire<sup>32</sup> – que dans plusieurs aires linguistiques berbères la narration des contes n'est pas exclusivement féminine. Des

---

<sup>31</sup> Par contre, il ne donne pas de formules d'introduction et de clôture qui normalement sont utilisées dans les contes berbères (voir P. Galand-Pernet, 1998).

<sup>32</sup> Je me réfère à un ensemble très varié de conversations que j'ai eu avec des étudiants, chercheurs et professeurs à l'université de Leyde, à l'Istituto Orientale de Naples, au Centre de Recherche Berbère à l'INALCO et à l'université de Tizi Ouzou dans le cadre de cours, séminaires et rencontres au cours de presque quinze ans.

grands-pères ou des oncles âgés sont, dans plusieurs familles, appréciés comme conteurs d'histoires usuellement désignées en français par contes merveilleux.

Quels contes berbères forment des genres littéraires masculins, féminins ou en commun reste donc une question encore actuelle.

Le premier conte présenté ici, «Haqsit n Ğexran» (Histoire de Djekhran), est un récit de fondation au temps des 'Roumis de jadis', les anciens Romains. L'épisode narré, qui est présenté comme vrai<sup>33</sup>, se déroule dans un passé révolu<sup>34</sup> et dans un lieu spécifique, le village de T'koukt qui était l'endroit où Ahmed Charif a narré le conte et G. Mercier l'a écouté et probablement transcrit.

La lutte de l'aïeul romain, Djekhran, contre un autre Romain et l'aide qui lui a été apportée par un geai expliquent et fondent la création d'un lignage et une interdiction alimentaire. L'interdiction relative aux geais est donnée comme valide pour l'actualité par le récit.

Comme indiqué auparavant, ce récit étiologique pose une question de 'genre' littéraire. Quelle est sa définition en termes de <vérité> ou de <véridicité> ? Quelle histoire peut-on retracer par et dans la narration orale ?

Si l'on compare les résumés de quelques autres narrations étiologiques collectées par Masqueray dans les Aurès<sup>35</sup> – dans lesquelles on mentionne les anciens Romains – on voit une différence significative dans le contenu et dans la collocation spatio-temporelle de cette «Histoire de Djekhran». L'on y postule une descendance romaine et non, comme il s'avère dans les autres cas, une construction de soi en opposition à Rome. L'analyse textuelle signale que les contes de Masqueray sont situés dans un passé en continuité avec le présent et sont marqués par l'acquisition de l'islam. Tandis que le conte de Djekhran se déroule «au temps de jadis», un temps révolu

---

<sup>33</sup> Voir la phrase finale « Haqsit-aya b lhaqq » (Cette histoire est vraie).

<sup>34</sup> Voir : « Netta q rumi zik...di zman n ruman » (C'était un Romain de jadis...du temps des Romains).

<sup>35</sup> Voir « La légende de la fondation des Halaoua » dans Masqueray 1877 : 104-106, et « Mohammed et 'Abri » dans Masqueray 1885 : 94-95 (reproduit dans Basset 1897 : 81-82). Voir aussi « Le païen, le Musulman et l'oiseau Miri » dans Basset 1897 : 81-82. Voir Merolla (1988 : 131-150).

dans lequel, comme dans le temps mythique, les choses étaient radicalement différentes de l'actualité (Merolla 1988). Il semble donc que dans tous ces contes la mémoire historique soit utilisée dans le sens d'une fondation du Soi<sup>36</sup> par rapport à une romanité opposée (dans les contes de Masqueray) ou non opposée (dans le passé révolu du conte de Djekhran), donc respectivement en continuité ou en discontinuité avec le présent islamique, mais dans tous les cas assumée comme référence prestigieuse de vertu militaire<sup>37</sup>. Ce qui contredit la lecture coloniale de ces contes dans le sens d'une continuité de la romanité dans le Maghreb, une lecture en fonction de la domination française<sup>38</sup>.

Le conte « *Haqsit n lyul d taqiyart* » (Histoire de l'ogre et de la belle femme) se déroule dans le temps classique des contes merveilleux, c'est-à-dire, dans le passé indéterminé et en continuité avec le présent. Ce récit met en jeu la capacité du chasseur de surmonter toutes les difficultés à la fois dans l'espace sauvage et dans les relations sociales. L'ogre, *lyul*, est « l'anti-homme » des contes<sup>39</sup>, un personnage donc excessif dans ses qualifications, de la taille de ses excréments à sa faim d'hommes<sup>40</sup>. Le chasseur, modèle masculin par excellence, est intelligent et courageux et il est dépositaire du savoir et des compétences nécessaires pour vaincre l'ogre, le non-humain qui règne dans le pays sauvage de la chasse. L'homme a donc la capacité de rétablir la division entre humain et non-humain en regagnant au monde humain la fertilité de la « belle femme », *taqiyart*, qui avait été enlevée par l'ogre et qui finalement devient son épouse. Le chasseur connaît également la valeur du partage de la richesse trouvée dans la caverne de l'ogre avec ses compagnons, mais en même temps il sait se défendre de la rivalité et de la jalousie des autres hommes. C'est donc un conte dans lequel les valeurs culturelles et les modèles masculins pour exister et agir sont exaltés et confirmés.

---

<sup>36</sup> D'un lignage ou d'un village par rapport aux autres ou de l'humain vis-à-vis du non humain.

<sup>37</sup> Signalé dans Mazzoleni (1985).

<sup>38</sup> Voir Dakhli (1987 : 241-267) et Fremeaux (1984). Voir aussi plusieurs interprétations du mythe de la Kahina dans (A. Hannoum, 2001).

<sup>39</sup> Comme le définit Lacoste-Dujardin (1970 : 201).

<sup>40</sup> Voir aussi H. Basset (1920 : 131-132), Laoust (1947 : 253-265).

On peut remarquer que les combats entre chasseur et ogre et ensuite entre les chasseurs se font à coups de fusil (*Imagrūn*) l'attribut masculin par excellence dans l'espace socioculturel des contes.

L'ogre est présent dans un autre récit, « Haqṣiṭ m Beckerker d lyul » (L'Histoire de Beckerker et de l'ogre)<sup>41</sup>, dans lequel Beckerker est le héros à la fois culturel et comique. On retrouve ce personnage sous différents noms et attributs dans les productions orales autour de la Méditerranée : le nom de Djeha est particulièrement connu dans le Maghreb. Dans ce conte l'anthropophagie et l'habitation dans la forêt restent les facteurs discriminants entre l'ogre et l'homme. Beckerker peut mystifier l'ogre et se jouer de lui grâce à sa simplicité plus qu'aux qualités masculines exprimées par le chasseur de l'Histoire de l'ogre et de la belle femme. Le résultat hilarant est finalement positif pour l'humanité représentée par Beckerker.

Le récit « Haqṣiṭ m usufi d utargi » (Histoire du Soufi et du Targui) concerne les « relations dangereuses » entre deux groupes voisins, les Souafa et les Touaregs. Comme Mercier le souligne, ce conte est donc particulier dans sa localisation géo-sociale limitrophe mais externe à l'aire chaouia.

Le récit narre la trahison de la cousine paternelle d'un homme de la région saharienne du Souf (environ l'actuelle wilaya de El Oued au sud de l'Aurès). Il présente le duel verbal entre celui-ci et sa cousine et le duel à coups de fusil entre le cousin et le Targui avec lequel sa femme s'était enfuie. A la fin, le cousin frappe le Targui avec une balle dans le front et la cousine payera son choix par la mort de la main de ses frères.

Le personnage du cousin possède les qualités masculines déjà vues par rapport au chasseur du deuxième conte et il sait donc comment il doit agir pour récupérer sa femme et la ramener chez les siens pour l'amère fin. De l'autre côté, le personnage féminin manifeste et résume la déloyauté des femmes dans un discours narratif qui consolide la norme patrilinéaire et la centralité masculine du contexte social de production. L'échec de la règle du mariage entre

---

<sup>41</sup> Texte no.17.



cousins paternels<sup>42</sup> est ainsi attribué au personnage féminin avec toutes les qualifications négatives qui en découlent : elle trompe son mari-cousin, s'adresse à lui avec insolence et s'insurge contre son droit de mari, elle est cruelle avec lui et lui souhaite la mort. Ensuite, si le choix de la cousine d'abandonner son mari pour s'en aller avec un autre homme signale la tension interne entre les désirs individuels et le système social, la position féminine est toujours la plus ambiguë. C'est que les hommes et les femmes se positionnent différemment dans la logique du conte. Ceci apparaît clairement dans l'épisode où le cousin va à la recherche de sa femme, bien que les femmes de son village l'invitent à rester et à prendre une autre épouse ; ou encore dans l'épisode du Targui qui refuse de faire ce que la femme lui demande et ne tue pas le cousin dans le puits pour ne pas souiller l'eau de la tribu. Dans le discours des contes, les hommes défendent donc et malgré tout les intérêts sociaux (le mariage pour le cousin, le puits de la tribu pour le Targui) tandis que la femme poursuit, dans la mesure du possible, ses intérêts individuels<sup>43</sup>.

Ce récit met aussi en jeu une série de relations entre hommes et femmes qui caractérisent le monde du conte : regarder ou être regardé(e) est l'action qui fait se dérouler la narration envers la rencontre amoureuse ; bien parler 'd'amour' (l'homme) ou bien parler en s'appuyant sur les relations familiales (la femme) peut convaincre le partenaire de croire aux bonnes intentions de celui/celle qui parle. Enfin, l'on remarque dans ce conte qu'une certaine liberté de mouvements des femmes se relie au contexte saharien et nomade ou semi-nomade.

La trahison féminine est reprise dans « Aventure de chasse » par les lions qui personnifient les relations entre masculinité et féminité. Le lion tue la lionne qui l'avait trahi avec le sanglier et veut se venger, mais le sanglier prend le dessus. La conséquence de la trahison serait donc la mort à la fois de la lionne et du lion. Une telle fin marque une

---

<sup>42</sup> Comme on le retrouve aussi dans les contes kabyles, voir Lacoste-Dujardin (1970 : 348-353), Merolla (1996 : 93-94, 128-129).

<sup>43</sup> Toutefois dans un corpus plus élargi, comme dans celui des contes kabyles, on peut relever que les intérêts féminins trouvent aussi un espace d'affirmation et que la perspective de celui qui conte, femme ou homme, peut affecter la narration dans le sens d'une modération du principe de la centralité masculine. Voir Merolla (1996, 1998).

différence de genre entre ce récit et le conte du Soufi et du Targui, une différence par ailleurs signalée par la forme, par la collocation temporelle et par l'encadrement narratif : « Aventure de chasse » est un récit court qui se déroule dans le passé proche<sup>44</sup> et qui est présenté comme narré par un témoin oculaire, le chasseur poursuivi par le sanglier dans la forêt<sup>45</sup>.

Le lion est également la victime de l'astuce du chacal dans un conte d'animaux plus classique, « Haqṣiṭ m war ḍ ṭayyult ḍ uccen ḍ insi » (Histoire du lion, de l'ânesse, du chacal et du hérisson)<sup>46</sup>, dans lequel seule l'unité entre le hérisson et ses frères peut avoir raison de l'intelligence du chacal en confirmant ainsi, dans la correspondance entre monde animal et monde humain, le principe de l'unité des agnates.

Des récits courts inclus dans *Les Chaouia de l'Aurès*, on peut ensuite mentionner « Haqṣiṭ m uryaz ḍ ṭqellaṭ n zziṭ » (Histoire de l'homme et de la jarre d'huile) et « Haqṣiṭ m ueraben ḍ icawiyen » (Histoire des Arabes et des Chaouis)<sup>47</sup>. Le premier récit met en scène l'espoir d'un homme qui rêve de constituer un petit troupeau de chèvres à partir de la vente de sa jarre d'huile, mais à force de penser, il casse la jarre. Dans ce récit, qui ressemble au début d'une version kabyle publiée dans *Recueil des compositions destinées au brevet de berbère*<sup>48</sup>, vente et accroissement par le moyen de la fécondité animale sont les formes souhaitées, mais brisées, d'investissement socio-économique. Dans le deuxième récit, un groupe de Chaouis et d'Arabes, peut-être des colporteurs, voyagent ensemble. Le tour que les Chaouis ont joué aux voyageurs arabes lors d'un arrêt manifeste une forme de compétition qu'on retrouve souvent dans les productions orales berbères et dont l'aspect ludique est fondamental.

« Lqeṣṣet n tsekkurt ḍ Serdeslas aseḥḥar » (Histoire de la perdrix et du magicien Serdeslas), le dernier conte, est un cas particulier. Ce

---

<sup>44</sup> Voir le début: Iqar-aḳ lezwamin (On raconte qu'il y a quelques années).

<sup>45</sup> Dans la note Mercier (1896 : 46, note 3) explique que Ahmed ben Mokhtar a affirmé l'authenticité de ce récit.

<sup>46</sup> Texte no. 20.

<sup>47</sup> Textes nos. 6 et 7.

<sup>48</sup> Alger, Jourdan (1913 : 114). Texte attribué à Boulifa. Voir l'analyse de Lacoste-Dujardin (1979).

texte entrelace plusieurs themes sans continuite dans la structure narrative et abruptement insere de nouveaux personnages dans le recit<sup>49</sup> Si la narration en souffre, cela est toutefois interessant car ce texte met a nu – de par la difficulte de narrer – le travail du conteur qui tisse ses histoires de plusieurs episodes et personnages connus

Il y a ensuite cinq longs contes qui presentent un cadre fantastique et fabuleusement riche<sup>50</sup> Dans quatre de ces contes on retrouve des heros musulmans tres populaires dans les contes maghrebins Haroun Errachid, Ahmed El Helayli et Mhammed ben Essultan

« Haqsit n tmettut n ssultan d uwzir-nnes » (Histoire de la femme, du sultan et de son vizir) et « Ahmed Lhelayli d Rredah » (Ahmed El-Helayli et Redah) sont parus dans *Cinq textes berbères en dialecte chaouia*<sup>51</sup> Dans *Les Chaouia de l'Aures* on en retrouve trois autres « Harun Rracid d Ğefer Lbrankı » (Haroun Errachid et Dje'fer El-Brankı), « Haqsit n ta itetsen dug uzaw-nnes » (Histoire de celle qui dormait dans ses cheveux) et « Haqsit n ssultan d harwan-nnes » ( Histoire d'un sultan et de ses enfants )<sup>52</sup>

Le premier conte (Histoire de la femme, du sultan et de son vizir) presente une autre perspective sur les relations entre homme et femme le recit narre la trahison du vizir et exalte la loyauté de l'épouse prête a sacrifier ses enfants pour rester fidele à son époux La division classique des rôles est ensuite proposee dans l'appartenance du domaine politique a la sphere d'action masculine La femme devient sultan « parce qu'elle est belle »<sup>53</sup>, mais une telle situation est exceptionnelle et temporaire Ainsi, quand le sultan, son mari, arrive, elle s'acquitte de sa tâche en disant simplement « Pardonnez-moi, car je suis une femme »

---

<sup>49</sup> Voir par exemple l'insertion de la sœur (de l'enfant) qui n'était pas mentionnee anterieurement

<sup>50</sup> Voir pour les contes kabyles Lacoste-Dujardin (1970 140-141)

<sup>51</sup> Textes nos 3 et 5

<sup>52</sup> Textes nos 16, 18, 19

<sup>53</sup> On peut remarquer que la beaute caracterise les femmes mais aussi les heros islamiques dans les contes qui presentent un cadre fabuleux et riche (voir Ahmed El-Helayli et Redah) Dans les contes 'paysans par contre, la beaute ne caracterise pas les heros mais seulement les femmes et eventuellement « l'ennemi » (voir l'Histoire du Soufi et du Targui)

La relation entre un homme et sa femme est présentée autrement dans « Harun Rracid d Ğefer Lbrankı » (Haroun Errachid et Dje'fer El-Branki) qui confirme l'infidélité féminine et la punition exemplaire qui, grâce à la sagesse renommée de Haroun Errachid, s'abat sur les traitres.

Dans « Histoire de celle qui dormait dans ses cheveux » et dans « Histoire d'un sultan et de ses enfants », c'est Mhammed ben Essultan qui défait ses frères, fils d'une autre femme de son père, pour accéder au sultanat. La conquête de Ahmed El-Helayli, au contraire, ne concerne pas le sultanat. En fait, « Aħmed Lhelayli d Rredah » (Ahmed El-Helayli et Redah) met en scène les exploits amoureux du héros hilalien. Ce conte présente le duel courtois ou joute poétique entre Ahmed et Redah, ce qui fait penser aux rencontres amoureuses dans la tradition de la poésie arabe et également à la joute poétique chantée dans les célébrations du Maghreb berbérophone et arabophone<sup>54</sup>. Le prestige de la langue arabe, langue écrite et langue de la religion, trouve expression ici dans les strophes poétiques accompagnées d'une traduction en tachawit pour ceux qui ne la comprennent pas<sup>55</sup>. Ce qui pourrait permettre au narrateur de montrer sa connaissance de l'arabe.

En conclusion, bien que l'écrit congèle la fluidité de l'oralité en sacrifiant l'esthétique liée à la 'performance', les contes publiés par G. Mercier offrent, dans leur ensemble, un très bon exemple de narration orale chaouia et un échantillon de la diversité des types et des thèmes des contes narrés.

---

<sup>54</sup> Voir P Galand-Pernet (1998 146-147) et T Yacme (1988 34-35)

<sup>55</sup> Ceci se manifeste aussi dans d'autres aires linguistiques, voir A Bezzazi (1993), Bezzazi A & M Kossmann (1997) et M Kossmann (2000)

## Numérotation des textes

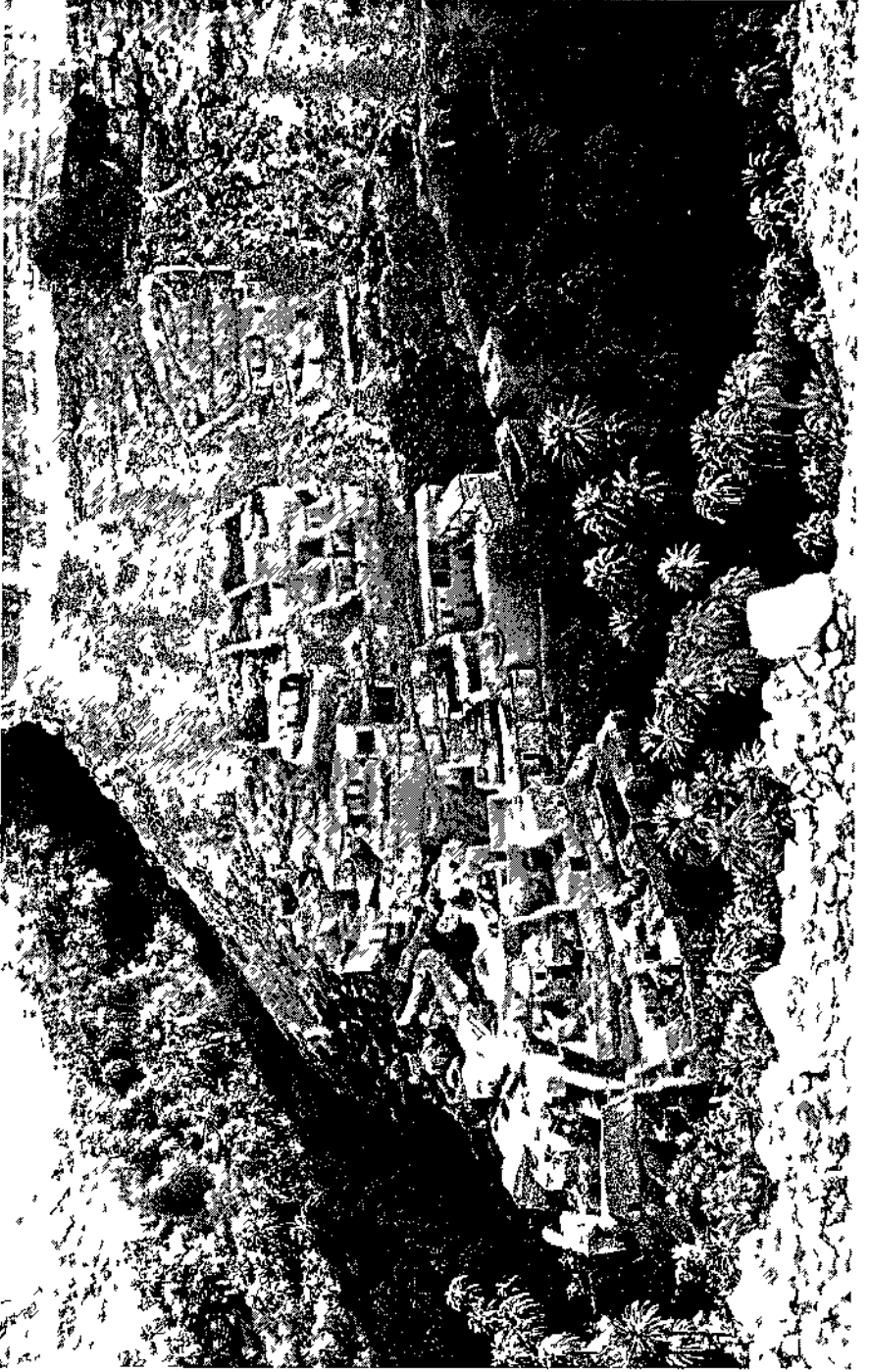
Pour faciliter le travail de comparaison, on donne ci-dessous la correspondance entre la numérotation des textes dans ce volume et la numérotation utilisée dans les publications de Gustave Mercier.

<p><i>Contes berbères chaouis de l'Aurès d'après G. Mercier</i> par M. Lafkioui et D. Merolla</p>	<p>G. Mercier, <i>Cinq textes berbères en dialecte chaouia</i> (Imprimerie Nationale, Paris, 1900).</p>
Texte no.1	Texte no.I
Texte no.2	Texte no.II
Texte no.3	Texte no.III
Texte no.4	Texte no.IV
Texte no.5	Texte no.V
	G. Mercier, <i>Les Chaouia de l'Aurès</i> , (Leroux, Paris, 1896).
Texte no.6	Texte no.I
Texte no.7	Texte no.II
Texte no.8	Texte no.III
Texte no.9	Texte no.IV
Texte no.10	Texte no.V
Texte no.11	Texte no.VI
Texte no.12	Texte no.VII
Texte no.13	Texte no.VIII
Texte no.14	Texte no.IX
Texte no.15	Texte no.X
Texte no.16	Texte no.XI
Texte no.17	Texte no.XII
Texte no.18	Texte no.XIII
Texte no.19	Texte no.XIV
Texte no.20	Texte no.XV
Texte no.21	Texte no.XVI



Un homme au travail (Tkoukt)

Photos: D.Merolla et M.Chiovoloni



L'ancien village de Ghoufi

Photos D Merolla et M Chivoloni



Récolte des dattes (Bamane)





Le village fortifié de Djemina bâti dans la montagne (environs Tadjemout)

Photos. D Merolla et M Chivoloni

# **TEXTES**

## 1. Haqšit n Ğexran\*

Illa Mhand Umeq<sup>o</sup>ran ljedd ljedd-nnes qqaren-as Ğexran. Netta d rumi zik, illa di Tkuqt di zman n ruman. Ikker yeğ n rumi, nnuyen netta id-s. Iyelib-it rumi-din. Ikker netta d ufrux qqaren-as Acreqraq, inear fell-as fell Ğexran, ičaṭ-it rumi s tiṭṭawin-nnes, ald ga<sup>55</sup> ifukk Ğexran. Iqqim di lweqt-din<sup>56</sup> d amddukel-nnes. Inna-as<sup>57</sup> i harwa-nnes :

– Afrux-aya ma ḥadd hellam la h-tetteṭ ca ! Ma illa hufim yeğ<sup>58</sup> iwi-t-id h a yeč<sup>59</sup>, syeṭ fell-as llfem-as.

Ak lweqt-a<sup>60</sup> wihi uwin-t-id, h a isey<sup>61</sup> fell-as s idraḥmen u a as-illef.

Haqšit-aya b lḥaqq, iserkas lac.

---

\* Racontée par Ahmed ben Cherif de T'koukt.

<sup>55</sup> Forme désassimilée de [aldegga] ('jusqu'à ce que').

<sup>56</sup> Forme désassimilée de [luqeddin] ('dans ce moment-là').

<sup>57</sup> Dans une prononciation fluide, les deux /a/ en contact dans ce type de syntagme s'assimilent en [innas].

<sup>58</sup> La suppression du pronom indéfini est selon G. Mercier (1900 : 19) une pratique courante en tachawit.

<sup>59</sup> Variante syntagmatique de /a h-yeč/ où la modalité d'aoriste /a/ précède l'affixe direct /h-/.

<sup>60</sup> Forme désassimilée de [luqqa].

<sup>61</sup> Variante syntagmatique de /a h-isey/.

## Histoire de Djekhran

L'aïeul du grand-père de Mhand Umeqran s'appelait Djekhran. C'était un Romain de jadis, qui vivait à Tkoukt du temps des Romains. L'un de ses compatriotes se leva contre lui, et ils se battirent. Ce Romain avait l'avantage, lorsqu'un oiseau de ceux que l'on appelle geais vint au secours de Djekhran, et frappa le Romain à coups redoublés dans les yeux jusqu'à ce qu'il eût délivré son adversaire. Dès lors, il resta l'ami de Djekhran. Celui-ci dit à ses enfants :

– Tant que vous existerez, ne mangez pas de cet oiseau ; et si vous rencontrez quelqu'un qui apporte un oiseau de cette espèce pour le manger, achetez-le et délivrez-le.

Jusqu'à maintenant, lorsqu'on apporte un geai à l'un de ses descendants, celui-ci l'achète pour de l'argent et lui rend la liberté.

Cette histoire est vraie, et n'est point un mensonge.

## 2. Haqşit lyul d taqiyart

Ruhen-d işayaden s ileyman-nsen, xelden yer tmurtı n şşyadet. İleyman İlfen-asen reţcen, nehni tşayaden al İmayreb u ad rewşen yer umkan-nsen. Ass-din<sup>63</sup> iggur-d way, yufa İđerret İyul di-s tlaťa n leqdam, iđefr-it. Yeggur, yuf-it ani g ibzed, lwehr n fırect. İkker immedran-d, irewh-d yer işeifen-nnes, inna-asen :

– Neç ufiy-d İđerret İyul. Ayaw a t-nelhaq.

Nnan-as :

– La, nečni u h-nlaħaq ca, a way u as-nzemmer.

Inna-asen :

– Uceť fell-a<sup>64</sup> rbactac m ussan. Ma rewşey-d, ata i đin ; ur d-rewşey ca, awiť alyem-inu s şşyadet.

A deća i đin yuyir, iđefr-as İđerret i İyul-đin. Yuyir rbee m ussan, netta iggur annak<sup>65</sup> yufa ifri, yadf-it. Yufa taqiyart di-s, henna-as :

– Mata a c-d-yuwin, a c-yeč İyul-aya.

Inna-as :

– Cem mammek İqeşset-nnem, mammek a cem-d-yuwin ?

Henna-as :

– Ass-a tlaťa m ussan seg ay-d-yuwi, neç tasliť n mmi-s cemmi, id-đin yuwy-ay-d İyul. A neç qqimey đig ifri, ittawy-ay-d İmakelt, qqimey u ay-inyi.

Inna-as:

– Manis ad ittađef đir ad d-ireweħ ?

---

<sup>63</sup> Forme désassimilée de [azdin].

<sup>64</sup> Allomorphe de /-ay/.

<sup>65</sup> Marqueur narratif.

## Histoire de l'ogre et de la belle femme

Des chasseurs partirent avec leurs chameaux. Arrivés au pays de la chasse, ils lâchèrent leurs chameaux pour les laisser paître ; eux-mêmes chassaient jusqu'au coucher du soleil, et revenaient ensuite à leur campement. Un jour, l'un d'eux était en marche, lorsqu'il aperçut les traces d'un ogre, grandes chacune de trois pas, et il se mit à les suivre. Il alla, et trouva l'endroit où il avait déposé sa fiente, grande comme un tas d'ogre. Il s'en retourna et revint auprès de ses compagnons.

– J'ai trouvé la trace d'un ogre, leur dit-il ; venez, allons le rejoindre.

– Non, répondirent-ils, nous n'irons pas le rejoindre, car nous ne sommes pas plus forts que lui.

– Accordez-moi quatorze jours, dit le chasseur ; si je reviens, vous le verrez, sinon, emmenez mon chameau avec la viande de la chasse.

Le lendemain il partit, et se mit à suivre les traces de l'ogre. Il marchait depuis quatre jours, lorsqu'il découvrit une caverne dans laquelle il entra. Dedans se trouvait une belle femme qui lui dit :

– Qui t'amène ici, où tu vas être mangé par cet ogre ?

– Mais toi, répondit le chasseur, quelle est ton histoire, et comment l'ogre t'a-t-il apportée ici ?

– Il y a aujourd'hui trois jours, répondit-elle, qu'il m'a enlevée ; j'étais la fiancée du fils de mon oncle, c'est alors que l'ogre m'a ravie. Je suis restée dans la caverne, il m'apporte de la nourriture, je reste là et il ne me tue pas.

– Par où a-t-il l'habitude d'entrer, dit le chasseur, lorsqu'il revient ici ?

Henna-as :

– Wa d abrid-nnes.

Yudef ammas n ifri, 1cemmer lmaqrn-nnes, 1qqim-as. İtwağa lmayreb annak 1xled İyul İrfeđ zznad, yuđ 1-s, yuy-ıđ ğar hıttawın annak yersa. İry-d yar-s, yaf-ıđ yuwı-d sen n leebad a hen-issum a hen-yeč. Yensa netta d tmettuđ-dın deđ ifrı. A deča ı dın, dellen ssrayen dug uzref itefferen, refden am ı zemren, uyiren Ass-dın wıs rbactac, xelden yer umkan n ıščıfen-nsen, yufı-hen trajan İna-asen :

– Lbeč-ı aksum n šşyadeđ<sup>65</sup>, ayaw a nruheđ yer ifrı

Xelden bđun reffden dı sslah d lqecc, eeban dı ıleyman-nsen, usın-d ad rewhen haqlıet-nsen<sup>66</sup>.

Nehnı xelden-d ammas m ubrıđ, kksen hamettuđ ı uryaz-dın. Nnan-as araħa<sup>67</sup>, nnuyen dug ubrıđ. İssıwel İbarud ğar-ısen İnyası-sen rebca. Netta d tmettuđ uyiren waħad-sen, ad ı xelden haqlıet-nsen, herclen.

---

<sup>65</sup> Variante syntagmatique de /Lbeč-ı aksum n šşyadeđ /

<sup>66</sup> Variante syntagmatique de / ad rewhen yer haqlıet-nsen/

<sup>67</sup> Expression narrative

– Voilà son chemin, répondit-elle.

Il entra au milieu de la caverne, chargea son fusil et l'attendit. Au coucher du soleil, l'ogre arriva. Le chasseur arma la batterie, tira, atteignit l'ogre entre les deux yeux au moment où il s'asseyait. S'approchant de lui, il vit qu'il avait apporté deux hommes pour les faire cuire et les manger. Il passa la nuit avec cette femme dans la caverne. Le lendemain, ils employèrent la journée à extraire de l'argent caché, emportèrent ce qu'ils purent et se mirent en route. Le quatorzième jour, ils arrivèrent où ils avaient laissé leurs compagnons, et les trouvèrent qui attendaient.

– Laissez la viande de la chasse, leur dit-il, et venez, retournons à la caverne.

Une fois arrivés, ils se mirent à enlever des armes, des vêtements, chargèrent le tout sur leurs chameaux et partirent pour rentrer à leur village.

Arrivés au milieu du chemin, les compagnons voulurent enlever cette femme au chasseur. Une dispute s'engagea, ils se battirent sur la route. La poudre parla entre eux. Notre homme en tua quatre, et continua sa route seul avec la femme, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à leur village, où ils se marièrent.



### 3. Haqşit n tmeţţut n ssulţan d uwzir-nnes

Yeğ n ssulţan henna-as hametţut-nnes :

– Hwağey ađ rezfey axxamt<sup>68</sup> m baba.

Inna-as netta :

– Ma elih, ass-a şabr-ay, ha deċa ađ tuyiredċ cem d uwzir-inu. Ha deċa i đin uyiren, d harwa-nsen đi hyera-nsen, teessast đi hyera-nsen, la humi iğerreden đug ubrid<sup>69</sup>. Xelden abrid-nsen, hemsafuċt<sup>70</sup>. Inna-as đi lweqt-đin netta uwzir i uessas :

– Eset la humi a nettway<sup>71</sup>, ađ asen lxuyan a yen-ayen<sup>72</sup>.

Qqimen teessan yuf qidun, netta ikker yađef yer tmeţţut, lecyal n ssulţan, inna-as đi lweqt-đin :

– Ma illa qli m b°eqqi ?

Henna-as nettađ :

– Arađ.

Inna-as :

– Uc-ay qli ney ađ yersey i memmi-m.

Henna-as :

– Yers-as.

Iqqim iyers-as. A deċa i đin kkren uyiren. Xelden, afuċt hemsaf, nehni nsin. Inna-as i cessast :

– Eset la humi a nettway.

---

<sup>68</sup> Variante phonétique de /taxxamt/ où l'indice du féminin /t/ a connu une spirantisation dynamique.

<sup>69</sup> Variante syntagmatique de /humi la iğerreden đug ubrid/ où la modalité de subordination /humi/ précède la modalité de négation /la/.

<sup>70</sup> L'état d'annexion de ce lexème féminin est marqué par la voyelle /u/ et non par la suppression de la voyelle /a/ de l'état libre correspondant (/afuċt/).

<sup>71</sup> Variante syntagmatique de /...humi la a nettway.../.

<sup>72</sup> L'affixe direct /yen-/ (ICP) est un allomorphe de /ney-/.

## Histoire de la femme du sultan et son vizir

Un roi avait une femme qui lui dit :

– Je veux rendre visite à mon père.

– Bien, répondit-il, patiente aujourd’hui, et demain tu partiras avec mon vizir.

Le lendemain, ils se mirent en route, emmenèrent avec eux leurs enfants, et une escorte pour n’être pas attaqués en chemin. Ils s’arrêtèrent au coucher du soleil, et passèrent la nuit en chemin. Le vizir dit aux gardes :

– Veillez, afin que nous ne soyons pas pris, si les voleurs viennent dans l’intention de nous prendre.

Ils restèrent occupés à garder la tente, tandis que le vizir entra chez la femme, épouse du roi. Il lui dit alors :

– Y a-t-il un peu d’amour ?

Elle lui répondit :

– Non.

– Donne-m’en un peu, dit-il, ou bien j’égorgerai ton fils.

Elle dit :

– Egorge-le.

Il le tua. Le lendemain ils repartirent. Arrivés au moment du coucher du soleil, ils passèrent la nuit. Le vizir dit aux gardes :

– Veillez afin que nous ne soyons pas pris.

Nehni tæssan netta yaḍef yer tmeṭṭut, inna-as :

– Aya uc-ay qli m b<sup>o</sup>eqqi ney aḍ yersey i memmi-m wis sen.

Henna-as :

– Yers-as.

Iyers-as. A ḍeča i ḍin uyiren, hemsu ufukt, nsin ḍeg id. Inna-as i hmeṭṭut :

– Uc-ay qli ney aḍ yersey i cem.

Henna-as :

– Lweqt-a rağ-ay aḍ tweḍḍiy.

Inna-as :

– Hetweḍḍa.

Henna-as ḍi lweqt-ḍin :

– Aḍ zellej.

Hezell yer rebb lecalamin, huca lfaṭṭa, henna :

– Ya rebbi, neğ-ay sug uwzir-aya ikcef ca<sup>73</sup> fell-a sserr.

Nettaḥ henna amm-ay, rebb lecalamin iqebl-it, yey-as afriwen m ufrux, huya jenna.

Yer šbaḥt, hersa ḍi hamdiṭ taḥellaqt, haḍ yeğ ḍug ubrid henna-as :

– Yaf uḍem n rebbi, uc-ay lebset-nneḵ a aḵ-ucey ha<sup>74</sup> ynu.

Inna-as :

– Ma ezzeḵ a rebbi, ay-heniṭ<sup>75</sup>.

Di lweqt-ḍin nettaḥ heziyen. Haqliet-ḍin ur yar-s ca n ssulṭan. Nnan-as lejmae n taqliet :

– A nucet amaxluq-aya iziynin ḍ ssulṭan.

Ueen-t, iwella ḍ ssulṭan fell-asen, issiwel fell-as lmedfec, issiwel uṭambur.

Ga hekker huya jenna, inna-as netta uwzir i cessast :

– Cehḍet<sup>76</sup> fell-as hwella tajenniṭ a ur xelḍey ssulṭan ay-ini mani hella.

<sup>73</sup> Absence de la première modalité de négation : /...ur ikcef ca.../.

<sup>74</sup> Allomorphe de /ta/ : pronom démonstratif indépendant féminin singulier.

<sup>75</sup> Forme désassimilée de [axeniṭ].

<sup>76</sup> Forme désassimilée de [chet].

Tandis que les gardes veillaient, il entra chez la femme. Il lui dit :

– Allons, donne-moi un peu d’amour, ou bien j’égorgerai ton second fils.

– Egorge-le, lui dit-elle.

Il le tua. Le lendemain ils partirent, et, au coucher du soleil, s’arrêtèrent pour passer la nuit. Il dit à la femme :

– Donne-m’en un peu ou bien je t’égorgerai toi-même. Elle lui dit :

– Attends-moi un instant, je vais faire mes ablutions.

Il répondit :

– Fais tes ablutions.

– Maintenant, dit-elle, je vais prier.

Elle adressa sa prière au Maître des Mondes, récita la Fatiha, et dit :

– Ô mon Dieu ! Délivre-moi de ce vizir, afin qu’il ne découvre pas sur moi les parties secrètes.

Elle parla ainsi, et le Maître des Mondes reçut sa prière. Il lui donna des ailes d’oiseau et elle vola vers le ciel.

Au matin, elle descendit dans une grande ville et rencontra un homme sur la route. Elle lui dit :

– Par la face de Dieu, donne-moi votre vêtement, et je vous donnerai le mien.

– Que Dieu vous honore, lui répondit-il, prenez-le.

Alors elle fut belle. Cette ville n’avait pas de roi. Les membres du conseil de la ville dirent :

– Cette créature est belle, nous allons en faire notre roi.

Ils firent d’elle leur sultan. Le canon parla en son honneur, et les tambours battirent.

Lorsqu’elle s’était levée pour aller vers le ciel, le vizir avait dit à ses gardes :

– Vous témoignerez sur elle qu’elle est allée au ciel, afin, quand je verrai le roi, qu’il ne me demande pas où elle est.

Ikker di lweqt-din uryaz-nnes, d ssultān, inna-as i uwzir-nnes :

– Neč ađ urziy fell hamettut-inu, cek teskerkuseđ. Aya seef-ay.

Kkren uyiren si haqlieť al taqlieť ; tseqsayen u ađ qqaren :

– A đa g illa ca hamettut ddi ilfan<sup>78</sup> tajeddit<sup>79</sup> hruh-aney ?

Nnan-as yay n taqlieť :

– Nečni u ddi ilfan ci<sup>80</sup>.

Eddan yer taqlieť iťiť tseqsan. Ga g xelđen di haqlieť-dini, hamettut-din teeql-iť, hesekkr-d ccawc henna-as :

– Ruđ awi-d aryaz-in.

Henna-as :

– Mata yef taliđ đayi ?

Inna-as :

– Tamettut ay iruđen.

Henna-as di lweqt-din nettat :

– Yim đi<sup>81</sup> ađ teqqimeđ đay ađ tenseđ, a ađ-niy amensi u a ađ-nseqsa.

Ga hemsu ufukt, henna-as i ccawc :

– Ruđ awi-d amensi ađ čen inijyiwen-aya.

Ga čin, henna-as :

– Euđ-ay lqešša a nesruh fell-aney iđ.

Inna-as :

– Lqeset-inu tađellaqt. Hruh-ay hamettut, hus-d nettat d uwzir-inu, xelđen-d abriđ ; inna : « wałlah hamettut-nnek huya jenna ». Nniy-as : « arađ teskerkuseđ fell-a » ; a neč thawasey.

Henna-as di lweqt-din :

– Ha neč tamettut-nnek.

Inna-as :

---

<sup>78</sup> Selon G. Mercier (1900 : 26), on a affaire ici à une désassimilation de [iddilfan] où l'élément /ddi/ fonctionne comme subordonnant (1900 : 17).

<sup>79</sup> Le deuxième indice du féminin /-t/ est non spirantisé en raison d'une assimilation de /d/ et /t/ à l'intérieur du lexème /tajeddit/.

<sup>80</sup> Désassimilation de [uddilfic] selon G. Mercier (1900 : 26).

<sup>81</sup> Désassimilation de [Yidi].

Mais le roi son mari se leva alors, et dit au vizir :

– Je veux aller chercher ma femme, tu as menti ; allons, accompagne-moi.

Ils partirent et allèrent de village en village. Ils interrogeaient et disaient :

– Y-a-t-il ici une femme qui a été trouvée récemment ? Nous l'avons perdue.

Et les gens du village leur répondaient :

– Nous ne l'avons pas trouvée.

Ils passaient alors à un autre village et interrogeaient. Lorsqu'ils arrivèrent à cette ville, la femme du sultan les reconnut, appela son serviteur et lui dit :

– Va, amène-moi cet homme.

Elle dit au sultan :

– Pour quel motif es-tu monté jusqu'ici ?

Il dit :

– J'ai perdu ma femme.

Elle lui répondit alors :

– Reste, séjourne ici et passe la nuit ; nous te ferons à dîner et nous t'interrogerons.

Lorsque le soleil se coucha, elle dit au serviteur :

– Va, apporte le dîner afin que ces hôtes mangent.

Quand ils eurent mangé elle dit au roi :

– Raconte-moi l'histoire, nous passerons ainsi la nuit.

Il répondit :

– Mon histoire est longue. Ma femme est partie, elle est allée en compagnie de mon vizir. Ils effectuèrent le voyage, puis mon vizir me dit : « Par Dieu, votre femme est allée au ciel ». Je lui ai répondu : « Non, vous en avez menti ». Puis je me suis mis à sa recherche.

Elle lui dit alors :

– C'est moi qui suis votre femme.

– Mammek ad txelded day ?

Henna-as :

– Kkrey, yus-d yar-i d uwzir-nnek, inna-ay : « uc-ay ney ad yersey i memmi-m » ; nniy-as : « yers-as » ; iyers-asen i sn-in.

Henna-as :

– Haqşit-nnek mammek tella ?

Inna-as uwzir :

– Rağ-ay ad ruhey ad bezdey.

Yuggd-it. Ibb-as ixf-nnes. A deça i din tlaya-d lğemceţ n taqlit, henna-asen :

– Smağ-ay, neç tameţţut a lliy.

– Comment êtes-vous venue jusqu'ici, répondit-il ?

Elle raconta :

– Après être partie, votre vizir vint me trouver, et me dit : « Donne-m'en ou bien j'égorge ton fils ». « Egorge-le » lui répondis je, et il les tua tous les deux.

Et elle dit, s'adressant au vizir :

– Et votre histoire, comment est-elle ?

– Attendez-moi, dit le vizir, je vais uriner.

Il la craignait. Mais le roi lui coupa la tête. Le lendemain, elle réunit le conseil du village, et lui dit :

– Pardonnez-moi, car je suis une femme.



#### 4. Haqşit m usufi d utargi\*

Llan sen n swafa d umaten. Qqimen ttumanasen, inna-as aya :

– A xuya, hamettut-inu s ueddīs, ha n cek s ueddīs. Ma hella ha<sup>82</sup> nneḵ tamčukt, i memmi ; ma hella ha<sup>83</sup> inu tamčukt, n memmi-ḵ.

Ass sug ussan, hus-d yeğ d amčuk hict tamčukt. Tegeemren alđ ga ixeldēn šşyam, inna-as :

– Lweqt-a a ḥnini uc-ay illi-ḵ ađ t-awiy i memmi.

Inna-as :

– Neč uciy-aḵ.

Ikker isterḵb-it yuf serdunt<sup>84</sup>, yuwi-t, yey-as leres, yey-as di lweqt-din axxamt-nnes d uryaz-nnes waḥd-s bac ur testeḥa c.

Ass sug ussan isla i-s yeğ si ttwareg hamettut teḥla, irḵeb-d yuf mahri d ecayri, yus-d yar-s. Netta ixled yer ssaḥt-nnes, yafi iniltan.

– Wi ḵen-yilan ?

Nnan-as :

– Swafa.

Itekka fi yiğ, inna-as :

– Yuf uđem m rebbi lcalamin, a amddukel n tşednan iḥlan, a mziyen leerd, hella ca hamettut, flana ult flana, hella ca đay ?

Inna-as :

– Hella.

Inna-as :

– Ma illa ca m wa g illan di-ḵ a aryaz iḥlan, ḥwağey ađ tawid-t- id<sup>85</sup> a t-zrey.

---

\* Racontée par Ahmed ben Cherif de T'koukt, le 2 juillet 1896.

<sup>82</sup> Selon nos informateurs, ce pronom démonstratif est indispensable à l'adéquation syntaxique et la vraisemblance sémantique de l'énoncé.

<sup>83</sup> Selon nos informateurs, ce pronom démonstratif est indispensable à l'adéquation syntaxique et la vraisemblance sémantique de l'énoncé.

<sup>84</sup> Variante de /tşerdunt/.

<sup>85</sup> Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-t-/ (3FS) et de la modalité d'orientation /-id/ sous l'influence de la modalité d'aoriste /ađ/.

## Histoire du Soufi et du Targui

Deux Soufis étaient frères. Devisant un jour de compagnie, l'un dit à l'autre :

– Ô mon frère, ma femme est enceinte, et la tienne l'est également. Si tu as une petite fille, on la mariera à mon fils ; si j'ai moi-même une fille, on la donnera à ton fils.

Un beau jour, il arriva un petit garçon et une petite fille. Ces enfants grandirent jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge du jeûne. L'un des deux frères dit à l'autre :

– Ô mon cher, donne-moi ta fille, je l'épouserai à mon fils.

– Je te la donne, répondit-il.

Le premier la fit monter sur une mule, l'emmena, fit une noce, et donna ensuite aux époux une maison séparée afin que la jeune femme n'eût point honte.

Il arriva qu'un homme d'entre les Touaregs entendit parler d'elle comme d'une femme remarquable ; il monta sur son chameau coureur âgé de dix ans et se rendit chez elle. Arrivé dans les environs de sa résidence, il trouva des bergers.

– Qui êtes-vous ? , leur dit-il.

– Des Soufis.

Il se confia à l'un d'eux et lui dit :

– Par la face du Maître des Mondes, ô favori des femmes belles, homme d'apparence remarquable, dis-moi si la dame une telle, fille d'une telle, est ici ?

– Elle y est.

– Eh bien, si l'on trouve en toi les mêmes sentiments que l'on rencontre chez les hommes de bien, je désire que tu me l'amènes à voir.

Inna-as :

– A as-iniy. Ma hus-d, uwiy-aḡ-t-id ; ur t̄usi c, aḡ welliy-aḡ<sup>85</sup> neč a aḡ-iniy lac.

Ireweḡ iwelli, netta ixleḡ yer axxamṭ-dinni, imessa fell-asen.

– Arwaḡ a tečedḡ amensi.

Inna-asen :

– Lweqt-a čiy ḡi axxamṭ-inu, rwiy.

Yeya iman-nnes itqeššar id̄ bac a hen-isseyfen. Nehni ryin lbarra tqeššaren id̄, netta ičedda yar-s. Inna-as aryaz :

– Issekr-ay-d̄ yar-m ḡ atargi. Iḡla am cem ; hiṭṭawin-nnes ḡlant, axenfuf-nnes iḡla, imi-nnes iḡla.

Henna-as ḡi lweqt-ḡin :

– Qqel mani g illa uryaz-inu.

Netta iqqel, annaḡ i ḡemeč i bceḡ, iwella-d̄ yar-s inna-as :

– Haṭa ḡi lḡemeč itqeššar id̄.

Henna-as :

– Kker a nekker a nruḡ yer ttargi.

Nettaṭ t̄xeld̄-it̄, eeḡben i baed̄-hum baed̄. Annaḡ ḡlan i-s senni. Kkren reḡben, uyiren.

Ga g yus-d̄ aryaz-nnes, netta ixleḡ, annaḡ lfrac waḡd-s. Inna ḡug ul-nnes hella yer baba ney yer čemmi. Ga g yuli wass, inna-as i ulṭma-s :

– Qqel ca ḡi xxamṭ m baba-m ney čemmi-m ma hella ca.

Heqqel, annaḡ lac. Ikker irya iṭhawas, annaḡ hatta lḡerreṭ umahri herya. Isserj ḡi lweqt-ḡin lmahri-nnes. Kkrent ised̄nan<sup>86</sup> nnant-as :

– Yim, la ggur ca, a aḡ-nuc issiṭ-na<sup>87</sup>.

---

<sup>85</sup> Pas de déplacement syntagmatique de l’affixe indirect /-aḡ-/ (2MS) sous l’influence de la modalité d’aoriste /aḡ/.

<sup>86</sup> Nom féminin pluriel dont l’indice du genre /t̄-/ a connu une spirantisation dynamique.

<sup>87</sup> Allomorphe de /-nay/ (ICP).

– Je lui ferai part de ta prière, et si elle me suit, je te l’amènerai, sinon je reviendrai te trouver pour te dire qu’elle ne veut pas.

Il partit, et, arrivé à la demeure de la dame, il aperçut des gens auxquels il souhaita le bonsoir.

– Viens dîner avec nous, lui dirent-ils.

– Je viens de manger chez moi et je suis rassasié.

Il fit semblant de se distraire avec eux pour raccourcir la nuit, en réalité pour endormir leur vigilance. Ces gens sortirent au dehors pour aller se divertir, tandis qu’il pénétra chez la dame.

– Un homme m’envoie auprès de vous, dit-il, un Targui. Il est beau comme vous, ses yeux sont beaux, son nez est beau, sa bouche est belle.

– Regarde donc, lui dit-elle, où se trouve mon mari.

Il regarda, et l’aperçut au milieu d’un groupe éloigné. Revenant vers elle, il lui le dit :

– Le voilà parmi ceux qui raccourcissent la nuit.

– Eh bien, lève-toi, et allons auprès du Targui.

Arrivée auprès de lui, ils se plurent réciproquement, étant beaux tous deux, montèrent sur le méhari et partirent.

Quand le mari revint, il entra chez lui et trouva la couche vide. Il dit en lui-même : Elle est chez mon père ou bien chez mon oncle.

Quand le jour se leva, il dit à sa sœur :

– Va voir dans la maison de ton père ou celle de ton oncle si elle s’y trouve.

Elle y alla, et ne la trouva point. Il sortit pour faire des recherches et voici qu’il aperçoit les traces du méhari qui s’éloignent. Il sella alors son propre méhari. Les femmes sortirent et lui dirent :

– Reste, n’y va pas, nous te donnerons nos filles.

Inna-as<sup>88</sup> :

– Araḥ, neč aḍ laḥqey ha-ynu.

Ikker yuyir, ilḥaq lḡerret umahri hatta hatta hatta aḍ ga hernsa ufuḳt, yensa yuf lḡerret-ḍin. Lmahri-nnes ḍ axmaysi. Ga g aḍ tūli afuḳt, ikker iḍfer lḡerret-ḍin.

Leacer netta ixleḍ yer ssaḥet n ttwareg, yufa ssceyēt ḍ iniltan, itekka fi yiḡ inna-as :

– Xeyr a aryaz iḥlan, uma-sent n tseḍnan iḥlan, a aḳ-iniy awal la h-sray c.

Inna-as :

– Ini.

Inna-as :

– Ma yus-ḍ ca hameṭṭut ḍay iḍiden ? .

Inna-as :

– Hus-ḍ.

Inna-as :

– Ma illa ca ḍi-ḳ m wa g illan ḍeg iryazen iḥlan ?

Inna-as :

– Illa.

Inna-as :

– Hwaḡey a y-tweṣṣleḍ yar-s.

Inna-as :

– A c-weṣṣley. Ruḥ ffer lmahri-nneḳ, ḳerf-it, eks lkeswet-nneḳ bac aḍ taseḍ ḍ eeryan, ur teteccileḍ ca ḍug ammas m ulli. Awi-ḍ ssif-nneḳ, arwah aḍ teggureḍ ammeḳ heggurent ulli.

Inna-as :

– Aḍ ggurey aḍ nehray m<sup>89</sup> ulli yar-ḳ bac a itḍalmen fell-a.

---

<sup>88</sup> L'accord morphologique (de nombre) entre l'affixe indirect /-as/ (S) et le nom /iseḍnan/ (P) auquel il réfère n'est pas respecté ici, une pratique pas trop étonnante dans les textes narratifs.

<sup>89</sup> Allomorphe de /am/ ('comme').

Il répondit :

– Non, je veux rattraper ma femme.

Il sort, il suit la trace du méhari ; la voici, la voici, la voici jusqu'à ce que le soleil se couche. Il passe la nuit sur cette trace. Son méhari est un chameau coureur de cinq ans. Quand le soleil se lève, il repart et suit cette trace.

Vers la fin de l'après-midi, il arrive au campement des Touaregs, trouve des troupeaux et des bergers. Il se confie à l'un d'eux et lui dit :

– Parole de bien, homme brave, frère des femmes belles, je veux te dire une parole que tu ne répéteras point.

– Dis.

– Est-il arrivé une femme en ce lieu l'avant-dernière nuit ?

– Elle est arrivée.

– Y-a-t-il en toi les sentiments que l'on trouve chez les gens de cœur ?

– Certes.

– Je désire que tu me fasses parvenir auprès d'elle.

– Je t'y conduirai. Va, cache ton méhari, entrave-le ; quitte ton vêtement de façon à venir nu ; on ne te reconnaîtra point au milieu des brebis. Apporte ton sabre et viens, tu marcheras comme marchent les brebis.

– Je marcherai vers toi, dit-il, en prenant l'apparence d'une brebis, de façon à passer inaperçu.

– Iq̄-a ađ yin l̄ers, ađ ryen sig ixxamen ukull. Dira xelđey yer uxxam̄<sup>90</sup> n tmettut̄-d̄in, ađ uđey j̄ij s t̄yarit̄. Dira ađ uđey, t̄i-d̄in taxxam̄-nnes.

Iqqim đ̄i lweqt̄-d̄in iħsar đug ammas m ulli, annađ hised̄nan ryint tezzint. Iqqel đ̄i lweqt̄-d̄in f ilallen m uxxam, ga g issiwel lbarud, immug l̄ers, iedda yar-s. Yuf-it đ̄i lfrac, annađ cmeē ireqq.

Henna-as :

– Elesslama a flan.

Inna-as :

– Isellm-k.

Henna-as :

– Mata a c-đ-yuwin ?

Inna-as :

– Cem a yer đ-usiy.

Henna-as :

– Ixla axxam̄-nnek !<sup>91</sup> Neč eddiy c.

Inna-as :

– Ađ tekkerđ.

Henna-s :

– Ur tekkrey c. Ma t̄exsed̄ ađ tečed̄, ađ ađ yiy<sup>92</sup>.

Inna-as :

– Ur tettey ca.

Henna-as :

– Ma ur tetteđ ca, ađ eeytey i uryaz-inu ađ yadef a c-iney.

Đi lweqt̄-d̄in ijbed̄ ssif-nnes inna-as :

– Ađ tekkred̄ ney a cem-nyey.

Hekker huyir đ̄i hyera-nnes. Ixleđ yer umahri-nnes, illf-as, iedda yer leksawi, iks-ihent, ird̄-ihent, isserkb-it urenn-as, ikker yuyir. Ass yuli, henna-as :

– A wa ya u-εemmi, neč ffuđey.

---

<sup>90</sup> Etat d'annexion marqué par /u-/.

<sup>91</sup> Pas d'accord de genre entre l'indice de personne /i-/ (M) et le complément explicatif /axxam̄-nnek/ (F).

<sup>92</sup> Variante syntagmatique de /...ađ ak-yiy./.

– Cette nuit, répond le berger, ils feront la noce, tout le monde sortira des habitations, et lorsque j’arriverai à la tente de cette dame, je frapperai un piquet avec un bâton. Là où je frapperai sera sa demeure.

Il attend alors et se dissimule au milieu des brebis, et voici que les femmes sortent pour traire. Il regarde dans le groupe des tentes, et, tandis que les coups de feu retentissent et que la noce bat son plein, il entre chez elle. Il la trouve dans le lit, et la chandelle brûle. Elle lui dit :

– Que Dieu t’accorde le salut, un tel.

Il dit :

– Le salut sur toi.

– Quel motif t’amène ? lui dit-elle.

– C’est pour toi que je viens.

– Dieu fasse que ta tente soit déserte ! Je ne te connais plus.

– Lève-toi ! , répondit-il.

– Je ne me lèverai pas, mais si tu veux à manger, je vais t’en préparer.

– Je ne veux pas manger.

– Eh bien, puisque tu ne veux pas manger, je vais appeler mon homme qui accourra et te tuera.

Alors il tire son sabre et lui dit :

– Tu vas te lever ou je te tuerai.

Elle se lève et sort avec lui. Il arrive à son méhari, le détache, va chercher ses vêtements, s’en couvre, prend sa femme en croupe et part. Le jour monte, elle dit :

– Ô toi qui es le fils de mon oncle paternel, j’ai soif.



Nettaṭ teḥwağ aḍ teḥdeε.

Inna-as :

– Ma illa ca m waman ḍay ?

Henna-as :

– Ass m ay-ḍ-yuwi ttargi, haṭan ḍi hizi-ha.

Xelḍen yer lbir-ḍin. Ikker netta inna-as :

– Hwa.

Henna-as :

– Neč tamettut a lliy, tuggaḍey. Hwa cek.

Ikker ihwa netta. Issiy-as-ḍ aman, heswa. Irni i<sup>93</sup> umahri-nnes, iswa.

Ha al ṭ a hetwezzεε ḍi hmurt. Inna-as :

– Cem mayef twezzeεḍ aman ḍi hmurt.

Henna-as :

– Ur twezzeey ca, amahri-nneḵ a g isessen.

Nettaṭ heyra hiṭ-nnes, annaḵ ha-ṭ ayubbar, hezra ttargi aḍ yus-id, hebbi fell-as aḥebbal. Ur yeyḍu ca f lbir, iqqim ḍi cegg ḍi ḍukkant, alḍ ga aḍ ixleḍ utargi.

Henna-as hamettut i<sup>94</sup> utargi :

– A neč a ḥaṣṣley-aḵ-t-id.

Inna-as :

– Ṣaḥḥeyt.

Inna-as utargi i usufi :

– Sili-yay-ḍ aman aḍ swey !

Issily-as aḍ isew.

Henna-as hamettut :

– Ny-iṭ ḍaxel lbir ; aḍ yečat s terreṣaṣt, u as-hezemmreḍ ca.

Inna-as :

– Araḥ, neč ur senjusey ca lbir n lecrac. A nessili-t-id<sup>95</sup>.

---

<sup>93</sup> Assimilation de cette préposition avec le /-i/ du verbe /irni/ dans le texte transcrit par G. Mercier (1900). Sa présence sous-jacente est indiquée par la marque d'état d'annexion /u-/ du nom qui la suit.

<sup>94</sup> Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1900). La marque d'état d'annexion /u-/ du nom qui la suit l'indique.

<sup>95</sup> Pas de déplacement syntagmatique sous l'influence de la modalité d'aoriste.

Elle méditait une trahison.

Il lui dit :

- Est-ce que l'on trouve de l'eau par ici ?
- Le jour où le Targui m'a emmenée, il y en avait dans ce

col.

Ils arrivent au puits.

- Descends dans le puits, dit le Soufi.
- Je ne suis qu'une femme, j'ai peur. Descends toi-même.

Il descend. Il puise de l'eau, elle boit ; il en puise encore pour son méhari qui se désaltère, et voici qu'elle répand l'eau à terre.

- Pourquoi verses-tu l'eau à terre ? , lui dit-il.
- Je n'en verse pas, c'est ton méhari qui boit toujours.

Et cependant elle lance ses regards, et voici qu'une poussière se lève ; elle aperçoit le Targui qui arrive. Elle coupe la corde sur son mari, mais il ne tombe pas au fond du puits ; il reste sur une anfractuosité, sur un banc de pierre, jusqu'au moment où le Targui arrive.

La femme, s'adressant   celui-ci, lui dit :

- Voici que je te l'ai attrapé
- Bravo ! s'écrie-t-il, et s'adressant au Soufi :
- Fais-moi monter de l'eau, que je boive.

Il puise de l'eau, et le Targui boit.

La femme lui dit :

-Tue-le dans le puits, c'est un tireur de balles, tu n'es pas plus fort que lui.

- Non, répondit-il, je ne veux pas souiller le puits des tribus. On le fait monter.

Yuli ald ga ad ixleđ s icebbæec, ǵi-ssawen-t<sup>96</sup>, kerfen-t. Rnin-as iǵaren, kerfen-as-hen, ǵin-t ǵ ceryan.

Ŧıfen ǵi lweqt-ǵin Ƴersen-as i<sup>97</sup> umahri-nnes. Inna-as ǵi lweqt-ǵin i hameŦŦut :

– Awi-ǵ isyaren a neknef aǵsum.

Hekker hawi-yas isyaren. Netta ikennef itett, nettaŦ ikennef ǵi hađunt ald itqetta<sup>98</sup> Ƴef u-cemm-is. Inna-as utargi :

– La as-tegg c amm-a.

Henna-as :

– Netta ijbæđ-ǵ Ƴar-i ssif, iqqar : « Ad tekkređ neƳ a cem-nyey. »

Inna-as :

– Ƴi rray-nnem.

NettaŦ hetqetta-as f iǵmar-nnes ǵ wuđem-nnes ǵ Ƴiyallen-nnes, ald ga iħarq wilim-nnes. Heya amm-a, u ttargi ixleđ-it-iđ iđes, inna-as i hmeŦŦut :

– Ĥarz a ur inessreb.

Netta iŦtes, inna-as usufi :

– XeƳr, a hameŦŦut iħlan, kenneđ Ƴar-i a ssuđney imi-nnem neƳ mag-nnem.

Henna-as :

– Ixli bit-k ! Lweqt-a ad temmteđ, cek teħƳağeđ ad tessuđneđ.

Inna-as :

– Mđara ad mmteƳ, ad mmteƳ fell-am. ĤƳağey-cem. XeƳr n duneŦ-aya ukull, ǵ-ay a cem-ssuđney, a ferħey sact, ǵi lweqt-ǵin ad mmteƳ.

Henna-as :

– Ĥay-h<sup>99</sup>.

---

<sup>96</sup> La position pré-verbale de la modalité d'orientation /ǵi-/ est probablement en rapport avec l'élément /ald ga/ qui le précède dans la première partie de l'énoncé.

<sup>97</sup> Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1900). La marque d'état d'annexion /u-/ du nom qui la suit l'indique.

<sup>98</sup> Pas d'accord de genre entre l'indice de personne /i-/ (M) et le nom auquel il réfère /hađunt/ (F).

<sup>99</sup> Forme désassimilée de [ħax].

Le Soufi monte jusqu'à ce qu'il arrive à hauteur des seins ; ils s'en emparent, le hissent, le ligotent. Ils lui prennent encore les pieds, les attachent, et le mettent nu.

Alors ils s'emparent de son méhari et l'égorgent.

– Apporte du bois, dit le Targui à la femme, nous allons faire rôtir la viande.

Elle se lève et lui apporte du bois. Il fait rôtir et mange, tandis qu'elle fait griller les morceaux de graisse jusqu'à ce qu'ils dégouttent sur son cousin.

– Ne lui fais pas cela, lui dit le Targui.

Elle dit :

– Il a dégainé sur moi son sabre en s'écriant : « Lève-toi ou bien je te tuerai. »

– Dans ce cas, agis à ta guise.

Elle fait dégoutter la graisse sur sa poitrine, sur son visage, sur sa nuque, jusqu'à ce que sa peau soit grillée. Pendant qu'elle agit ainsi, le Targui se sent gagné par le sommeil et dit à la femme :

– Veille sur lui, afin qu'il ne se glisse pas hors de nos mains.

Tandis qu'il dort, le Soufi parle :

– Parole de bien, ô femme excellente, penche-toi sur moi que j'embrasse ta bouche ou bien ta joue.

Elle dit :

– Dieu fasse que ta tente soit déserte ! Tu vas mourir tout à l'heure, et tu penses aux baisers ?

– Certes, je vais mourir, et je mourrai pour toi. Je te veux. Je t'aime plus que ce monde entier. Laisse-moi t'embrasser, j'aurai un moment de joie avant de mourir.

Elle dit :

– Prends.

Inna-as :

– Kenneḍ swaswa yar-i.

Henna-as :

– Hay-h.

Yeft-it s uđerrim s uxenfuf. Henna-as :

– Mata teħwağeḍ ?

Inna-as :

– Llf-ay !

Hellf-as. Inna-as :

– Susem, ur tsawal ca !

Icedda, yeks ikref f idaren-nnes, irni yerđ ielaw-nnes, icedda yer lemkaħel-nnes, yeks-as teemmeṛ tamzwaruť, yerni icemmr-it, irac yer tmiłsi annađ teħla, inna-as i hmeťtuť :

– Sekker ttargi.

Ikker, inna-as :

– Mayef ur ay-tenyiđ ca đeg iđes ?

Inna-as :

– Ak cek ur ay-tenyiđ ca đaxel lbir. Kker cek ruħ đun, neč ađ qqimey đayi.

Ikker utargi inna-as i usufi :

– Huť<sup>100</sup> cek đ amzwaru.

Inna-as netta usufi :

– Araħ, ğiy-c, huť cek.

Hessiwel nettať tmeťtuť, henna-as :

– Uť cek a ttargi, cek ur tzeemreḍ ca i<sup>101</sup> usufi.

Ikker utargi iwta, annađ hametteťtuť hasslulu fell-as, iħekm-it đı cucay-nnes<sup>102</sup> ufint f ixf-nnes. Ikker đı lweqť-đin netta usufi inna-as :

– Bedd-ay lweqť-a ammeḳ a ađ-beddiy.

---

<sup>100</sup> Selon nos informateurs, ce /h/ expressif rend également la valeur impérative de cette forme verbale plus énergique.

<sup>101</sup> Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1900). La marque d'état d'annexion /u-/ du nom qui la suit l'indique.

<sup>102</sup> Variante de /tucay/ sans marque du féminin.

– Penche-toi bien sur moi.

Elle dit :

– Prends.

Il la mord par la mâchoire et par le nez. Elle dit :

– Que demandes-tu ?

– Que tu me délies.

Elle le délie. Il lui dit :

– Tais-toi et ne profère pas une parole !

Puis il s'occupe de détacher les entraves qui retiennent ses pieds, il revêt son burnous, va chercher son fusil, enlève la charge ancienne et le recharge à nouveau, examine la pierre à fusil et s'assure qu'elle est bonne et dit à la femme :

– Fais lever le Targui.

Celui-ci s'éveille.

– Pourquoi, dit-il, ne m'as-tu pas tué pendant mon sommeil ?

– C'est que toi-même ne m'as point tué tandis que j'étais dans le puits. Lève-toi, va te placer là-bas, tandis que je resterai ici.

Le Targui obéit et dit au Soufi :

– Tire toi le premier.

Le Soufi lui répond :

– Non, je te laisse tirer toi-même le premier.

La femme prend la parole :

– Frappe toi en premier, ô Targui, tu n'es pas aussi fort que le Soufi.

Le Targui se lève, il tire, et voici que la femme fait entendre un long youyou. Il l'atteint dans ses chéchias qui volent de dessus sa tête. A son tour, le Soufi se prépare et dit :

– Tiens-toi droit maintenant, comme je me suis tenu droit pour toi.

Yuṭ-it, iḥekm-it ḡi himmi, yemmuṭ ; ieedda yar-s, iyers-as. Ieedda ḡi lweqt-ḡin yer umahri, ibbi-ḡ si-s aksum, inna-as i hametṭuṭ :

– Ruḥ awi-ḡ isyaren aḡ kenfey aḡ čey.

Henna-as :

– Ur truḥey c.

Iberreh fell-as s ussfiε, yuṭ-it. Hekker ḡi lweqt-ḡin hawi-ḡ isyaren. Ikennef, yeča alḡ i g irwa.

Iruḥ a t-iney, annak yuggeḡ a as-inin lεerc-nnes : « ur t-tuwiḡ-id<sup>103</sup> c ». Yey-it urenn-as, ikker.

Ayt-εemmi-s tereen ḡi-s si tqerbust melmi aḡ ixleḡ. Annak hayebbart hattan, alḡ ga aḡ ixleḡ annak netta. Issiwel uma-s m uryaz, inna-as :

– Mata a ak-yin amm-a ?

Inna-as :

– Uṭt-εemmi i y-yin amm-a.

Yersen-as i hmetṭuṭ, qeddeden-t, yirin-t yef tzuggayt. Usin-ḡ uccanen ḡ ifrax tqellan-ḡ ssi-s tetten<sup>104</sup> alḡ ga aḡ tekfa.

---

<sup>103</sup> Pas de déplacement syntagmatique de la modalité d'orientation sous l'influence de la modalité de négation /ur/.

<sup>104</sup> Variante syntagmatique de /tqellan-ḡ tetten ssi-s/.

Il tire, il l'atteint au front ; son ennemi mort, il se précipite sur lui et l'égorge. Il va ensuite au méhari, en coupe des quartiers de viande et dit à la femme :

– Va me chercher du bois, je veux faire rôtir et manger.

– Je n'irai point, dit-elle.

Il s'avance vers elle menaçant et la frappe. Elle se lève alors, et apporte du bois. Il fait rôtir et mange jusqu'à satiété.

Il songe alors à tuer la femme, mais il craint que les gens de sa tribu lui disent : « Tu ne l'as point ramenée ». Il la prend en croupe et part.

Ses cousins, qui faisaient paître sur une colline, attendaient qu'il arrive. Quand il fut près d'arriver, voici qu'une poussière se lève, et le voici lui-même. Son frère prend la parole et dit :

– Qu'est-ce donc qu'on t'a fait ?

Il répond :

– La fille de mon oncle paternel a fait telle chose.

Alors ils égorgent la femme, découpent sa chair en lanières, les lancent sur un jujubier sauvage. Les chacals et les oiseaux accourent, et passent la journée à les manger jusqu'à ce qu'il n'en reste plus.



## 5. Aḥmed Lhelayli q Rredaḥ\*

Aḥmed Lhelayli ur t-tḥiban ca iwdan. Ruḥen yar-s yar settut<sup>106</sup>, nnan-as :

– A settut, xsey<sup>107</sup> a t-nsekker-d aryaz-a si hmurt. A<sup>108</sup> tṭulbeḍ fell-aney a am-t-nuc.

Henna-asen :

– Farḥi-kum-weḡuha ! Yeḡ lecyad ad irya a t-hezzerey.

Kkren yin lecyad, nnan-as halyumt hruḥ. Ikker netta q̄i lweqt-din inna-as i baba-s :

– Haḍ fezzcey-aḳ neč<sup>109</sup>.

Ikker irḳeb yuf uyis-nnes, ifzeε, ixleḍ ammas m ubriḍ, nnan-as :

– Lcafiṭ !

Imeḍran-d, ixleḍ ad iwreḍ yis-nnes, yaf settut hettayem, inna-as :

– Ğ-ay, eks ayddiḍ zzat-i.

Henna-as nettaṭ :

– Ğedda u barek.

Netta iscedda yis, iefes uyddiḍ, imezzeq.

Henna-as :

– Cek nfext-ay, ma a q-tuwiḍ ca n Rredaḥ Um Zayd ? Inna-as :

– S d̄din m wa<sup>110</sup> i abbḍey<sup>111</sup> al ḍay-tencateḍ Rredaḥ mani hettili ney ad bbiy ixf-nnem !

---

\* Racontée par Ahmed ben Cherif de T'koukt.

<sup>106</sup> Allomorphe de /asettut/, /hasettut/ ou /tasettut/.

<sup>107</sup> Incohérence d'accord morphologique de cette forme verbale (IS) avec la forme qui la précède /nnan-as/ (3MP) et celle qui la suit /nsekker/ (1P).

<sup>108</sup> Allomorphe de /ak/.

<sup>109</sup> Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe indirect /-aḳ/ sous l'influence de la modalité d'orientation /haḍ/ étant un allomorphe de /aḍ/.

<sup>110</sup> Forme désassimilée de [uma].

<sup>111</sup> Allomorphe de /εabbḍey/ où le /ε/ n'est pas prononcé.

## Ahmed El-Helayli et Redah

Ahmed le Hilalien n'était pas aimé des gens. Ses ennemis allèrent trouver une vieille sorcière et lui tinrent ce langage :

– Ô sorcière, nous voulons que tu chasses cet homme de notre pays ; demande-nous ce que tu voudras, nous te le donnerons.

Elle leur dit :

– Que Dieu réjouisse vos visages ! Jetez des cris, notre homme sortira et je le verrai.

Ils se levèrent et obéirent, criant qu'une chamelle s'était échappée. Aussitôt, Ahmed va trouver son père, et lui dit :

– Je vais la chercher.

Il sort, il monte sur son coursier, il se met en route, et rencontre à mi-chemin ces gens qui lui disent :

– Ce n'est rien.

Il fait demi-tour, toutefois non sans faire boire son cheval, et rencontre à la source la sorcière qui puisait de l'eau.

– Laisse-moi passer, lui dit-il, et enlève ta peau de bouc de mon chemin.

– Passe donc ainsi, lui répond-elle.

Il fait avancer son cheval, qui foule la peau de bouc et la déchire.

– Toi qui es si fier avec une pauvre femme, lui dit-elle, serais-tu donc capable de ramener Redah Oum Zayd ?

– Par la religion de celui que j'adore, tu me montreras où demeure cette Redah ou bien je te couperai la tête !

Henna-as di lweqt-din :

– Rredah tebced tiqli n rebcin yum ġar-aq did-s.

Ikker di lweqt-din ireweḡ, irfed rebcin n ttebbaṭ n deglet-nnur,  
yey-ihent di lġib-nnes, irkeb yuf yis-nnes, yuyir.

Netta iggur iggur alđ yudef hamurt n rrmel. Dira iyer uyis s  
iḡaren-nnes w ad yadef al ddir. Ibettel uyis, iyleb, icya. Inna-as  
Aḡmed Lhelayli i uyis :

الازرق يا باهي اللون  
كلاك الرمل من عيونك  
لا سهات بالتتوين  
لا في راس حامق جنونك  
منيت لك مرج و خافور  
ونورك من عين نونة  
والله بغلة معيبة بالشعير  
قودها ابن هجونة

*A yis aziza, imelḡ llun-nneḡ  
Iḡuca rrmel si hiṭṭawin-nneḡ  
Ur teḡneḡeḡ ca ammeḡ teḡneḡeḡ zik  
Imuks ssi-k wah tsawid zik  
Tmennyi-aḡ lmurḡ ad ili iḡur s lxafur  
U a c-nsessu si hiṭ n Nuna  
Waḡḡah haserdunt a tcebbba s hemzin  
Izzuyr-it Ben Hajjuna.*

Issiwel yar-s uyis, inna-as :

– Ers, rxef ddir, cbaḡ leḡzam, tiṡednan a yen-isseryin i hmurt.

Irex-f-as ddir, iccedda, irkeb, yuyir. Netta iggur annaḡ, yaf nneje zzaṭ-s,  
yaf amnay irkeb fell leawda tamellalt, netta itberrem di hileymin.  
Inna-as Aḡmed :

– Slama-elik ya wa illan urn-iṭ hileymin.

Issusem, iggum a as-yue sslam.

Inna-as :

– Slama-elik a wa illan duḡ ammas n tleymin.

– Sache donc qu'elle demeure loin d'ici, et qu'il n'y a pas entre elle et toi moins de quarante journées de marche.

Ahmed rentre chez lui, il s'approvisionne de quarante dattes de l'espèce *deglet-nour*, qu'il met dans sa poche. Il monte sur son destrier et part.

Il marche, il marche sans cesse jusqu'au pays du sable. Le coursier lance ses pieds en avant, et s'enfonce dans le sable jusqu'au poitrail, mais bientôt il s'arrête, il est vaincu, il est brisé par la fatigue. Ahmed le Hilalien s'adresse alors à lui :

*Mon bon cheval gris clair, de noble apparence,  
Le sable vient manger tes yeux.  
L'air ne retentit plus de tes hennissements redoublés ;  
Dans ta tête, plus d'ardeur bouillonnante.  
Je te donnerai des prairies de khafour ;  
Je t'abreuverai des yeux de Nouna.  
Par Allah ! Tu auras une mule chargée d'orge,  
Que conduira Ben Hadjouna.*

A son tour, le destrier parle et dit :

– Descends, relâche le poitrail, resserre la sangle, car des femmes vont se montrer à nous dans ce pays.

Ahmed va relâcher le poitrail, puis remonte et part. Tandis qu'il marche, il aperçoit devant lui le campement d'une tribu, et voit venir un cavalier monté sur une jument blanche, occupé à rassembler des chamelles.

– Sur toi soit le salut, s'écrie Ahmed, ô toi qui te trouves derrière les chamelles.

Le cavalier garde le silence, et ne veut pas lui rendre le salut.

– Sur toi soit le salut, dit Ahmed, ô toi qui te trouves au milieu des chamelles !

Iggum a as-yue sslam.

Inna-as :

– Slama-elik a wa illan zzaṭ hleymin.

Iggum a as-yue sslam.

Inna-as ḡi lweqṭ-ḡin :

– Slama-elik ya bab n ṭmellalt.

Inna-as :

– Elik-ssalam.

Inna-as :

– Mata cek, neč qqarey-aḡ slamna-elik<sup>111</sup>, cek heggumiḡ a ay-tueiḡ sslam ?

Inna-as :

– Hennidḡ-ay : « slama-elik a wa illan urn-itḡ hileymin » ; urn-asant ḡ ileqqaden-nsent. Hennidḡ-ay : « slamna-elik a wa illan ḡug ammas n ṭleymin » ; ammas-nsent ḡ iceddisen-nsent. Hennidḡ-ay : « slamna-elik a wa illan zzaṭ ṭleymin » ; zzaṭ-sent ḡ ixfawen-nsent. Hennidḡ-ay : « slamna-elik ya bab n ṭmellalt » ; nniy-aḡ : « elik-ssalam ».

Inna-as Aḡmed Lhelayli i unilti-ḡin :

– Ism-nnek ?

Inna-as :

– Ism-inu Cira.

Inna-as :

– Neet-ay Rredaḡ mani hettili, ḡi haqliet ney ḡi hezdeḡt ?

Inna-as :

– Rredaḡ hettili ḡi haqliet. Baba-s ḡ ssulṭan a g truven fell-as sebe n slaṭin. Iberd-it yeḡ si-sen qqaren-as Ceelan. Inna-as unilti : Ruḡ qṣed axxam ameqran. Tueiḡ<sup>112</sup> yar-s alḡ aḡ rewḡey.

Iruḡ netta ixleḡ hameṭṭuṭ n unilti. Hery-ḡ yar-s henna-as :

– Ğuz, marḡba-u-sahla-bik !

---

<sup>111</sup> Le texte indique un emploi à la fois de /slama-elik/ et de /slamna-elik/.

<sup>112</sup> Variante syntagmatique de /Aḡ tueiḡ.../ selon nos informateurs.

Même silence obstiné.

– Sur toi le salut, ô toi qui te trouves devant les chamelles !

Le cavalier garde encore le silence.

Ahmed dit alors :

– Le salut soit sur toi, ô possesseur de la jument blanche !

– Sur toi soit le salut, répond le cavalier.

– Comment donc se fait-il, dit Ahmed, que je t'ai adressé plusieurs fois mon salut, sans que tu veuilles seulement me le rendre ?

Le cavalier répondit :

– Tu t'es écrié : « Sur toi le salut, ô toi qui te trouves derrière les chamelles » ; derrière elles, il y a leurs queues. Tu as dit : « Sur toi notre salut, ô toi qui te trouves au milieu des chamelles » ; au milieu d'elles, il y a leurs ventres. Tu m'as dit : « Sur toi notre salut, ô toi qui es devant les chamelles » ; devant elles il y a leurs têtes. Tu m'as dit : « Notre salut sur toi, ô maître de la jument blanche ! » Et je t'ai répondu : « Sur toi aussi le salut ! ».

Ahmed le Hilalien demande au berger :

– Quel est ton nom ?

– Je m'appelle Chira.

– Eh bien ! Chira, enseigne-moi où habite Redah ; est-ce à la ville de pierres ou dans les jardins de palmiers ?

– Redah habite la ville, et son père est sultan ; sept rois se sont battus pour elle, et l'un d'eux a rafraîchi son cœur, on l'appelle Che'lan. Va, continue le berger, dirige-toi vers la grande maison ; tu te rendras chez Redah, lorsque je reviendrai.

Ahmed part, et rencontre bientôt la femme du berger qui sort au-devant de lui et dit :

– Entre, sois le bienvenu, et que le bonheur t'accompagne !

Teqqn-as uyis, tseswa-as-t<sup>114</sup>, hruḥ hawi-yas-d hiyni. Hecudd-as-nt<sup>115</sup>, hessers-as-hent. Iteks ayyay iwæet, iḥebba iğeml-ihent u a tent-issers<sup>116</sup>. Netta ur itett c. Inna-as :

– Rfed hiyni-nnem, rwiḥ.

Haqqel nettat, herfed tṭbeq, tucdd tṭḥebba, annak hiç lah<sup>117</sup> tetweç ; ayyay llan, hiyni ur tetwaça akeḍ tiç. Henna-as di lweqt-din :

واه واه!  
فرغ قلبی من هواه  
كما فرغ التمر من نواه!

*Wah wah !*

*Ifrey ul-inu sug maxluq-aya  
ammek ifrey wayyay si hiyni !*

Techeḡ, irya rruḥ-nnes.

Iqqim netta itxammam ald ga ad ireweḥ unilti. Inna-as :

– Hamettut-nnek temmut. Ma teḥwaḡeḍ a ak-t-azzney<sup>118</sup> s wurey d uzref.

Inna-as di lweqt-din unilti :

– Ak neç d mmi-s n ssulṭan a lliy. Usiy-d ruzziy yef tmettut-aya, xsey a t-zrey. Styima lweqt-a, ur ttawiy si-k la urey la azref. Haça ubriḍ, ruḥ ald a tẓelḍeḍ yer lburğ-nnes.

<sup>114</sup> Absence de l'affixe direct /-t/ dans le texte transcrit par G. Mercier (1900).

<sup>115</sup> Allomorphe de /-hent/ ou /-tent/.

<sup>116</sup> Dans le texte transcrit par G. Mercier (1900), le /t/ (MS) de /t-issers/ est en discordance morphologique avec son coréférent /iḥebba/ (FP).

<sup>117</sup> Forme expressive de /la/.

<sup>118</sup> Variante de /wezney/.

Elle attache son cheval, le fait boire, et va chercher des dattes pour Ahmed. Elle prend soin de les compter avant de les lui servir. Il enlève le noyau, referme les dattes, les rassemble toutes et les pose. Il n'a rien mangé, et il dit à la femme :

– Emporte tes dattes, car je suis rassasié.

Elle regarde, enlève le plateau, recompte les dattes et aperçoit qu'aucune d'elles n'a été mangée ; cependant il y a un noyau, et pas une datte ne manque. Elle s'écrie :

*Hélas ! Hélas !*

*Mon cœur, par l'amour de ce jeune homme, est devenu aussi vide de souffle,*

*Que la datte qui est privée de son noyau !*

Elle exhale un soupir et son âme s'envole.

Ahmed reste songeur, jusqu'au moment où le berger rentre.

– Ta femme est morte, lui dit-il. Si tu veux, je vais te donner son poids d'or et d'argent.

Mais le berger répondit :

– Moi aussi, je suis fils d'un sultan ; je viens pour rendre visite à cette dame et je désire la voir. Tranquillise-toi, je ne te prendrai ni or ni argent. Voici la route à suivre, va, jusqu'à ce que tu arrives au château qu'elle habite.



Iruh alđ g ixleđ yer Iburg, ibedd đug allay-nnes đi rrqab, isđell zzyayet-nnes f ttaq.

Henna-as nettađ Rredah i iskyuđ-nnes<sup>118</sup> :

– Đell ca mata isđurin fell-a tfuđt, ma đ sshab ney zzyayet m uerab<sup>119</sup> ?

Heđell-đ askyuđ, hebiyen amnay-ay, hwella yer lalla-s, henna-as :

– Amnay-aya, si lliy lah zriy-t<sup>120</sup>.

Henna-as :

– Hwella<sup>121</sup>, ini-yas ma hemsedđ ?

Hetwella henna-as :

– Ma hemsedđ ?

Inna-as :

– Cem taskyuđ, haskyuđ lac yar-s llekluf. In-as i lalla :  
« ađ tđelledđ ađ tezredđ a g illan ».

Heđelledđ nettađ Rredah fell-as, henna-as :

يا هذا الفارس الي قعد ما بين زوج عيون  
علاش تضيع روحك يا مغبون  
انا تخيل عرضك يا فارس  
انعت لي من النسبة واش تكون

*A amnay iqqim ġar sent n tittawin*

*A cek heđeycedđ iman-nnek ya meybun*

*Nect-ay nnesbet-nnek ma hemsedđ ?*

<sup>118</sup> Allomorphe de : /askyuđ-nnes/, /haskyuđ-nnes/, /hiskyuđ-nnes/, /taskyuđ-nnes/ ou /tiskyuđ-nnes/.

<sup>119</sup> Forme rétablie de [um erab].

<sup>120</sup> Pas de déplacement syntagmatique de l’affixe direct /-t/ sous l’influence de la modalité de négation /lah/.

<sup>121</sup> La valeur impérative de cette forme verbale est rendue plus énergique par le /h-/ au début.

Ahmed part, et, lorsqu'il arrive au château, il se lève de toute sa hauteur sur ses étriers, et projette l'ombre de sa lance sur une fenêtre. Redah, s'adressant à sa servante, lui dit :

– Regarde donc ce qui me voile la lumière du jour : est-ce un nuage ou plutôt la lance d'un Arabe ?

La servante va voir, dévisage notre cavalier, revient vers sa maîtresse et lui dit :

– C'est un cavalier, tel que je n'ai pas vu son pareil depuis que j'existe.

– Retourne, dit Redah, et demande-lui qui il est.

La servante revient et pose la question.

– Servante tu es, répond Ahmed, et une servante n'a point, que je sache, qualité pour parler ; va plutôt dire à ta maîtresse de venir elle-même, elle verra qui est là.

Redah vient voir, et dit :

*Ô cavalier, qui vient poser devant deux yeux ;*

*Pourquoi cherches-tu ta perte, insensé ?*

*Mais dis-moi, je t'en conjure par ton honneur, cavalier,*

*Dis-moi quelle est ton origine ?*

Inna-as :

انا احمد الهلايلي  
المترهد بين نجوع بنات هلال  
اذا عاد نهار مشالي  
في يدي زغاية تعجب القتال  
اذا زرقوا زوج عوالي  
لا تعد الغريم على جواد و مات

*Neč đ Aḥmed Lhalayli a g iḥlan đug ammas Lhalayliya.  
Ma illa đ ass n leften, đug fus-inu zzyayet  
Ma llfey-as, wa wṭiy, rebb a irḥem.*

Henna-as di lweqt-đin :

انت احمد الهلايلي  
طير الحر ما يد ور على الزربية  
والطير الجيد ما يولي على الوكار  
بهلول يا شاقى على نخلة ما فيها تمار

*Cek đ Aḥmed Lhalayli.  
Ṭir lḥarr ur ithawas ca yuf taqliet  
Ṭir lğiyd ur itwella ca fell ukar  
Bahlul, a wa iceqqar yuf tazdaqṭ ulac đi-s n ṭiyini.*

Inna-as netta :

نطلب الرب العلي  
يعطينا المطر تجي ساحتنا بالعشب وانوار  
لنشبعوا من كل اثمار

*A neṭleb rebbi a ayen-yuc ṭameṭna  
Ađ iymi laḥcic đ nnwar  
Ađ nerwa laṭmar*

Il répond :

*Je suis Ahmed le Hilalien,  
Redouté entre tous dans les tribus des Hilaliens.  
J'ai en main une lance qui se plaît à donner la mort.  
Lors même qu'il m'attaquerait avec deux pointes de lance,  
L'ennemi ne saurait compter que sur son coursier et il meurt !*

Elle lui dit :

*Tu es Ahmed le Hilalien ?  
L'oiseau noble ne rôde pas autour de la zeriba<sup>122</sup> ;  
Le faucon généreux ne vient pas tourner autour des nids.  
Insensé ! Pourquoi te donner tant de peine pour un palmier sans  
dattes ?*

Il lui répond :

*Je demande au Maître Elevé de nous donner la pluie  
Qui couvrira notre pays de pâturages et de fleurs ;  
Et nous pourrons nous rassasier de toute sorte de fruits.*

---

<sup>122</sup> Enclos pour les bestiaux.

Henna-as nettaṭ :

أحنا النساء كيف الحرير  
ما يتقلنا غير التجار

*Nečenti tisednan am lḥarir  
U yen-refden yir ttuḡar*

Inna-as di lweqt-din Ahmed Lhalayli :

عندي ما يضدك في بنات هلال  
لباسات حرير الأندلس صبغوه في الخوابي

*Yar-i tihlaylyin am cem,  
Rađent yir lḥarir išebyen di lexwabi  
Hessefleđ-đ-ay a Rredaḥ, ya lmedheb m Bni Mzab !*

Iđerren ixf uyis-nnes, yuyir. Henna-as di lweqt-din :

أنا جنسة و انت لي غراس  
أنا نخلة و انت لي قصاص  
أنا غنم و انت لي كداس  
أنا تخيل عرضك يا العود الأزق  
أقلب رأسك الغضبة ما بين الناس

*Neč đ ččint, cek ay a iyersen<sup>124</sup>  
Neč đ tazdaqt, cek ay a hibbin<sup>125</sup>  
Neč đ asercuft, cek ay a inyan<sup>126</sup>  
Neč t̄xil eerd-k,  
Dren-đ ixf-nnek hwellađ yar-i<sup>127</sup>.*

---

<sup>124</sup> Variante syntagmatique de /a ay-yersen/.

<sup>125</sup> Variante syntagmatique de /a ay-hibbin/.

<sup>126</sup> Variante syntagmatique de /a ay-inyan/.

<sup>127</sup> Variante syntagmatique de /Dren-đ ixf-nnek ađ hwellađ yar-i/.

Redah :

*Nous autres femmes, nous sommes comme la soie ;  
Seuls, les marchands fortunés savent nous manier.*

Ahmed le Hilalien dit alors :

*J'en ai qui te valent parmi les filles de Hilal,  
Vêtues d'une soie précieuse que l'on a teinte dans de grandes  
cuves ;  
Ceci de ta part est une mauvaise action, ô Redah, ô cinquième  
rite !*

Et tournant la tête de son cheval, il s'en va. Mais elle le rappelle :

*Je suis une orange, et tu es celui qui m'ouvre ;  
Je suis un palmier, et tu es celui qui coupe mes régimes ;  
Je suis un bétail, et tu es celui qui m'égorge ;  
Je suis ... par ton honneur ! ô cheval gris ! ...<sup>127</sup>  
retourne la tête... Il n'y a plus de colère entre nous.*

---

<sup>127</sup> Cette partie de poésie montre clairement que la traduction française est faite à partir du texte arabe.

Henna-as i iskyut :

– Hwa rezm-as l bab ađ yadef.

Hessidf-it, heqqen yis-nnes, yuli yar-s, heleqqa-t-id, hesellem fell-as, netta issudn-it, nettađ hessudn-it. Yđun is snin, sekren s lemħabbet, řlata m ussan ur kkren c.

Ass-đin wis řlata<sup>128</sup> nehni kkren. Inna-as Aħmed Lhelayli i iskyut :

– Awi-yay-đ aman ađ řzellej.

Heqqel yar-s askyut heđsa. Inna-as :

– Mata cem heđsiđ, a haskyut ?

Henna-as :

– Helř ayam cek ur řzelleđ ca !

---

<sup>128</sup> Allomorphe de /řlata/.

Elle, dit à la servante :

– Descends, ouvre-lui la porte, fais-le entrer.

La servante le fait entrer et attache son cheval, tandis qu'il monte chez Redah. Celle-ci vient à sa rencontre et lui donne le salut ; il l'embrasse, elle lui rend son baiser. Ils tombent tous deux, ivres d'amour, et pendant trois jours ne se relèvent pas.

Le troisième jour ils se lèvent, et Ahmed le Hilalien dit à la servante :

– Apporte-moi de l'eau pour faire la prière.

Elle le regarde et éclate de rire.

– Qu'as-tu donc à rire, servante ?

– Depuis trois jours, dit-elle, tu n'as point prié !



## 6. Haqşit m uryaz d tçellalt n zziť\*

Ziķ illa uryaz yar-s hazemmurt, yuwi-d si-s azemmur, yeya si-s zziť, ićur si-s aqellalt, ieellq-it n yis nni<sup>129</sup> ujertil di g iteťtes.

Ass sug ussan yeťs yuf ujertil-aya, iŗdu ixammem dıg ul-nnes, inna : « a deća ad ruhey yer ssuq, ad zenzey zziť-aya. Incallah ad zenzey s reba n teryalin, u ad syey sent n tyetťen. Di lweqt-aya tiyetťen tarwent, imķen a ay-arunt sen n iyayden. Iyayden ad igcemren, aseġas ad yilen a ay-arun cawiť n tamzyant. Mmi-s n uma ad israh d anilti hiyetťen-ay. Neć a as-ucey hayrit-aya ad yut i-s lxuyan, neć a h-slemdey mammeķ ad yuť ad issidu lxuyan. »

Ittuťlay, itbedda, irfed hayrit illan s man-s ad yuť i-s lxuyan, iħķem taqellalt di hella zziť. Herrez, hwezze zziť yuf uelaw-nnes. Iruħ-as hasereuft<sup>130</sup>, d uelaw-nnes imsex.

---

\* Racontée par Ahmed ben El Mokhtar de T'koukt.

<sup>129</sup> La structure et le signifié du syntagme /...n yis nni.../ – correspondant dans la traduction de G. Mercier (1986 : 39) à 'au-dessus' – sont inconnus à nos informateurs. Seule la préposition /nni/ ('sur') y est reconnaissable.

<sup>130</sup> Incohérence d'accord morphologique de genre entre /iruh-as/ (M) et /hasereuft/ (F).

## Histoire de l'homme et de la jarre d'huile

Jadis un homme possédait un olivier qui lui rapportait des olives dont il faisait de l'huile. Il en remplit une jarre qu'il suspendit au-dessus de la natte où il avait l'habitude de coucher.

Un jour qu'il reposait sur cette natte, il se mit à réfléchir et se dit à lui-même : « Demain, j'irai au marché pour vendre cette huile. S'il plaît à Dieu, j'en retirerai quatre réaux et j'achèterai deux chèvres. A cette époque, les chèvres mettent bas et elles me donneront peut-être deux chevreaux. Ceux-ci grandiront, et l'année prochaine ils m'enfanteront un petit troupeau. Le fils de mon frère sera le berger de ces chèvres. Je lui donnerai cette matraque pour frapper les voleurs ; et je lui montrerai comment il doit s'y prendre pour les jeter à terre ».

Tout en parlant, il se leva et prit la matraque qui était à côté de lui. Il la brandit en l'air pour frapper les voleurs ; mais il atteignit la jarre qui contenait l'huile. Celle-ci se cassa, et l'huile se répandit sur son burnous. Il avait perdu son troupeau, et ses vêtements étaient salis.

## 7. Haqsiṭ m ueraben d icawiyen \*

Di leewam iseddani yuyir lmiḍ m ueraben d icawiyen ssuren. Ruḥen yer yiğ m uryaz yey-asen ṭwala. Ur tujiḍ ca zik alḍ i hen-yuya iḍes. Hujed hwala, yus-d uryaz d cawi a hen-isekker aḍ ruḥen aḍ čen, yuf-ihen ssuren ueraben d icawiyen. Iḥwağ aḍ isekker-d icawiyen u aḍ yeğ iceraben. Ixammem mammeḱ aḍ yey, ibḍu iḍekkam-ihen s uḍar-nnes. Humi g inna : « menhu », wi as-innan<sup>131</sup> : « neč », u a as-ini : « kker aḍ tečed » ; wi as-innan : « ana », wa a as-ini : « rged hna ». Itegg-asen amm-in alḍ i g isker icawiyen yeğ iceraben. Yuwi icawiyen čin amensi.

Ixzer bab n ṭwala, annaḱ yuḍan ḍrust, inna-as :

– Cek a wa d-isker lecbaḍ. Mani illan iyeḍ ?

Inna-as :

– Čiy-hen ṭsen.

Inna-as :

– Mayef u hen-ṭsekkred ca ?

Inna-as :

– Ḥwağey aḍ čen icawiyen amensi u aḍ nsen ueraben amm-in.

Inna-as bab n ṭwala :

– Mayef ?

Inna-as :

– Elaxater dima tqejjamen ueraben f icawiyen. Ḥwağey aḍ xelfey si-sen ddura-aya.

---

\* Racontée par Ahmed ben Mokhtar.

<sup>131</sup> L'affixe indirect /s-/ est un allomorphe de /as-/.

## Histoire des Arabes et des Chaouis

Au temps jadis, un groupe d'Arabes et de Chaouis voyageaient ensemble. Ils arrivèrent chez un homme qui leur prépara la *diffa* ; mais comme celle-ci tardait, le sommeil les prit et ils s'endormirent. Lorsque le repas fut prêt, un Chaoui se disposa à réveiller les hôtes pour les inviter à manger. Voyant qu'Arabes et Chaouis étaient confondus, il résolut de faire lever les seconds et de laisser dormir les premiers. Après avoir réfléchi à la manière de s'y prendre, il se mit à les pousser successivement du pied, disant à chacun : « Qui est là ? ». Quand le dormeur répondait : « Moi », en tachawit, il disait : « Lève-toi et va manger ». Si au contraire on lui disait : « Moi », en arabe, il répliquait : « Reste couché ». Il continua ainsi jusqu'à ce que tous les Chaouis se levèrent et allèrent prendre part au repas.

Le maître de la maison s'aperçut alors que ses hôtes étaient peu nombreux :

– Où sont donc les autres ?, dit-il à l'homme qu'il avait envoyé pour les réveiller.

– Je les ai laissés dormir, répondit celui-ci.

– Et pourquoi ne pas les avoir fait lever ?

– J'ai voulu que les Chaouis prennent part au repas tandis que les Arabes restent couchés.

– Pourquoi cela ?

– Parce que les Arabes se moquent continuellement des Chaouis. J'ai voulu en laisser quelques-uns derrière moi.

## 8. Haqşit n leebad tiraren rrunda\*

Id seg idan, tlatah<sup>132</sup> n leebad tqeşşaren id jmie, tiraren rrunda<sup>133</sup>. Yeş yeğ si-sen, qqimen sen tiraren am zik ; ssensen leefit, qqimen tiraren di hallast. Idekkem yeğ wa itşen ues ad yaqi. Irfed ixf-nnes, isl-asen yeğ iqqar : « rrunda », yeğ iqqar : « waħda », yeğ iqqar : « rcem », inna-asen :

– Kenwi da ur tucim hettirarem ?

Nnan-as :

– Nettirar.

Inna-asen :

– Bħal tallast, lac leefit.

Nnan-as :

– Araħa, atta leefit treqq.

Inna-asen :

– A cumi mala deryley !

---

\* Racontée par Si Mostefa ben Mahmoud des Oulad Saoula, deira de T'koukt.

<sup>132</sup> Forme expressive de /tlatah/.

<sup>133</sup> « Rounda » est un jeu de cartes également joué au Maroc.

## Histoire des joueurs de rounda

Trois hommes passaient une fois la nuit de compagnie. Ils jouaient à la rounda. L'un d'eux s'endormit bientôt et les deux autres continuèrent à jouer ; ils éteignirent le feu et jouèrent dans les ténèbres. L'un d'eux poussa celui qui dormait pour le réveiller. Notre dormeur, levant la tête, les entendit causer ; l'un disait : Rounda, l'autre disait : Une, ou disait : Marque.

– Vous jouez donc encore ? , demanda-t-il.

– Nous jouons, lui répondit-on.

– Mais vous êtes, je crois, dans l'obscurité, il n'y pas de feu.

– Si, voilà le feu qui brûle.

– Malheur à moi !, s'écria notre homme, je suis donc devenu aveugle !

## 9. Haqşit n iya itemxaşamen yuf tħabbuqt n lğuz\*

Di zaman amzwaru llan sen n đrari tiraren. Ufin taħebbukı n lğuz, nnuyen fell-as. Izr-ihen umčuk đ ameq°ran, inna-asen :

– Yef mata hennuyem ?

Issiwel yer-s humčuk<sup>134</sup>, inna-as :

– Neč zriy taħebbukı-aya đ amzwaru, win irefd-it zzať-ı.

Inna-asen humčuk ameq°ran :

– Ruħeť tazzalem<sup>135</sup> ! Wa iceddan, a t-yawi.

Ruħen nehni, netta yebđa taħebbukı, ul-nnes ič-it, iwc-asen kull yiğ azyin si leqcur.

Amm-in yeya illan đi lxeşmeť ; nehni ađ awin ttæeb, lfayť yuwi-t ccerc.

---

\* Racontée par Si Moustafa ben Mahmoud, qui avait lui-même lu l'histoire dans ben Sedira (1887 : 91).

<sup>134</sup> Forme expressive de /umčuk/.

<sup>135</sup> Variante syntagmatique de /Ruħeť a tazzalem !/.

## **Histoire de ceux qui se disputèrent pour une noix d'amande**

Au temps jadis, deux enfants jouaient ensemble. Ils trouvèrent une noix et se disputèrent pour l'avoir. Un enfant plus âgé les aperçut et leur dit :

– Pourquoi vous battez-vous ?

– C'est moi, lui répondit l'un des deux, qui ai vu le premier cette noix, mais mon camarade l'a ramassée avant moi.

– Eh ! bien, répondit le plus grand, courez tous deux, et celui qui arrivera le premier la gagnera.

Ils partirent ; pendant ce temps, notre juge fendit la noix. Il en mangea le cœur, et donna à chacun la moitié de l'écorce.

Il en est de même des plaideurs d'un procès : ils n'en rapportent que la fatigue, et tout le bénéfice est pour la justice.



## 10. Haqšit m ubuđrim đ war\*

Ziđ illa war đ ameqʳan igemer, ur yer-s ca leqder ađ ihyara luḥuc<sup>136</sup>.  
Ixammem mammeḵ ađ isawa ađ yeya lḥilt ađ yeč luḥuc. Iruḥ yer ifri đ  
ameqʳan, yudef đi-s, yeya iman-nnes ur izemmir<sup>137</sup>. Tđellan-đ fell-as  
luḥuc teqqlen mata illa ca. Wa ra ađ yasen yar-s w a h-yeč.

Ass-đin yus-đ yar-s ubuđrim, inna-as :

– Mata helliđ ca, a sulṭan n luḥuc ?

Inna-as war :

– Ađef dawra. Mata yer tereiđ ?

Inna-as :

– Terēiy yer lđerret ddi itađfen yar-k la-bas, lđerret đ-irrayen  
ulac.

Wa illan mizray, ur itegg lḥajt b-yr a đeg ixammem đug ul-nnes  
teḥla ney ur teḥli ca.

---

\* Extraite de Hanoteau (1858 : 258) et traduite en chaouia par Ahmed ben Mokhtar.

<sup>136</sup> Structure alternative de /...ađ ihyara yef luḥuc/ avec la préposition /yef/.

<sup>137</sup> Variante syntagmatique de /...ur izemmir c./, structure négative à deuxième  
marque de négation.

## **Histoire du renard et du lion**

Autrefois, un lion devenu vieux n'avait plus de pouvoir sur les animaux. Il réfléchit et chercha à inventer une ruse pour arriver à les manger. Il se rendit dans une grande caverne, s'y installa et fit semblant d'être malade. Les animaux vinrent à lui pour voir ce qu'il avait. Ceux qui entraient étaient mangés.

Un jour, le renard arriva et lui dit :

– Comment te trouves-tu, ô roi des animaux ?

– Entre, lui répondit le lion, qu' observes-tu donc ?

– J'observe les traces qui pénètrent chez toi, dit le renard, et elles sont nombreuses ; mais je n'en vois pas une qui sorte.

Une personne avisée ne fait jamais une chose sans se demander si elle doit lui être avantageuse ou nuisible.

## 11. Haqşit m umčuk ğ uryaz yuya abrid\*

Hamčuk ğ amzyan yudef tala ađ ieum, ur issin ca ađ yuđ leum, iyreq.

Yuy-đ yiğ abrid isl-as itceyađ ği tala, inna-as :

– Mayef huđfeđ hala cek ur tessineđ ca ađ tuđeđ leum ?

Inna-as humčuk :

– Arwađ fukk-ay si hmettant, ği lweqt-đin hlumeđ fell-a<sup>138</sup>.

Đira hezređ amddukel-nnek ihşel, fukk-iđ si hmettant, ği lweqt-đin hlumeđ fell-as<sup>139</sup>.

---

\* Traduction berbère faite par Ahmed ben Mokhtar à partir d'une fable (en tachawit de l'Oued-Abdi) provenant de *Loqmân berbère* de R. Basset (1890 : 170).

<sup>138</sup> Variante syntagmatique de /...đi lweqt-đin ađ hlumeđ fell-a/ avec modalité d'aoriste /ađ/.

<sup>139</sup> Variante syntagmatique de /...đi lweqt-đin ađ hlumeđ fell-as/ avec modalité d'aoriste /ađ/.

## **Histoire de l'enfant et du passant**

Un jeune enfant entra dans un étang pour s'y baigner, mais, ne sachant pas nager, il allait se noyer, lorsqu'un homme qui passait sur le chemin entendit ses cris.

– Pourquoi, lui dit le passant, es-tu entré dans cet étang, sans savoir nager ?

– Venez, répondit l'enfant, arrachez-moi d'abord à la mort, et vous m'adresserez ensuite votre réprimande.

Quand vous voyez un de vos amis dans une situation critique, sauvez-le d'abord, et vous le blâmerez ensuite.

## 12. Haqšit n tmettant q wa q-ittawin isyaren

Aryaz q aciban q aziwali ixeddem isyaren iznuza.

Ass sug ussan iyleb, icya si lexdemt-nes, ixleq azyin m ubrid,  
ixebbeq isyaren di hmurt, inna : « a rebbi eyiy si lexdemt-aya ! »

Ilaya hmettant, inna-as :

– Arwah awi-yay.

Hus-q yer-s hmettant, henna-as :

– Mata tħwağeq ? Ha neč ay.

Inna-as :

– Tlayiy-cem ad trefdeq di hyera-ynu isyaren.

Amm-a yuđan ukull ; ħwağen ad ilin q iziwaliyen ula ad mmten.

## **Histoire de la mort et du bûcheron**

Un homme vieux et misérable ramassait du bois et le vendait.

Un jour, fatigué par ce travail, il déposa son fagot au milieu du chemin et dit : « Ô mon Dieu, je suis brisé par ce labeur ! ».

Il appela alors la mort et la pria de l'emporter. Celle-ci arriva en disant :

– Que me veux-tu ? Me voici.

– Je t'ai appelée, répondit le bûcheron, pour te prier de m'aider à porter ce fagot.

Il en est ainsi de tout le monde. Les hommes préfèrent une condition misérable à la mort.

### 13. Haqšit n tayerzizt d ifker\*

Mxaṭren ġar-asen tayerzizt d ifker. Tayerzizt heqqar-as :

– Neč ag itazzalen fell-aq.

Ifker inna-as :

– Neč ag itazzalen fell-am.

Henna-as :

– Aya a nemsizzel waha nieedda<sup>140</sup>.

Uzzlen yer uḡrar wah ah ixeldēn d amzwaru. Ayerzizt heggur, herettae, hetetteš. Ifker ittazzal, ur itceṭṭal ca. Hayerzizt heqqar : « ani kkrey aḍ xelḍey zzaṭ-s. » Hekker annaq, hliyen ifker tura aḍ ixleḍ aḡrar, hebḍu hetazzal nezha. Ixleḍ ifker zzaṭ-s. Henḡam tayerzizt henna : « neč tabehlulṭ a lliy, ġehley ifker ieedd-ay ! »

Wi issnen iman-nes d ašhiḡ, ur istḡaquer ca wi illan d aḡeif.

---

\* G. Mercier (1896 : 45) indique que cette histoire est traduite en berbère par Ahmed ben Mokhtar à partir du texte de La Fontaine.

<sup>140</sup> Selon G. Mercier (1896 : 45), ce syntagme est une variante de /...waha iceddan./.

## Histoire du lièvre et de la tortue

Le lièvre et la tortue firent un jour une gageure.

– Je cours mieux que toi, dit le lièvre à la tortue.

– Non, c'est moi qui cours mieux que toi, répondit celle-ci.

– Eh ! Bien, dit le lièvre, courons donc tous deux, et nous verrons.

Ils se dirigèrent vers une montagne et coururent à qui arriverait le premier. Le lièvre tantôt marchait, tantôt broutait ou s'endormait ; la tortue courait sans s'interrompre. « Si je me lève, pensait le lièvre, j'arriverai avant elle ». Il se leva quand il la vit près d'atteindre la montagne et se mit à courir avec force. Mais la tortue arriva avant lui. Il se repentit alors : « Insensé que je suis !, se dit-il, j'ai méprisé la tortue et elle m'a devancé ! ».

Celui qui a confiance dans sa force ne doit point mépriser pour cela un adversaire plus faible.



## 14. Le vieillard à marier\*

Di ul n zman illa uryaz d ameq<sup>o</sup>ran yer-s sebca n țarwan-nnes<sup>141</sup>, hemmuț-as imma-țsen, iqqim d ađal. Ass sug ussan heqqimen harwan-nnes jemlen i sebca-yhen, hebđun tuđlayen. Isiwel umzyan-nsen, inna-asen i ayțma-s :

– Aylaw<sup>142</sup> a nzenzeț hiyetteň-nnay<sup>143</sup> ađ nawi dı-sent idrahmen u a nsercel is-sen i baba-ınay.

Wellan bedden huđlayı yef lħwayeđ heyed. Ziy isl-asen baba-țsen ga ittuđlayen f lbie n țyetteň, issiwl-d yer-sen, inna-asen :

– A harwa-ynu, uđlayı f lbie n țyetteň.

---

\* G. Mercier (1896 : 46) écrit que ce récit, dont le titre n'est pas indiqué en tachawit, est une imitation du conte donné par A. Hanoteau (1858 : 262) dans *Grammaire kabyle*.

<sup>141</sup> Allomorphe de /tarwa-nnes/.

<sup>142</sup> Expression cohortative.

<sup>143</sup> Allomorphe de /-nney/ et de /-nna/.

## **Le vieillard à marier**

Au temps jadis un vieillard avait sept enfants ; leur mère mourut, et il resta veuf. Un jour, ses sept enfants se trouvant réunis engagèrent la conversation. Le plus jeune dit à ses frères :

– Vendons nos chèvres, et avec l'argent que nous en retirerons nous pourrons marier notre père.

Puis ils changèrent de conversation. Mais le père avait entendu la proposition du plus jeune :

– Ô mes enfants, leur dit-il, parlez encore de la vente des chèvres.

## 15. Aventure de chasse \*

Iqar-ak<sup>144</sup> lecwamin, iruḥ uryaz ḍ aṣayaḍ ixleḍ lyabet, iqqim, ibiyen sen n iran, yiğ ḍ awtem, hict ḍ tawtemt ; ibiyn-ihen ṡsen. Nettah<sup>145</sup> iqqim, annak hawtemt hekker huyir, hawtem<sup>146</sup> iqqim ites. Texleḍ hawtemt accibt, hufa ilef. Iry-ḍ ilef, iqren ḍi hyera-nnes. Hwella-ḍ yer war, heṡs s man-s. Yuḳi war ibedd f iman-nnes, isfuḥ ḍi-s, yufa ḍi-s riḥet n ilef. Ikker itmeyyed, yuṡ-it, iny-it, iḍfer lgerret-nnes alḍ ga yufa ilef ḍug umḳan-nnes. Ibdū itnuy netta id-s. Iyleb war ilef. Iqqel ilef, annak iyelb-it war, iruḥ imerrey ḍi hala ulamus, iwella-ḍ yer war, yerni itnuy netta id-s. Ar ḍira yuṡ ilef annak ak fus-nnes, imeslex sug luḍ. Ikker iyelb ilef ar, iny-it. Ga g ibiyen uryaz ar immuṡ, isiwel inna-as :

– Ah ilef itetten hikečawin, henyid siḍi-k !

Ikker ilef ḍir yus-ḍ yer uryaz ; aryaz irwel, yuli ḍig ixf n tayḍa. Yus-ḍ ilef iqqim-as ḍug allay n tayḍa. Ikker uryaz-ḍin yuṡ-it s lbarud, igguma buldun ad yaḍef ḍi-s ; ihma lecyat ḍig ixf n tayḍa. Fzacent yar-s yudan<sup>147</sup>, nnan-as :

– Mata illan ?

Inna-asen :

– Aṡa ilef iqqim ḍug allay n tayḍa.

Ikker ilef ibiyen yudan, irwel. Usin-ḍ yudan yer uryaz, sehwan-t-id seg ixf n tayḍa, nnan-as :

– Mammek illan qaṡet-nnek

Inna-asen haḳṡit-nnes.

---

\* Ahmed ben Mokhtar affirme l'authenticité de ce conte dont le titre n'est pas indiqué en tachawit.

<sup>144</sup> Opérateur narratif.

<sup>145</sup> Forme expressive de /netta/.

<sup>146</sup> Forme expressive de /awtem/.

<sup>147</sup> Discordance morphologique entre le genre de l'indice de personne /-nt/ (3FP) de la forme verbale /fzacent/ et le complément explicatif /yudan/ (pluriel masculin).

## Aventure de chasse

On raconte qu'il y a quelques années, un chasseur se mit en route, et, arrivé dans la forêt, y aperçut deux lions, mâle et femelle, qui dormaient. Il s'arrêta et vit bientôt la lionne se lever et partir, tandis que le lion continua son somme. Arrivée à un ravin, cette lionne trouva un sanglier qui se leva et la couvrit ; puis elle revint se coucher auprès du lion. Celui-ci s'éveilla, et, flairant sa femelle, y trouva l'odeur de sanglier. Il s'étira alors, puis la battit, la tua et suivit ses traces jusqu'à l'endroit où se trouvait encore le sanglier. La lutte s'engagea entre eux et le lion eut l'avantage ; mais, se voyant battu, le sanglier alla se rouler dans une mare de boue, puis revint auprès du lion et le combat continua. La patte de ce dernier, chaque fois qu'il portait un coup à son adversaire, glissait sur la boue. Finalement, le sanglier vainquit le lion et le tua. Ce que voyant, le chasseur se prit à dire :

– Ô sanglier, mangeur de petits vers, tu as tué ton seigneur !

L'animal se retourna alors contre l'homme qui prit la fuite et monta au sommet d'un pin. Le sanglier s'arrêta au pied de l'arbre, et le chasseur lui envoya une balle qui ne put pénétrer ; puis, il poussa des cris perçants du haut de l'arbre. Des gens accoururent, demandant :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Le chasseur leur répondit :

– Voilà le sanglier assis au pied de l'arbre.

Le sanglier, voyant du monde, prit la fuite. On fit descendre l'homme du haut de son pin et on lui posa des questions. Le chasseur raconta son histoire.

## 16. Harun Rracid d Ğeffer Lbranki\*

Llan sen n iryazen, yeğ si Fas, yeğ si Maşer, d imddukal. Yus-d wa n Fas ađ ihıĝ, ixleđ yer umddukel-nnes di Maşer, ieedda, yuyir yer lhıĝ, iruđ-d yer Fas. Ixleđ yer humettuđ-nnes<sup>148</sup>, iĉawđ-as, inna-as yar-i amddukel di Maşer ihla. Imal-dini, iwella ađ ihıĝ, henna-as hamettuđ-nnes :

– Ađ uyirey id-ik.

Xelđen-d Maşer yer umddukel-nnes, henna-as :

– Neĉ ur zmirey, ur gurey ca, ađ qqimey đayi yer umddukel-nnek al truheđ.

Ikker iğ-it đinni, irni sen iqellalen ĉuren d<sup>149</sup> lmal, yeya imawen-nsen tişent. Netta yuyir, hamettuđ heqqim-d f iman-nnes, hwella-d taşih, henna-as i umddukel m uryaz-nnes :

– Yer-k a đ-usiy. Sliy iss-k d aryaz ihlan, usiy-d yar-k. Hwağey a c-ağey. Ruđ awi-d lmeellem ađ yeşnee hamettuđ m usyar, awi-d đ lkettan, keffen-t<sup>150</sup>, hedefen-t<sup>151</sup>, hiniđ<sup>152</sup> hemmuđ bac a c-ağey. Henna-as : Iqellalen-aya đ lmal a di-sen.

Ikker iks lmal-dini, iĉur iqellalen tişent<sup>153</sup>.

Iruđ-d umddukel-nnes si lhıĝ, inna-as :

– Hamettuđ-nnek hemmuđ.

Inna-as :

Uc-ay-d iqellalen hi đin ĝiy yar-k<sup>154</sup>. Iruđ issery-as-hent. Netta iqel yer-sent, yuf-ihen d tişent, inna-as :

---

\* Racontée par Belkassem ben Othman de T'koukt.

<sup>148</sup> L'état d'annexion est marqué ici par un /-u-/.

<sup>149</sup> Remplace la préposition usuelle /s/.

<sup>150</sup> Allomorphe de /kefn-it/.

<sup>151</sup> Allomorphe de /defn-it/.

<sup>152</sup> Selon nos informateurs, la modalité d'aoriste /ađ/ est indispensable ici.

<sup>153</sup> Variante syntagmatique de /...iĉur iqellalen s tişent/.

<sup>154</sup> Variante syntagmatique de /...iqellalen-din hi ĝiy yar-k/ dont /hi/ est un allomorphe expressif du subordonnant /i/.

## Haroun Errachid et Dje'fer El-Branki

Deux hommes, l'un de Fas, l'autre du Caire, étaient amis. Le premier partit un jour en pèlerinage ; il visita son ami au Caire, fit le pèlerinage, puis revint à Fas. Arrivé auprès de sa femme, il lui raconta qu'il avait pour ami au Caire un homme de bien ; et l'année suivante, comme il repartait en pèlerinage, sa femme lui déclara qu'elle voulait l'accompagner.

Il alla avec elle jusqu'au Caire, chez son ami.

– Je suis malade, lui dit alors sa femme, et ne veux pas aller plus loin ; j'attendrai ici votre retour, chez votre ami.

Il la laissa donc, et lui donna deux jarres pleines d'argent à l'ouverture desquelles il mit du sel. Dès qu'il fut parti, sa femme se leva et redevint bien portante. Elle dit alors à l'ami de son mari :

– Je suis venue chez vous, ayant entendu dire que vous étiez un homme de bien ; je veux vous épouser. Allez chercher un ouvrier qui fabriquera une femme en bois. Apportez aussi de la cotonnade, faites un linceul, enterrez cette femme et dites que je suis morte. De la sorte, je pourrai vous épouser. Voici des jarres qui contiennent de l'argent.

Il fit comme elle avait dit, puis enleva l'argent qui était dans les jarres et les remplit de sel.

Quand son ami rentra du pèlerinage, il lui apprit la mort de sa femme.

– Donnez-moi alors les jarres que j'ai laissées chez vous, dit l'habitant de Fas.

Le Cairote les lui remit ; il les examina, et vit qu'elles étaient pleines de sel.

– Mani g iruḥ lmal ġiy di-sent<sup>156</sup> ?

Inna-as :

– D tisenṭ a heġid di-sen.

Ruḥen yer cerc yer Harun Rracid d ssuḥtan. Isiwel ufasi inna-as :

– A siḍi, ġiy yer-s hamettut-inu, rniy sen iqellalen n lmal, neċ ruḥey hiġey. Ruḥey-d, nniy-as : « uc-ay-d hamettut-inu d iqellalen-inu n lmal » ; inna-ay : « hamettut-nnek hemmut, iqellalen ha hnay tisenṭ a g illan di-sen. »

Isiwel ssuḥtan inna-as i<sup>157</sup> umaṣri :

– Awi-d ṣṣebḥat-nnek.

Iwc-as-t. Iwc-it ssuḥtan i uxḍim-nnes, inna-as :

– Ruḥ yer imma-s n umaṣri.

Iruḥ inna-as :

– Hatta ṣṣebḥat m memmi-m, imekkn-am-t-id. Iqar-am memmi-m : « sery-d lecyal ufasi ney aḍ ibbi ssuḥtan ixf-inu. »

Hesiwel imma-s henna-as :

– Ryi fell-a, ruḥ yer ssuḥtan a ur ibbi ixf m memmi.

Tekker hamettut-din herya ; yuwi-t uxḍim yer ssuḥtan. Inna-as ufasi di lweqt-din :

– Uc-d iqellalen-inu n lmal.

Inna-as umaṣri :

– D tisenṭ ah<sup>158</sup> heġid di-sen.

Isiwel ssuḥtan inna-as :

– Awiṭ-ay-d iqellalen a hen-zrey.

Uwin-as-hent. Inna-asen :

– Lmarṭ n idrahmen bayn, ha n tisenṭ bayn.

Iqqel di-sen, yuf-ihen anis hersa hisenṭ d tamellalt, anis rsin idrahmen d azizaw. Inna-asen :

– Lḥaqq ufasi. Inna-as :

– Awi hamettut-nnek, rni-d idrahmen-nnek.

---

<sup>156</sup> Variante syntagmatique de /...lmal a ġiy di-sent ?/ avec le subordonnant relatif /a/.

<sup>157</sup> Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1896).

<sup>158</sup> Allomorphe expressif du subordonnant /a/.

– Qu'est donc devenu, dit-il, l'argent que j'y avais laissé ?

– Il n'y avait que du sel, répondit son ami.

Ils allèrent soumettre leur différend à la justice, chez Haroun Errachid, le khalife.

– Monseigneur, lui dit l'habitant de Fas, j'ai laissé chez cet homme ma femme avec deux jarres d'argent. Je suis allé en pèlerinage, et, à mon retour, je l'ai prié de me remettre ma femme et mon bien. Il m'a dit : « Votre femme est morte ; quant aux jarres, les voici, il n'y a dedans que du sel. »

Le prince ordonna à l'habitant du Caire de lui donner son chapelet, et, l'ayant pris, il le remit à l'un de ses serviteurs en disant :

– Allez chez la mère de cet homme, au Caire.

Le serviteur se rendit auprès de cette femme et lui dit :

– Voici un chapelet que votre fils vous envoie. Il vous prie de faire sortir la femme du Fasi, sans quoi le sultan lui coupera la tête.

– Sortez, dit alors la mère du Cairiote à la femme de son ami, et allez trouver le sultan afin qu'il ne coupe pas la tête à mon fils.

Cette femme sortit, et le serviteur la conduisit au khalife.

– Rendez-moi maintenant mes deux jarres d'argent, dit le Fasi à son adversaire.

– Vous n'y avez laissé que du sel, répondit celui-ci.

Le sultan donna l'ordre d'apporter les deux jarres pour les voir.

– L'argent et le sel doivent chacun avoir laissé une marque, dit-il.

Il regarda à l'intérieur, et vit en effet que la place du sel était blanche, tandis que celle de l'argent était bleue.

– Le droit est du côté du Fasi, dit-il, qu'il emmène sa femme et emporte son argent.



Ikker ufasi yuwi hamettut d idrahmen-nnes, yuyir.

Isiwel ssultan inna-as i Ğefer :

– Laḥq-it ! Ma irya si haqlit, ibbi ix f n tmettut-nnes, atay din d awtem ; uc-t-id a as-wcey idrahmen. Da ur t-inyi ca, uc-t-id a h-njey di lḥabs yef tūl lecmer-nnes.

Iḍefr-it Ğefer, yuf-it iny-it, inna-as :

– Iqar-aḥ ssultan wella-d.

Iwella yer ssultan, iwc-as idrahmen, inna-as :

– Ruḥ aḍ truḥeḍ hamurt-nnek<sup>159</sup>.

---

<sup>159</sup> Variante syntagmatique de /Ruḥ aḍ truḥeḍ yer hamurt-nnek./.

L'habitant de Fas obéit et partit.

– Suivez-le, dit le sultan à Dje'fer. Si, une fois sorti de la ville, il coupe la tête de sa femme, ce serait le fait d'un mâle ; ramenez-le ici, que je lui donne de l'argent. Si, au contraire, il ne la tue pas, ramenez-le également ; je le mettrai en prison pour le reste de ses jours.

Dje'fer le suivit et constata qu'il la tuait. Il le ramena alors au sultan qui lui donna de l'argent et le renvoya chez lui.

## 17. Haqšit m Beckerker d lyul\*

Aryaz dī lecwam iċceddan iqqim dī xamṭ-nnes, ixammem inna : « a deċa aḍ ryey aḍ ḥawsey dī lyabet ». Irfed ḥaqebbat, yeya dī-s hamellalt, imi dī-s ayerda. Yey-it seddu-s, yuyir. Ixled lyabet ithawes, yufa ifri d ameqʿran, yudef dī-s, yufa dī-s lyul. Inna-as :

– Ma hemsed ?

Inna-as :

– Neč d lyul.

Inna-as :

– Cek mata tegged deg ifri-aya ?

Inna-as :

– Tawiy-d leebaḍ, tettey-hen<sup>159</sup> deg ifri-aya. Ċedda a tezred mata illan.

Iċcedda, yufa iċlawen n leebaḍ, yufa hijbiben n leebaḍ, yufa lemkaḥel n leebaḍ. Inna-as lyul :

– Yim a nili d imddukal, u la c-tettey ca.

Qqimen dinni imddukal, guren jmie. Dir aḍ awin ifunasen, uh<sup>160</sup> aḍ ċen jmie ; dir aḍ awin leebaḍ wah yeč lyul waḥd-s<sup>161</sup>. Ass sug ussan, uwin-d afunas ; yersen-as, ssmun-t, lac yer-sen isyaren. Inna-as lyul :

– Beckerker, ruḥ awy-aney-d isyaren a nessum aḥsum.

Yuyir Beckerker a lyabet aḍ yawi isyaren. Deg ixled lyabet, ixammem inna : « mḍara aḍ awiy qič n isyaren, a ay-yeč lyul aḍ ini hewiḍ-t qič ». Ikker ilwi-d ari, ilemm ḥaḍersa tazizart, itteqn-it deg ixfawen n tayḍwin. Iqqim lyul itraḡa dī-s, annaḥ ur d-yusi c, iḍfr-it yer lyabet, yuf-it iqqen ḥaḍersa deg ixfawen n tayḍwin, inna-as :

---

\* Racontée par Ahmed ben Mokhtar.

<sup>159</sup> Forme désassimilée de /tettexen/ dont le /x/ est le résultat d'une assimilation de l'indice de personne /-y/ et le /h-/ du suffixe direct /-hen/, allomorphe de /-ten/.

<sup>160</sup> Allomorphe expressif de la conjonction /u/.

<sup>161</sup> Variante syntagmatique de /... wah aḍ yeč lyul waḥd-s./ avec la modalité d'aoriste.

## Histoire de Bechkerker et de l'ogre

Au temps jadis, un homme se trouvant un jour chez lui pensa : J'irai demain me promener dans la forêt. Le lendemain, il prit un sac de cuir dans lequel il plaça un œuf et un rat ; puis, le mettant sous ses vêtements, il sortit.

Arrivé à la forêt, il trouva une grande caverne dans laquelle il entra. Elle était habitée par un ogre.

– Qui es-tu ? , lui dit Bechkerker<sup>162</sup>.

– Je suis un ogre.

– Et que fais-tu dans cette caverne ?

– J'apporte des gens pour les manger ici. Entre et tu verras ce qu'il en est.

Bechkerker entra, et découvrit en effet des burnous, des vêtements et des fusils qui avaient appartenu à des hommes.

– Reste, lui dit l'ogre, nous serons amis et je ne te mangerai pas.

Ils demeurèrent ensemble comme deux amis et sortirent ensemble. Lorsqu'ils rapportaient de leur chasse des bœufs, ils les mangeaient tous deux ; lorsqu'ils rapportaient des hommes, l'ogre seul en profitait. Un jour, ayant ramené un bœuf ils l'égorèrent pour le faire cuire ; mais ils n'avaient pas de bois, et l'ogre dit à Bechkerker :

– Va donc nous chercher du bois pour faire cuire la viande.

Bechkerker partit, et, arrivé dans la forêt, il se dit : « Si j'en rapporte peu, l'ogre me mangera sous prétexte que je n'en ai point apporté assez ». Il se mit alors à attacher avec de l'alfa un immense fagot, liant la tête des pins. L'ogre l'attendit, puis, ne le voyant pas revenir, le rejoignit dans la forêt où il le trouva en train d'attacher la tête des arbres.

---

<sup>162</sup> Tel était le nom de cet homme.

– Mata tsawid̄ cek a Beckerker neč traġiy d̄i-k̄.

Inna-as Beckerker :

– Neč ma awiy-d̄ qič n isyaren, u yen-tcerrimen ca. Neč hwaġey ađ awiy haydwin-aya, a hent-qelæey, a hent-d̄-awiy.

Ikker lyul yuđa hayda s uđar-nnes, issiđu-t, irefd̄-it yef iyri-nnes, inna-as :

– Ay a nruh a Beckerker, hayda-aya tæerrm-aney.

Kkren uyiren, ruħen. Inna-as lyul :

– Ruh̄ aym-aney-d̄ aman đug uyddid̄ ufunas.

Irfed̄ Beckerker ayddid̄ ufunas, yuyir yer tæewint. Ga g ixled̄ aewint, ixammem, annađ ur izemmer c ayddid̄ ufunas a h-irfed̄. Ixammem mammeđ ađ yey, inna : « neč ađ ħefrey țarya ađ truħ yer ifri ».

Irađa-t̄ lyul, annađ yebđu, yus-d̄ ȳar-s, yuf-it̄ iħeffey țarya, inna-as :

– Mata tħeffred̄ a Beckerker ?

Inna-as :

– Ađ uciy țarya ađ ȳas yer ifri. Ayddid̄ ufunas ur n<sup>163</sup>-itcerrim ca.

Ikker lyul yuyem ayddid̄, irefd̄-it̄ yef iyri-nnes, inna-as :

– Aya Beckerker a nruh.

Iđ seg id̄an tqeșșaren id̄ yer læfit̄. Yeya lyul fus-nnes seddu-s, iğbed<sup>164</sup> hillit̄, annađ hezwer lwehr n tħabbuđt̄ n t̄iyi. Inna-as Beckerker :

– Mata wi-đin, a lyul ?

Inna-as lyul :

– T̄illit̄-inu.

Inna-as Beckerker :

– Ahđa neč ađ jebđey hillit̄-inu.

Yuđa fus-nnes đ̄i haqebbat̄, iğbed̄-d̄ ayerđa, inna-as i lyul :

– Hatta hillit̄-inu.

Iqqel̄ đ̄i-s lyul, annađ s imejjan-nnes, s uleqqad̄-nnes, s id̄aren-nnes, s uzaw-nnes, s imi-nnes, s t̄ittawin-nnes.

---

<sup>163</sup> Allomorphe de /-ney/.

<sup>164</sup> Variante de /ijbed̄/.

– Que fais-tu donc, lui dit-il, pour me laisser attendre ainsi ?

– J'ai craint d'apporter du bois en quantité insuffisante, répondit Bechkerker, et je voulais arracher ces pins pour les emporter.

L'ogre frappa un pin du pied, l'étendit à terre, puis le portant sur ses épaules :

– Viens, Bechkerker, dit-il, rentrons ; cet arbre nous suffira.

Une fois rentrés, l'ogre envoya Bechkerker chercher de l'eau dans la peau du bœuf.

Bechkerker partit, emporta la peau du bœuf, et, une fois à la source, pensa qu'il ne serait pas assez fort pour la rapporter pleine. Il réfléchit à ce qu'il avait à faire, et se dit : « Je vais creuser un canal qui ira jusqu'à la caverne ».

L'ogre l'attendit, puis, le voyant tarder, le rejoignit et le trouva en train de creuser son canal.

– Que fais-tu là, Bechkerker ?, lui dit-il.

– Je fais un canal qui ira à la caverne ; la peau du bœuf ne saurait nous suffire.

L'ogre se leva, remplit l'outre et la mit sur ses épaules.

– Viens, dit-il, rentrons.

Une fois, ils passaient tous deux la nuit autour du feu pour se distraire. L'ogre, cherchant avec sa main sous ses vêtements, en tira un pou aussi gros qu'une datte.

– Qu'est ceci ?, lui dit Bechkerker.

– C'est un pou à moi.

– Eh ! bien, répondit notre homme, moi aussi je vais prendre un de mes poux.

Il tira le rat de la musette qu'il portait.

– Voici mon pou, dit-il à l'ogre.

Celui-ci l'examina, et vit qu'il avait des oreilles, une queue, des pieds, des poils, une bouche, des yeux.

Inna-as lyul i Beckerker :

– Tay tillit-nnek ?

Inna-as Beckerker :

– Tay tillit-inu. Yi daq-nnek yer imi-nnes.

Lyul yeya daq-nnes yer imi n uyerda, netta iderm-it. Ikker lyul irfed ahdır si hmurt, itf-it ğar idudan-nnes, imha-t, iwella d aren.

Inna-as lyul i Beckerker :

– Tfey ahdır ğar idudan-inu, ueiy-t d aren.

Inna-as Beckerker :

– Ad ğebdey ahdır a h-ueiy d aman.

Yuṭa fus-nnes di haqebbat, ijbed hamellalt, ihukk-it dug fus-nnes, terrez, hwella d aman. Ixammem lyul inna : « Beckerker, neĉ ah<sup>165</sup> ugdey-t ». Ixammem mammeĉ ad yey ad ibad fell-as.

Id seg idan tšen deg ifri. Ikker lyul ibedd f iman-nnes, irĉa annaĉ am udem lbarud. Isl-as Beckerker, ibedd-d f iman-nnes, inna-as i lyul :

– Mata way isiwel amm-ay ?

Inna-as lyul :

– Neĉ a g irĉin.

Ibeğaĥ Beckerker, icemmer lkeswa-nnes, inna-as lyul :

– Mata ha teyed ?

Inna-as :

– Neĉ ad rdey u ad idu fell-aĉ ifri. Rwel !

Inna-as lyul :

– Ad truĉ ca alĉ ryey<sup>166</sup>.

Yerya lyul, irwel. Beckerker icyeĉ fell-as<sup>167</sup>, netta ad irwel.

Beckerker ikker yuyir axxamt-nnes<sup>168</sup>, inna : « lḥamdu-llah, imene-ay rebbi si lyul-aya ur ay-yeĉi c ! » Irweĥ axxamt-nnes<sup>169</sup>. Lyul inna : « lḥamdu-llah, imene-ay rebbi si Beckerker ur y-yeĉi c ! »

---

<sup>165</sup> Marque d'expressivité.

<sup>166</sup> Absence de la première marque de négation devant la modalité /ad/.

<sup>167</sup> Variante morpho-syntaxique de /Beckerker ad icyeĉ fell-as.../.

<sup>168</sup> Variante syntagmatique de /...yuyir yer axxamt-nnes.../.

<sup>169</sup> Variante syntagmatique de /Irweĥ yer axxamt-nnes./.

– Vraiment, dit l'ogre, c'est là ton pou ?

– Oui, répondit Bechkerker, mets ton doigt dans sa bouche.

L'ogre obéit, et le rat le mordit.

L'ogre ramassa alors une pierre par terre, et, la serrant entre ses doigts, l'écrasa et la réduisit en poudre.

– Vois, dit-il à Bechkerker, en pressant une pierre j'en fais de la poussière.

– Eh ! bien moi, répondit son interlocuteur, en pressant une pierre j'en ferai de l'eau.

Il tira l'œuf de la musette, et, le comprimant dans sa main, le brisa pour le rendre liquide. L'ogre se mit à réfléchir et dit en lui-même : « Ce Bechkerker, je dois le craindre ». Dès lors, il songea à s'éloigner de lui.

Une nuit, ils dormaient ensemble dans la caverne. L'ogre, se levant, fit un pet aussi fort qu'un coup de fusil. Bechkerker l'entendit et se réveilla.

– Quel est donc ce bruit qui vient de se produire ?, dit-il à l'ogre.

– C'est moi qui ai péété, répondit celui-ci.

Bechkerker se leva à son tour, écarta les jambes et retroussa ses vêtements.

– Que fais-tu donc ?, lui dit l'ogre.

– Je vais péter, répondit Bechkerker, et la caverne s'écroulera sur toi. Fuis !

– Attends donc que je sois sorti, dit l'ogre.

Il s'échappa en courant, tandis que Bechkerker poussait des cris.

Notre homme retourna alors chez lui, et dit : « Louanges à Dieu, qui m'a préservé de cet ogre et fait qu'il ne m'a point mangé ! ». De son côté, l'ogre pensa : « Louanges à Dieu, qui m'a permis d'échapper à Bechkerker et a fait qu'il ne m'a point mangé ! ».



## 18. Haqsiṭ n ʔa iteṭsen ɖug uzaw-nnes\*

Illa zik uryaz ɖ ssulṭan, ʔar-s memmi-s ism-nnes Mḥammed Ben Ssulṭan. Isla s ʔa iteṭsen ɖug uzaw-nnes ; ɖira hekkes f ixf-nnes u aɖ t-ṭhuz, u aɖ t-iyber uzaw-nnes. Inna-as i baba-s :

– Aɖ uyirey ʔar-s.

Yey-as baba-s lemḥallet s lehlas-nnes s iqiɖan-nnes s ixɖimen-nnes, uyiren ɖi hyera-nnes. Yuwi lmal labas, yuyir ʔar-s. Netta ixleɖ hamurṭ ixlan, yufa sen n iryazen ʔfen aryaz ɖaten ɖi-s, ḥwaḡen a h-nyen. Inna-asen Mḥammed Ben Ssulṭan :

– Lleft-as, la h-neqqeṭ ca, awen-t a t-uzney s iɖrahmen.

Yuzn-asen-t, lleften-as. Nehni uwin iɖrahmen, uyiren ; netta yuyir waḥɖ-s.

Ga i ssersen, nsin lemḥallet ; Mḥammed Ben Ssulṭan ʔfen-t, yin-t ɖug ʂenduq. Deg iɖ ihemz-ihen-ɖ uryaz-ɖin ism-nnes Mḥand Abadi. Yeks lmeṭṭaḥ i<sup>171</sup> umeq<sup>o</sup>ran n lemḥallet, irzem aʂenduq yuf Mḥammed Ben Ssulṭan, isekr-iṭ seg iɖs, inna-as :

– Aq, mda ay ḥwaḡey wella nyiy-c ; lemḥallet-nnek u c-tfuk ca. Neč heyed ɖ-ay lxeyr, tfukeɖ-ay si hmettant. ɖren lemḥallet-nnek aɖ terweḥ, neč aɖ uyirey ɖi hyera-nnek.

Yuli wass, inna-as i lemḥallet-nnes :

– Ruḥeṭ aɖ truḥem.

Nehni meɖranen, ruḥen. Mḥand Abadi iry-ɖ ʔer umddukel-nnes, iserkb-iṭ, uyiren.

Xelɖen haqliɖ ɖi g illa ssulṭan. Ikker yeya Mḥammed Ben Ssulṭan ɖug ʂenduq, yuces ʔer taddart, ikri-yas-t, yerya netta itḥawas ɖi ssuq.

---

\* Racontée par Belkassem ben Othman.

<sup>171</sup> Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1896). L'état d'annexion du nom qui la suit (/umeq<sup>o</sup>ran/) l'indique.

## Histoire de celle qui dormait dans ses cheveux

Il était autrefois un roi qui avait un fils nommé Mhammed ben Essultan. Ce jeune homme entendit parler d'une princesse qui dormait dans ses cheveux ; lorsqu'elle levait la tête et la secouait, sa chevelure l'enveloppait tout entière. Il dit à son père :

– Je veux aller la voir.

Le roi lui donna une caravane, avec des gens de corvée, des tentes, des serviteurs qui l'accompagnèrent ; il emporta beaucoup d'argent et se mit en route. Arrivé dans un pays désert, il trouva deux hommes qui s'étaient emparés d'un troisième, le frappaient et voulaient le tuer.

– Lâchez-le, leur dit-il, ne le tuez pas, et je vous donnerai son poids d'argent.

Il fit comme il avait dit, et ils le relâchèrent. Ces gens emportèrent leur argent, et l'homme s'en alla libre.

Lorsque la caravane fut arrivée à l'étape où ils devaient passer la nuit, on cacha Mhammed dans un coffre. Pendant la nuit, l'homme qu'il avait libéré nommé Mhand Abadi, vint les attaquer. Il arracha les clefs au chef de la caravane, ouvrit le coffre contenant Mhammed ben Essultan, et le réveilla.

– Vois, dit-il, je pourrais te tuer si je le voulais ; ce ne sont point tes gens qui te sauveraient. Mais tu t'es montré généreux envers moi, tu m'as arraché à la mort. Renvoie ta caravane, qu'elle s'en retourne ; moi, je t'accompagnerai.

Au jour, le prince dit à ses gens de rentrer chez eux, et ils s'en allèrent. Mhand Abadi rejoignit son ami, le fit monter à cheval, et ils partirent ensemble.

Lorsqu'ils furent arrivés à la ville qu'habitait le sultan, père de la jeune fille, Mhand Abadi mit son ami dans le coffre, l'enferma dans une maison qu'il avait louée, et alla se promener au marché de la ville.

Yufa aryaz itmellax, iruḥ iqqim s man-nnes, yeṭf myat ryal ikems-ihent, yey-as-hent ddu ujertil. Ga g ikker umellax aḍ irweḥ, yuf-ihent, inna : « imken aryaz-a ittu-hent ». Irefḍ-ihent umellax, iṣhaḍ-ihent.

A deċa i ḍin iwella-ḍ amkan-nnes<sup>171</sup> itmellax. Iwella-ḍ yar-s Mḥand Abadi iqqim s man-nnes. U as-inni c umellax yuf myat ryal, itraġa aḍ as-ini fell-asant Mḥand Abadi ttuy-tent<sup>172</sup> yar-k. U as-inni c Mḥand Abadi, yerni-yas myat ryal heyeḍ ddu ujertil ; ikker yuyir, irweḥ yer Mḥammed Ben Ssulṭan. Yer tmeddit ikker umellax irfeḍ haġertil-nnes<sup>173</sup>, yuf-ihent, inna : « aryaz-aya imken ur hent-ittu ca ḍitta, qell<sup>174</sup> mata lḥwayej iḥwaj yar-i ».

A deċa i ḍin iwella-ḍ umellax yer umkan-nnes. Yus-ḍ Mḥand Abadi iqqim s man-nnes. Inna-as aryaz-aya :

– Cek ay hetteġid<sup>175</sup> myat ryal ddu uġertil. Mata teḥwageḍ ? Ini-yay.

Inna-as :

– Ḥwagey a ay-tneṭeḍ haddart n illi-s n ssulṭan mani hella.

Inna-as :

– Issery-ḍ ssulṭan aberrah ; wi ineṭen haddart n illi-s aḍ inubbi ixf-nnes. Lakinnahu cek heyeḍ ḍ-ay lxeyr, neċ aḍ yey lḥilit bac a aḳ-tneṭey. Ḥerz-ay, ḍira hekkerey aḍ ruḥey, a neċ aḍ ayey azqaq, ḍira xelḍey lbad n taddart-nnes aḍ yey iman-inu iḍuy<sup>176</sup>. Heyemmneḍ<sup>177</sup> yef lbad n taddart-nnes a u aḳ-icreq.

Iruḥ umellax aḍ ga ixleḍ lbad n taddart-nnes, yiḍu. Iyemmem fell-as Mḥand Abadi, ikker irweḥ.

A deċa i ḍin yus-ḍ yer taddart i ḍini, yufa haddart tameq°rant, yufa fell-as rebein iċessasen. Iṭterref is-sen, yey-ihen ḍ imddukal.

<sup>171</sup> Variante syntagmatique de /...iwella-ḍ yer amkan-nnes.../.

<sup>172</sup> Forme désassimilée de [ttuxent] dont le [x] est le résultat d'une assimilation de l'indice de personne /-y/ et le /h-/ du suffixe direct /-hent/, allomorphe de /-tent/.

<sup>173</sup> Forme expressive de /aġertil-nnes/.

<sup>174</sup> Marque discursive.

<sup>175</sup> Variante syntaxique de /Cek a ay-tteġin.../.

<sup>176</sup> Allomorphe de /uḍiy/.

<sup>177</sup> Variante syntagmatique de /Aḍ heyemmneḍ.../ avec la modalité d'aoriste.

Il aperçut un savetier, se joignit à lui, et, en partant, lui laissa cent réaux qu'il cacha sous la natte. Au moment de quitter le marché, le savetier les aperçut ; « peut-être cet homme les a-t-il oubliés », pensa-t-il. Il les prit et les garda soigneusement.

Le lendemain, le savetier revint à sa place habituelle. Mhand Abadi alla le trouver et se plaça à côté de lui ; mais le savetier ne lui parla point des cent réaux, attendant que son compagnon lui dit le premier : Je les ai oubliés chez toi. Or, Mhand Abadi ne lui en parla pas non plus, mais laissant cent autres réaux sous la natte, il se leva, partit, et retourna chez Mhammed ben Essultan. L'après-midi, le savetier, emportant sa natte, trouva les réaux. Cet homme, se dit-il, ne les a probablement pas oubliés volontairement ; il faudrait voir ce qu'il me veut.

Le lendemain, il retourna à sa place habituelle, et Mhand Abadi vint se placer à côté de lui :

– Tu m'as laissé, lui dit le savetier, cent réaux sous la natte ; dis-moi donc ce que tu veux.

– Je voudrais que tu m'indiques où se trouve la maison de la fille du roi.

– Mais, répondit le savetier, le sultan a fait publier un ordre disant qu'on couperait la tête à celui qui montrerait la maison de sa fille. Cependant tu as été généreux envers moi, et je vais user d'une ruse pour te l'indiquer. Observe-moi lorsque je me lèverai pour partir : je suivrai la rue, et arrivé devant la porte de la maison en question, je ferai semblant de tomber. Rappelle-toi bien cette porte, de peur qu'elle ne t'échappe.

Le savetier partit, et, arrivé devant la porte de la princesse, il tomba. Mhand Abadi se rappela l'endroit et partit.

Le lendemain, il se rendit à cette maison, vit qu'elle était spacieuse, et que quarante hommes étaient chargés de sa garde. Il fit leur connaissance et se ménagea leur amitié.

Yeya di-sen lxejr ; hadd içuc-as duru, hadd içuc-as zuz duru. İd seg idan ierq-ihen, inna-asen :

– Amensi-nnun yar-i.

Qeblen-t. İruh yawi-yasen aksom, yawi-yasen İmecwi, yey-asen amensi ihla labas, irni-yasen-d ccrab. Swin, sekren, yidun, İsen. Yeks lemfateh i<sup>178</sup> umeq<sup>o</sup>ran-nsen, iruh yer İaddat n illi-s n ssultan. Ad irezzem iteqqen di İbiban alđ ga ixleđ haddat di hetettes. Yuf-it di srir di lefrac ; cmee ireqq, nettat hettes. İkker yeks-as samu illan yer İxf-nnes, yue-as-t yer İxf-nnes<sup>179</sup>. Hekker, huđi, henna-as :

– Cek a wa ay d-ixelden haddat-inu, a neđ İamettut-nnek.

İnna-as netta :

– Araha, neđ uciy-cem i siđi Mhamed Ben Ssultan. İnna-as :  
Uc-ay İmarı ad ruhey yer baba-m.

Nettat huc-as sug uzaw-nnes. İnna-as :

– Neđ zaw u h-tawiy ca i baba-m, ur iqebbel ca i-s ; labas n İsednan a yer illa uzaw-aya.

Hekker nettat huc-as İxatemı, herni-yas sşxab m urey, sşxab-dini n lecyal n ssultan, imma-s n İmeçukt.

İkker Mhand Abadi iruh yer umddukel-nnes, irzem fell-as aşenduq, iry-d. İrden İkesweı-nsen illan n hrir d wurey. Ređben yef İksan-nsen, uđfen hamđint. Bđun yudan İelcan yer-sen, nnan-asen :

– Mata İehwajem ?

Nnan-as :

– Nehwaj illi-s n ssultan.

Nnan-as ayı bab n hmurt :

– Ur testahlem ad İemmtem. Ssultan, ur ti-nyufi ca di helı ayam<sup>180</sup>, u ad İbbi İxf-nnes.

---

<sup>178</sup> Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1896) ; la marque d'état d'annexion du lexème qui la suit l'indique.

<sup>179</sup> Cet énoncé souffre d'un problème de vraisemblance sémantique qu'on ne retrouve pas dans la traduction française correspondante.

<sup>180</sup> Variante syntagmatique de /... , wa ur t-yufin ca di helı ayam,.../ dans laquelle le démonstratif /wa/ figure et l'indice de participe /-n/ n'a pas connu de déplacement syntagmatique sous l'influence de la modalité de négation /ur/.

Il se montrait généreux envers eux, donnant un douro à l'un, deux douros à l'autre. Un soir, il les invita à dîner, et ils acceptèrent : il leur fit faire un repas excellent, avec de la viande, du méchoui et des boissons fermentées. Ils burent, s'enivrèrent, tombèrent et s'endormirent. Il enleva les clefs que portait leur chef, alla aux appartements de la fille du roi, et se mit à ouvrir et fermer les portes jusqu'à ce qu'il arrivât à la chambre dans laquelle elle dormait. Il la trouva sommeillant dans son lit, tandis que la bougie brûlait. Il prit le coussin qu'elle avait près de la tête et le mit à ses pieds, puis transporta celui-ci des pieds à la tête. La jeune fille se réveilla.

– Ô toi qui as pénétré jusque chez moi, lui dit-elle, je t'appartiens.

– Non, répondit-il, car je te donne à mon maître Mhammed ben Essultan ; mais donne-moi un signe qui te soit particulier, afin que j'aie trouvé ton père.

Elle lui donna de ses cheveux.

– Non, dit-il, je ne les porterai pas à ton père, car il ne voudrait pas les accepter, attendu que beaucoup de femmes ont des cheveux comme ceux-là.

Elle lui donna alors une bague, et lui rajouta un collier d'or qui avait appartenu à la femme du roi, mère de la jeune fille.

Mhand Abadi retourna chez son ami, et ouvrit le coffre pour le faire sortir. Ils revêtirent leurs plus beaux vêtements, qui étaient de soie et d'or, montèrent sur leurs chevaux et firent leur entrée en ville. Les gens venaient à eux, leur demandant :

– Qu'est-ce que vous cherchez ?

– Nous voulons la fille du roi, répondaient-ils.

– Vous ne méritez pas la mort, disaient les habitants de la ville ; mais le roi coupe la tête à celui qui ne découvre pas sa fille dans le délai de trois jours.

Kkren eëddan yer ssulṭan. Uḡfen ixfawen n leëbaḡ eëllqen labas ḡi haddart n ssulṭan. Uḡfen yer ssulṭan, inna-asen :

– Mata teḡwajem ?

– Nnan-as : Neḡwaj a ayeḡ-tuceḡ illi-k.

Inna-asen :

– Aqqelt a ḡ icellqen ḡeg ixfawen n leëbaḡ ! Walaken ḡenwi ḡ irgazen iḡlan, a awen-ucey xems ayam ḡenwi ṡḡawasem fell-as. Ma ur t-hufim ca, aḡ bbiy ixfawen-nnun.

Nnan-as :

– Araḡa, uc-aney telt ayam. Ma ur t-nufi ca, bbi-ḡ ixfawen-nnay am neḡni am yuḡan.

Ass wis laṡa<sup>182</sup> wellan-ḡ yar-s. Hucin-as<sup>183</sup> zaw ḡeg ixf n illi-s. Inna-asen :

– Zaw-aya ur qbiley ca i-s ; eërrem n teḡḡnan yer illa uzaw-aya.

Hucin-as ḡi lweqt-ḡin sxxab, min-as lxatemt. Iqbel ḡi lweqt-ḡin si-sen, inna-asen :

– A eḡjaba ! Mammek t-hufim ? A neḡ uciy-awen-t.

---

<sup>182</sup> Allomorphe de /tlaṡa/.

<sup>183</sup> Variante expressive de /ucin-as/.

Ils allèrent trouver le roi, et aperçurent de nombreuses têtes d'hommes accrochées dans son palais. Ils entrèrent.

– Que voulez-vous ? , leur dit le roi.

– Nous désirons que vous nous donniez votre fille.

– Regardez, répondit le sultan, combien de têtes d'hommes ont été suspendues ! Mais vous paraissez être des gens de bien, et je vous accorde cinq jours pour la chercher. Passé ce délai, je vous ferai couper la tête si vous ne l'avez pas trouvée.

– Non, répondirent-ils, accordez-nous seulement trois jours, et si nous ne la découvrons pas, faites-nous couper la tête, comme aux autres gens.

Le troisième jour, ils revinrent chez le roi, et lui présentèrent les cheveux de sa fille.

– Je ne les reçois pas comme preuve de votre réussite, leur dit-il ; il y a nombre de femmes qui ont des cheveux semblables.

Ils lui remirent alors le collier et la bague. Le roi les accepta en disant :

– Ô miracle ! Comment donc l'avez-vous trouvée ? Je vous l'accorde.



## 19. Haqşit n ssulţan d harwan-nnes\*

Zık ıla yiğ n ssulţan yer-s tlaťa n tarwan-nnes, sen n tmeţţut u yiğ n tmeţţut. Ass-din ırya ssulţan ıtħawas, yufa rıct heydu sı ttır. İrefd-it, hebdu hetyenna waħd-s. Yuwi-t-ıd, ruħ-d yer tarwan-nnes, inna-asen :

– A harwa-ynu, ma lly baba-twen, awıt-ay-d ttır-aya sı heydu rıct-aya.

Nnan-as sen n tarwan-nnes n tmeţţut hıct :

– A ak-t-nawı-t-ıd<sup>183</sup>.

Ĥekmen iman-nsen, refden ıdraħmen-nsen d sslaħ-nsen, uyiren. İweşsa-hen baba-tsen, inna-asen :

– Ad tayem abrıd al tafem<sup>184</sup> abrıd yeğ ıtıay fus yeğ ıtıay zelmed ; hazru ĥersa ġar-asen ıkteb dı-s : « wa yuyın afusi ad ırbaħ wa yuyın azelmad ad ıxser. »

Ga ıxelden dınnı, uyın azelmad. Ruħen yer taħlet. Hery-d yer-sen settut henna-asen :

– Atta yar-ı illı a awen-t-awıy-t-ıd<sup>185</sup> ; qeşserı kenwı ıd-s ıd. Ma hessudş-ıken, ad awıy lmal-nnun. Ma hessudsem-t, awıt lmal-inu lkull.

Ruħen yer lqađı d cħud, ketben ġar-asen. Deg ıd ruħen yar-s, hewı-yasen-t hamçukt, illı-s.

Qqımen tqeşşaren ıd, ald ı t-ıxeld-it-ıd<sup>186</sup> yıdes, henna-asen :

---

\* Racontee par Belkassem ben Othman

<sup>183</sup> Déplacement syntagmatique de l'affixe indirect /ak-/ et de l'affixe direct /-t-/ sous l'influence de la modalité d'aoriste /ad/ Reprise de l'affixe direct /-t-/ sur sa position post-verbale Non-déplacement syntagmatique de la modalité d'orientation /-ıd/

<sup>184</sup> Variante syntagmatique de /Ad tayem abrıd al ad tafem abrıd / avec la modalité d'aoriste /ad/

<sup>185</sup> Déplacement syntagmatique de l'affixe indirect /wen-/ et de l'affixe direct /-t-/ sous l'influence de la modalité d'aoriste /a/ Reprise de l'affixe direct /-t/ sur sa position post-verbale Non-déplacement syntagmatique de la modalité d'orientation /-ıd/

## Histoire d'un sultan et de ses enfants

Jadis, un roi était père de trois enfants : il en avait eu deux de la même femme, et le dernier d'une autre épouse. Un jour, ce roi, étant allé se promener, trouva une plume qui était tombée d'un oiseau. Il la ramassa, et cette plume se mit à chanter toute seule. Il l'emporta et rentra auprès de ses enfants :

– Ô mes fils, leur dit-il, si je suis réellement votre père, allez, et rapportez-moi l'oiseau qui a perdu cette plume.

– Nous te l'apporterons, lui répondirent ses deux fils issus de la même mère.

Ils se préparèrent à partir, emportèrent de l'argent, des armes, et se mirent en route. Le père leur fit ses recommandations :

– Vous allez suivre la route, leur dit-il, jusqu'à ce que vous trouviez deux chemins, l'un prenant à droite et l'autre à gauche. Une pierre est placée entre les deux, portant cette inscription : « Qui prend ma droite gagnera, qui prend ma gauche perdra. »

Arrivés à l'endroit indiqué par leur père, ils prirent le chemin de gauche. Ils arrivèrent à un village. Une vieille femme vint à eux et leur dit :

– J'ai une fille que je vais vous amener ; passez la nuit avec elle à vous distraire en sa compagnie. Si le sommeil vous gagne avant elle, j'emporte tout votre bien. Si, au contraire, vous parvenez à l'endormir, prenez tout ce que je possède.

Ils se rendirent avec des témoins chez le cadî, et passèrent un acte relatant ces conventions. La nuit venue, ils allèrent chez la vieille qui leur amena sa fille.

Ils passèrent la nuit en sa compagnie, et au moment où elle sentit le sommeil la gagner, elle leur dit :

---

<sup>186</sup> Déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-it-/ sous l'influence de la modalité /ald/. Reprise de l'affixe direct /-it-/ sur sa position post-verbale. Non-déplacement syntagmatique de la modalité d'orientation /-iq/.

– Ađ ruhey ađ singley u ađ welliy.

Tuyir treweh. Settut yar-s sebca n issi-s f zziy m baed-humt baed. Ğin-t herweh. Hesekk-r-d ul̄tma-s, heqqim nettat hetes. Hus-d ul̄tma-s hetqeşşar id̄ di hyera lebad<sup>187</sup> i ğin ; ur t-eqilen ca hebeddel. Hetbeddal-asen di himçukin al̄d i hen-iyleb id̄s, t̄sen. Heruḥ settut hewi-d̄ cchuḍ ; ufin-hen t̄sen. A deça i ğin hewi-hen yer lqađi, hewi agel-n̄sen, heđi-hen d̄ iceryan. Ryen di lweqt-đin yer taqlıct, xedmen f iman-n̄sen.

Irađa-hen baba-t̄sen annaḳ, bđun, inna-as i memmi-s wis lafa :

– Hwađeý ađ tuyireḍ ađ tesxebreḍ yef aytma-k.

Inna-as humçuk i yemma-s :

– Baba iqar-ay đfer yef aytma-k.

Tenna-as yemma-as :

– Ruḥ, ini-yas i baba-k a aḳ-yuc Ledhem.

Ledhem netta đ yis itrebba-t̄ ssul̄tan đaxel, yeđ la izri-t̄<sup>188</sup>.

Inna-as :

– A baba, uc-ay yis ađ rekbey fell-as.

Inna-as :

– Ruḥ, ma ihđ-aḳ, rkeb fell-as.

Heruḥ imma-s hewi-d̄ aderyes, hey-it̄ dig ix̄f uyanim, heruḥ yer uyis, hetḥukk-as yuf iyareb al̄d ga innum id̄-s. Henna-as :

– Eehđ-ay, ca ur teyed̄ i memmi b-yir đa<sup>189</sup> ay-tucid̄-t-id̄<sup>190</sup> al day.

İeehđ-as al̄d am-t̄-uciy-t-id̄<sup>191</sup> al đay. Irkeb fell-as di lweqt-đin, yuyir. Iweşşat̄ baba-s inna-as :

– Ay abrid̄ afusi, la cek ađ t̄ayed̄ azelmad.

<sup>187</sup> Variante syntagmatique de /...đi hyera n lebad.../ avec la préposition /n/.

<sup>188</sup> Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-t/ sous l'influence de la modalité de négation /la/.

<sup>189</sup> Allomorphe de /ad/

<sup>190</sup> Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-t/ et de la modalité d'orientation /-id/ sous l'influence de la modalité d'orientation.

<sup>191</sup> Déplacement syntagmatique de l'affixe indirect /am-/ et de l'affixe direct /-t/. Reprise de l'affixe direct /-t/ sur sa position post-verbale. Non-déplacement syntagmatique de la modalité d'orientation /-id/.

– Je vais aller me mettre du khol, leur dit-elle, et je reviens.

Elle sortit. La vieille avait sept filles toutes pareilles les unes aux autres. Celle qu'ils avaient laissée partir alla faire lever une de ses sœurs et s'endormit elle-même. La seconde prit sa place auprès des jeunes gens, qui ne virent point la supercherie. Les jeunes filles continuèrent ainsi à se remplacer mutuellement auprès de leurs hôtes que le sommeil finit par vaincre et qui s'endormirent. La vieille femme amena alors des témoins pour constater le fait. Le lendemain, elle conduisit ses hôtes chez le cadî, leur enleva tout leur bien, et les laissa nus. Ceux-ci se rendirent alors au village et se mirent à travailler pour gagner de quoi vivre.

Leur père les attendit, et, les voyant tarder, dit à son troisième fils :

– Je voudrais que tu ailles t'informer de ce que sont devenus tes frères.

L'enfant alla raconter à sa mère l'ordre que lui avait donné son père.

– Va dire à ton père, lui répondit celle-ci, de te donner Ledhem.

Ledhem était le nom d'un cheval élevé par le sultan à l'intérieur de son palais et que personne ne pouvait voir. L'enfant alla demander à son père la permission de le monter.

– Je veux bien, répondit celui-ci, si le cheval te supporte.

Cependant, la mère du jeune homme enduisit de thapsia le bout d'un roseau, se rendit auprès du cheval et lui gratta le garrot avec ce roseau jusqu'à ce qu'il fût habitué à elle. Elle lui dit alors :

– Promets-moi que tu me ramèneras ici mon fils sans lui faire le moindre mal.

Le cheval promit ; l'enfant monta dessus et partit, après que son père lui eût recommandé de prendre le chemin de droite et non celui de gauche.

Ixleđ hazruđ i đin anis tmefracen ibriđen. Yuf-it hekteb, iqra-t, yuyir, yuy abrid afusi, yensa đi lexla.

A đeča i đin yerni yuyir, irweđ haqlieđ<sup>192</sup> i đin đ-illan aytma-s đ settut ; yuf-ihen xeddmnen đi hizebbalin. Hery-đ yar-s settut, henna-as :

– Al-sslama<sup>193</sup> ! Mata teđwađeđ ? Arwađ, atta yr-i illi ; ma hessuđs-t, awi agel-inu, ma hessuđs-ic, ađ awiy agel-nnek.

Inna-as :

– Allāh ibarek.

Iruđ icawer yis-nnes. Inna-as Ledhem :

– Sey hazult, herni-đ<sup>194</sup> lmeswađ, mi-đ hissiđ, mi-đ hamcuđ, awi-hen đi hyera-nnek.

Isy-ihen, iruđ ađ iqeşşer yar-s id. Hus-đ yar-s, qqimen tqeşşaren id ađ i t-ixelđ-it-id<sup>195</sup> ides. Henna-as :

– Ğ-ay ađ ruđey ađ singley hiđawin-inu, ađ welliy yar-đ.

Inna-as :

Hay-h<sup>196</sup> tazultı atta yar-i.

Yuc-as, hessingel. Qqimen qli, henna-as :

– Ğ-ay ađ ruđey ađ sriy ixf-inu.

Inna-as :

– Ay-h<sup>197</sup> hamectı ađ tesriđ ixf-nnem.

Terni heqqim, henna-as :

– Ğ-ay ađ ruđey ađ meswekeý u ađ welliy yar-đ.

Inna-as :

– Ay-h lmeswađı atta yar-i.

---

<sup>192</sup> Variante syntagmatique de /... irweđ yer haqlieđ.../.

<sup>193</sup> Allomorphe de /Eal-sslama/.

<sup>194</sup> /h/ expressif qui, selon nos informateurs, rend également la valeur impérative de cette forme verbale plus énergique.

<sup>195</sup> Déplacement syntagmatique de l'afixe direct /it-/ , et sa reprise sur sa position post-verbale. Non-déplacement syntagmatique de la modalité d'orientation /-id/.

<sup>196</sup> Forme désassimilée de [hax].

<sup>197</sup> Forme désassimilée de [ax].

Il arriva bientôt à la pierre située à l'entrecroisement des routes. Il vit l'inscription, la lut, prit le chemin de droite, et passa la nuit dans la campagne. Le lendemain, il se remit en marche et arriva au village où se trouvaient ses frères et la vieille femme ; les premiers travaillaient dans le fumier.

La vieille vint à lui, lui souhaita le bonjour, s'informa de ce qu'il voulait, et ajouta :

– Venez, j'ai chez moi une fille ; si vous parvenez à l'endormir, vous prendrez ma fortune, si, au contraire, c'est elle qui vous endort j'aurai gagné tout votre bien.

– Que Dieu te bénisse, répondit le jeune homme et il alla consulter son cheval.

Ledhem lui conseilla :

– Achète du khol, du mesouak, un miroir, un peigne et apporte-les avec toi.

Le jeune homme les acheta, et se rendit auprès de la jeune fille. Elle vint chez lui et ils passèrent ensemble une partie de la nuit, jusqu'au moment où le sommeil commença à la gagner. Elle lui dit alors :

– Je vais aller me mettre du khol aux yeux et je reviendrai près de vous.

– Prenez du khol, lui dit-il, en voici.

Elle se noircit les yeux et il passèrent encore un instant.

– Laissez-moi, dit-elle ensuite, je vais aller me peigner.

– Voici un peigne pour te coiffer, répondit le jeune homme.

Au bout d'un instant, elle reprit :

– Laissez-moi, je vais aller me mettre du mesouak et je reviens auprès de vous.

– Voici du mesouak, répondit-il, prenez-en.

Yuc-as hmeswek. Rnin qqimen ald i t-iyleb ides, hettes zzať-s. Iruh yuwi-d cchuđ, zrin-t, ufin-t hettes.

A deća i đin yuwi lmal-nnes ukull. Ruđen rezmen haddat n settut, ufin sebca n tmećukin yeđ n ziy. Yuwi agel-nnes, irni himćukin.

Iry-d ithawas, yufa aytma-s xeddmn đi hizebbalin. Nehni ur t-εqilen ca, netta iceql-ihen. Inna-asen :

– Arwahet a aken-ťbacey si hiyardin u a awen-wcey idrahmen.

Usin-d yar-s, itebe-ihen si hiyardin, iwc-asen idrahmen labas.

Deg id yeya ssultan n taqliet i đin leers. Iry-d uryaz-aya, mmi-s n ssultan, itetfurriđ, yeya rricť deg ixf-nnes, hetyenna. Beťlen iyeyaden, rnin iyennayen, syaden yer rricť hetyenna.

Isekk-as-d ssultan n tmurt-đin inna-as :

– Awi-yay-d rricť hetyenna.

Yuwi-yas-t. Issiwel ssultan yer rricť inna-as :

– Leyna-aya hettawid-t-id sig ixf-nnem ney heslid-t tsuli ?

Henna-as :

– Arađa, sliy-t yuf tťir ityenna, afer-nnes yuc fell-as.

Inna-as ssultan i umćuk-aya mmi-s n ssultan :

– A ay-tawid tťir-aya ityennan, afer-nnes yuc fell-as.

Yus-d yer uyis-nnes, icawr-it ; inna-as :

– Ruđ ini-yas i ssultan a ak-d-yuc ecra n tťerar ibawen si lmal m uwzir, u ad uyirey neć id-k ; inna-as : A ak-d-yemi sent n lekfafes m urey.

Iruh yer ssultan, yuc-as-hent-id. Ić-ihent uyis, irkeb mmi-s n ssultan yuf yis-nnes, yuyir.

Ixleđ hamurt đi xla đi g ittili tťir. Yeya yis iman-nnes immut, inna-as i bab-nnes :

– Mdi-yay lekfafes yef tťitawin-inu a ur ay-hent-issifi tťir. Ruđ cek ffer iman-nneķ ani u c-itbiyan ca.

Elle se frotta les dents. Au bout d'un instant, le sommeil finit par la vaincre et elle s'endormit. Il alla chercher des témoins qui la virent endormie.

Le lendemain, il prit possession de toute la fortune de la vieille. On ouvrit sa maison, et on y trouva sept jeunes filles toutes pareilles. Il emporta les biens, et aussi les jeunes filles.

Il sortit alors pour se promener, et rencontra ses frères qui travaillaient dans le fumier. Ces derniers ne le reconnurent point, mais lui les reconnut.

— Venez, leur dit-il, je vais vous apposer mon cachet sur l'épaule, et je vous donnerai de l'argent.

Ils allèrent à lui, et, après qu'il eut marqué chacun d'eux de son sceau, il leur donna beaucoup d'argent.

La nuit, le sultan de ce village donna une fête. Notre jeune homme, le fils du sultan, sortit pour se distraire, et mit la plume sur sa tête. Celle-ci se mit à chanter. Aussitôt, musiciens et chanteurs interrompirent leur musique pour écouter la plume.

Le sultan fit alors venir à lui le jeune homme, et lui demanda la plume qui chante. Elle lui fut remise. S'adressant à elle, le sultan dit :

— Ce chant, est-ce vous qui l'avez inventé, ou l'aviez-vous entendu auparavant ?

— Je l'ai entendu, répondit la plume, de l'oiseau chanteur à qui ses ailes répondent.

Le sultan dit alors au jeune homme :

— Je désire que vous m'apportiez cet oiseau chanteur à qui ses ailes répondent.

L'enfant alla consulter son cheval.

— Dites au sultan, répond Ledhem, qu'il vous donne dix grands sacs de fèves sur la fortune du vizir, et je partirai avec vous. Dites-lui aussi de vous donner deux pièges en or.

Le jeune homme alla trouver le sultan, et obtint ce qu'il demandait ; puis il monta à cheval et partit, après que Ledhem eût mangé les fèves.

Il arriva à un pays désert où demeurait l'oiseau. Le cheval fit comme s'il était mort et dit à son maître :

— Posez-moi les pièges sur les yeux, afin que l'oiseau ne me les crève pas, et allez vous-même vous cacher dans un endroit où il ne puisse vous voir.



Tt̄ir i d̄in yers-d̄ yuf yis, inna-as :

– Allāh allāh wa d̄ Ledhem-aya haṭa mani g immuṭ !

Issers d̄ar-nnes yuf tt̄it̄awin-nnes, heṭf-it̄ lkeffisa ; isar-d̄ uyis ibedd f iman-nnes. Inna-as uyis i tt̄ir :

– Eehd̄-ay d̄ useif-inu ca u s-teyed̄.

Ieēhd̄-as tt̄ir ; iry-d̄ d̄i lweqt-d̄in yar-sen Mḥammed Ben Ssulṭan, irḳeb-d̄ yuf yis-nnes, yeya tt̄ir zzaṭ-s, iruḥ-d̄ yer ssulṭan.

Deg id̄ issery-d̄ tt̄ir ityenna. Beṭṭlen yudaṅ, syaḍen yer leyna n tt̄ir. Inna-as ssulṭan i tt̄ir n leyna-aya :

– Hebbid̄-t̄-id̄ seg ix̄f-nnek̄ ney heslid̄-t̄ tsuli ?

Inna-as :

– Araḥa, sliy-t̄ tsuli yuf lwezzaṭ.

Inna-as :

– Aḍ tawid̄-ay<sup>198</sup> tawid̄ n lwezzaṭ.

Yus-d̄ icawer yis-nnes, irḳeb fell-as, uyiren. Ixleḍ hamurṭ texla, d̄i-s taewinṭ tetwed̄d̄ant d̄i-s lwezzaṭ. Inna-as uyis i Mḥammed Ben Ssulṭan :

– Ruḥ ffer iman-nnek̄ ues a u c-tbiyanent lwezzaṭ.

Netta iffer iman-nnes, yis yeya iman-nnes yemmuṭ. Ga d̄-xelḍent lwezzaṭ nnant :

– Allāh ! Allāh ! Wa d̄ Ledhem haṭa mani g immuṭ.

Nehenti irḍent ielawen am iryazen ; d̄ira ksent ielawen-nsent ur tafaynt ca. Ga d̄-xelḍent yer taewinṭ, ksent ielawen-nsent, uḍfent aman aḍ t̄wed̄ant. Iry-d̄ Mḥammed Ben Ssulṭan, irefd̄-aset̄ ielawen. Ibedd-d̄ Ledhem f iman-nnes, inna-aset̄ :

– Eehdemt-ay aseif-inu ca u as-teyemt.

---

<sup>198</sup> Pas de déplacement syntagmatique de l’affixe indirect /-ay/ sous l’influence de la modalité d’aoriste /aḍ/.

L'oiseau arriva et se posa sur le cheval.

– Dieu ! Dieu ! s'écria-t-il, voilà Ledhem qui est mort ici !

Plaçant ses pattes sur les yeux du cheval, il se prit dans le piège. Ledhem se leva aussitôt, et dit à l'oiseau :

– Promets-moi que tu ne feras pas de mal à mon compagnon.

L'oiseau promit, et Mhammed ben Essultan – tel était son nom – vint les rejoindre. Il monta à cheval, prit l'oiseau devant lui, et rentra chez le roi.

Pendant la nuit, il fit sortir l'oiseau qui se mit à chanter. Les gens de la fête interrompirent leur musique pour écouter son chant. Le sultan, s'adressant à l'oiseau, lui dit :

– As-tu tiré cette mélodie de ta tête, ou bien l'avais-tu déjà entendue ?

– Je l'ai entendu chanter par les oies, répondit l'oiseau.

– Il faut alors que tu m'apportes les ablutions de ces oies, dit le sultan au jeune homme.

Celui-ci, après avoir consulté son cheval, le monta et partit. Ils arrivèrent à un pays désert, où se trouvait une source dans laquelle les oies venaient faire leurs ablutions. Ledhem dit à son maître :

– Cachez-vous, afin que les oies ne puissent vous apercevoir.

Mhammed se cacha, et le cheval fit semblant d'être mort. Une fois arrivées, les oies s'écrièrent :

– Dieu ! Dieu ! Voilà Ledhem qui est mort ici.

Ces oies étaient revêtues de burnous, comme des hommes ; mais lorsqu'elles enlevaient ce vêtement, elles ne pouvaient plus voler. Arrivées à la source, elles enlevèrent leurs burnous et entrèrent dans l'eau pour faire leurs ablutions. Aussitôt, Mhammed ben Essultan sortit et enleva les burnous. Ledhem se leva alors, et leur dit :

– Promettez-moi que vous ne ferez aucun mal à mon compagnon.

Eehdent-as. Irķeb-d yuf yis-nnes, irewħ-d yer ssulţan, yuwi-yas-d lwezzat. Deg id yeya ssulţan lcers, tyennant lwezzat i din. Inna-asent ssulţan :

– Leyna-aya hebbint-t-id sig ixfawen-nķemt ney heslimt-t tsuli.

Nnant-as :

– Nebbi-t-id sig ixfawen-nnay.

Inna-as i Mħammed Ben Ssulţan :

– Uc-ay-hent a hent-awiy.

Icawr-ihent Mħammed, nnant-as :

– Ini-yas ađ yawi ayi n lcewda himetyuwelt, ađ itweđa i-s ; đi lweqt-din a h-nay.

Inna-as ssulţan i Mħammed :

– Ađ tuyired a ay-tawid ayi n lcewda himetyuwelt.

Icawer yis-nnes Mħammed Ben Ssulţan, inna-as uyis :

– Ini-yas a ay-d-yawi rebcin n tyerar ibawen a hent-čey u a aķ-d-yerni lejlal m urey.

Yuwi-yas-d lejlal m urey, yerni-yas-d rebcin n tyerar ibawen. Ič-ihent, irķeb fell-as yuyir.

Ixleđ hamurt đi hella lcewda, inna-as :

– Cek ffer iman-nnek.

Hezra lcewda Ledhem, hery-d yar-s, bdun tnuyen. Đira ađ teđrem lcewda Ledhem, u ađ asent tiymas-nnes đi lejlal, ur itendurra ca Ledhem. Netta đira a t-idrem u a t-iğrah. Iyelb-it, hiđu nettat đi hmurt. Iry-d Mħammed Ben Ssulţan, irfed haslit, izzi-d s-is ayi. Irķeb yuf yis-nnes, iruħ-d yer ssulţan. Yuc-as ayi đini, itweđa i-s, yemmut.

Đi lweqt-din iruħ Mħammed yer aytma-s, inna-asen :

– Neč đ uma-twen. Ayaw nrewħet<sup>199</sup> yer baba-tnay.

Kkren uyiren, uwin lwezzat, rnin t̄tir. Xelđen ammas m ubrid, nsin đi lexla. Ruħen yer lbir ađ silin aman ađ swen, nnan-as :

– Hwa a Mħammed, sily-aney-d aman a nsu.

---

<sup>199</sup> Variante syntagmatique de /Ayaw a nrewħet.../.

Elles le promirent. Celui-ci monta à cheval, et s'en retourna chez le sultan, à qui il apporta les oies. La nuit, le sultan du village donnait une fête et les oies se mirent à chanter.

– Avez-vous tiré cette mélodie de votre tête, leur dit le sultan, ou bien l'aviez vous déjà entendue ?

– Nous l'avons tirée de notre tête, répondirent-elles.

S'adressant alors à Mhammed, le sultan dit :

– Donnez-les-moi, je vais les emporter.

Mais le jeune homme voulut les consulter.

– Dites-lui donc, répondirent les oies, de prendre du lait de la jument ogresse, et de faire ses ablutions avec lui ; à cette condition nous serons à lui.

Le sultan donna l'ordre à Mhammed d'aller lui chercher du lait de la jument ogresse. Celui-ci consulta son cheval, qui lui répondit :

– Dites au sultan de me donner quarante grands sacs de fèves que je mangerai, et de vous remettre aussi la couverture d'or.

Le jeune homme rapporta la couverture d'or et les sacs de fèves. Quand son cheval les eût mangés, il monta dessus et partit. Ils arrivèrent au pays habité par la jument.

– Cachez-vous, dit Ledhem à son maître.

Dès que la jument aperçut Ledhem, elle vint à lui et la lutte commença. Lorsqu'elle mordait le cheval, ses dents se heurtaient contre la couverture d'or, et Ledhem n'avait pas de mal. Au contraire, lorsque Ledhem la mordait, il la blessait ; aussi eut-il la victoire, et la jument tomba à terre. Mhammed ben Essultan arriva avec une gamelle, et se mit à traire le lait ; puis il monta à cheval et retourna chez le roi à qui il remit le breuvage. Le sultan fit ses ablutions avec et en mourut.

Alors Mhammed alla trouver ses frères, et leur dit :

– Je suis votre frère. Rentrons chez notre père.

Ils emmenèrent les oies et l'oiseau chanteur. Ils passèrent la nuit à mi-chemin, dans la campagne. Se rendant auprès du puits pour tirer de l'eau, les deux frères aînés dirent à Mhammed :

– Descends, et apporte-nous de l'eau à boire.

Yin-as asyun dug ammas ; issili-yasen-d aman ; swin, bbin-as asyun ; yeydu di lbir. Yis-nnes izra bab-nnes iħsel, iwella d lġen, iya b fell-asen. Uyiren, ruħen baeden-as. Xelđen yer baba-tsen, inna-asen :

– Ma hezrim ca uma-twen ?

Nnan-as :

– U h-nezri ca. Nuwi-yaq-d t̄tir d lwezzať.

A deċa i ċin, hus-d lgafelt, hensa ċin sma<sup>200</sup> lbir. Ruħen ađ silin aman, slin-as itceyađ daxel lbir. Yrin-as asyun, silin-t-id. Netta iry-d barra, ijbed ssbib uysis-nnes illa di lġib-nnes. Iyr-iť di lecfiť, ibexxer i-s. Annaq yis-nnes iħeđr-d yar-s. Irkeb fell-as, irweħ yer baba-s. Inna-as baba-s :

– Aqqel deg aytma-k uwin-d t̄tir, min-d lwezzať. Cek hebduđ fell-aney ur tuwiđ akeđ qiċ.

Inna-as :

– A baba, aytma skerkusen fell-aq.

Icuđ-as lqeşşet mammek tella. Inna-as :

– Ma ur ay-tuminedu ca, cerra yuf tyardin-nsen a hen-tafed tebcay-hen<sup>201</sup>.

Icerr-assen baba-tsen yef tyardin, yuf-ihen itebe-ihen. Di lweqt-din iyucc si-sen, iderc-ihen si hmurt-din. Iqqim netta d memmi-s, ifraħ i-s, icziz yar-s.

---

<sup>200</sup> Forme prépositionnelle.

<sup>201</sup> Forme désassimilée de [tebcexen]

Ils l'attachèrent à une corde par le milieu du corps, et il leur monta de l'eau ; mais, après avoir bu, ils coupèrent la corde, si bien qu'il tomba dans le puits. Ledhem, voyant son maître dans cette situation navrante, redevint génie et disparut. Les deux aînés rentrèrent chez eux.

– N'avez-vous pas vu votre frère ?, demanda le père.

– Non, répondirent-ils, mais nous vous apportons l'oiseau chanteur et les oies.

Le lendemain, une caravane arriva au puits, et passa la nuit à côté. Les gens qui allaient puiser de l'eau entendirent Mhammed crier au fond du puits. Ils lui lancèrent une corde et le firent sortir. Une fois dehors, Mohammed tira un crin de son cheval qu'il avait conservé dans sa poche. Il le jeta au feu et le réduisit en fumée ; aussitôt, Ledhem se présenta devant lui. Il monta dessus et retourna chez son père.

– Vois ce qu'ont fait tes frères, lui dit celui-ci, ils ont rapporté l'oiseau chanteur et les oies. Toi, tu as tardé à rentrer, et cependant tu ne rapportes rien.

– Ô mon père, lui répondit Mhammed, mes frères vous ont menti.

Et il lui raconta toute l'histoire, ajoutant :

– Si vous ne me croyez pas, mettez à nu leurs épaules, et vous verrez que j'y ai apposé mon cachet.

Le père découvrit leurs épaules, et trouva en effet l'empreinte du sceau. Il entra alors dans une violente colère contre eux, et les chassa du pays. Il ne conserva que son troisième fils qui devint l'objet de sa joie et de son affection.

## 20. Haqšit m war d tayyult d uccen d insi\*

Ar yiğ m wass inna i tayyult :

– Ğ-ay a cem-čey u a am-ucey tmanya n lgelbať n temzin.

Ixleđ uccen, inna-as i tayyult :

– Ar a am-yuc tmanya n lgelbať n temzin. Dira hađ temteđ, wi hađ yečen himzin-aya ? Neč a am-ucey šae n temzin, uc-ay qič seg imejji-nnem, imer-iđin hečeđ himzin heqqimeđ cem heddered<sup>202</sup>.

Hayyult haqbel awal-aya, u as-tuc<sup>203</sup> ađ ibbi sig imejji-nnes s taymas-nnes. Netta yuwi tťarf-din sig imejji-nnes, iyars-it di hala uluđ. Yuyir yer war inna-as :

– Ya emmi, arwať, atta tayyult teyreq di hala uluđ, hemmut. Arwať a nuyir bac a t-nejbed neč id-ik.

Ald ga ixelđen hala, inna-as i war :

– Bdu cek.

Inna-as war :

– Edda cek d amzwaru a hjebedeđ.

Yeya imejji deđ imi-nnes, yeya iman-nnes ijebedeđ, inna-as :

– Ya emmi, a tizay fell-a. Arwať cek a g illan d ašhiť a t-hjebedeđ.

Inna-as war :

– Wessec si din ađ asey.

Yuyir ijbed imejji-aya s tťaywet, ihuzz-it, netta iyreq dug luđ. Yus-d uccen yebdu iđerrem di-s s deffir. Inna-as war :

– Arwať sy-ay zzať-i.

Inna-as :

– Ur yiy ci di-k lxejr s deffir ald a c-d-qabley s zzať.

---

\* Conte communiqué à G. Mercier par l'intermédiaire du père Bouillon des Missions d'Afrique à Arris et revu par G. Mercier et Mohammed ben Si Cherif de Arris (dialecte des Oulad-Daoud).

<sup>202</sup> Variante syntagmatique de /...imer-iđin a hečeđ himzin a heqqimeđ cem heddered/ avec la modalité d'aoriste /a/.

<sup>203</sup> Variante syntagmatique de /...u tuc-as.../.

## Histoire du lion, de l'ânesse, du chacal et du hérisson

Le lion dit un jour à l'ânesse :

– Laisse-moi te manger, et je te donnerai huit mesures d'orge.

Survint le chacal, qui dit à l'ânesse :

– Le lion te donnera huit mesures d'orge ; mais, lorsque tu seras morte, qui mangera cette orge ? Moi, je te donnerai une charge d'orge, si tu me laisses prendre un peu de ton oreille. Tu pourras alors manger l'orge, puisque tu seras encore vivante.

L'ânesse y consentit, et lui donna à couper le bout de son oreille avec ses dents. Le chacal l'emporta, et alla le planter dans une mare de boue.

Il alla ensuite chez le lion et lui dit :

– Ô mon oncle, viens, l'ânesse s'est noyée dans une mare de boue, elle est morte ; allons ensemble la tirer de là.

Lorsqu'ils arrivèrent au marais, le chacal dit au lion :

– Commence.

– Passe toi-même le premier, lui répondit le lion, et tire.

Le chacal mit l'oreille dans sa gueule, et fit comme s'il tirait.

– Ô mon oncle, s'écria-t-il, elle est trop lourde pour moi. Viens toi-même, tu es fort, tu l'en tireras.

– Ecarte-toi, dit le lion, j'arrive.

Il arriva et se mit à arracher l'oreille avec force. Il l'enleva, mais s'enfonça dans la boue ; le chacal commença à le mordre par derrière.

– Viens donc devant moi, lui dit le lion.

– Je ne t'ai pas fait de bien par derrière, lui dit le chacal, pour venir maintenant te regarder en face par devant.



Netta itett, inna-as :

– Aḵsum-aya n hemezḁin yif wa n ṭwabeq.

Ixleḁ insi, inna-as i uccen :

– Cerrḁ-ay ḁi hyera-nnek.

Inna-as uccen :

– Raḡa-ay alḁ aḁ ḁemmley, a necreḁ ḁi hraḁiṭ n lebṣul. Cek aḁ tawiḁ aniji, neḁ aḁ awiy anedda.

ḁug unebḁu alḁ ga g ixleḁ lebṣul, usin-ḁ aḁ bḁan ḡar-asen nneemeṭ. Insi yuwi lwerq aniji, uccen iqlee lebṣul anedda.

Inna-as insi i uccen :

– A cek heyiḁ-t is-i.

Inna-as uccen :

– A necraḁ ḁi hraḁiṭ m yirḁen u a ney ḁḁajṭ icṭ ; cek aḁ tawiḁ wa illan ḁi hmurṭ, neḁ aḁ awiy wa illan nni hmurṭ.

A-hen ḁerzen, mejren, serwṭen, zuzren, alḁ i hwella ṭacrumṭ tameqṛanṭ. Uccen inna-as i insi :

– Aḁef ḁi hmurṭ aḁ ṭafef ssham-nnek.

Yuḁef insi ur yufi c. Inna-as i uccen :

– Aya a nazzel. Wa ixelḁen ḁ amzwaru aḁ yawi irḁen.

Inna-as uccen :

– Aya.

Insi isekker i aytma-s, inna-asen :

– Ruḡeṭ ferḁeṭ ḁug ubriḁ, heffrem iman-nnun.

Bḁun tazzen. Uccen iruḁ izerreb ; insi iqqim itkiyal ḁeg yirḁen, uccen itazzel, iqqar-as :

– Mani helliḁ a insi ?

Kull yiḡ seg aytma-s n insi iqqar-as :

– Neḁ a ḁay.

Mani g iwella uccen, yufa insi itkiyal ḁeg yirḁen, inna-as :

– Lkil seṭṭeeḁ.

Inna-as uccen :

– Ass-a cek heyiḁ-t is-i !

Et il mangeait en disant :

– La viande des fesses est meilleure que celle des côtés.

Survint le hérisson, qui dit au chacal :

– Associe-moi avec toi.

– Attends que j'aie fini, dit celui-ci, nous nous associerons pour un champ d'oignons. Toi tu prendras le dessus, et moi j'aurai le dessous.

En été, lorsque les oignons furent mûrs, ils vinrent partager entre eux la récolte. Le hérisson emporta les feuilles du dessus, et le chacal arracha les oignons du dessous. Le hérisson dit au chacal :

– Tu m'as joué.

– Eh bien, dit le chacal, nous allons nous associer pour un champ de blé, et nous procéderons autrement : toi tu prendras ce qui est en terre, et moi j'emporterai ce qui est par dessus.

Ils labourèrent, moissonnèrent, dépiquèrent, vannèrent, et obtinrent finalement un gros tas de blé. Le chacal dit au hérisson :

– Entre en terre, tu trouveras ta part.

Le hérisson chercha et ne trouva rien.

– Or ça, dit-il au chacal, nous allons faire une course et celui qui arrivera le premier aura le blé.

– Soit, répondit le chacal.

Mais le hérisson fit venir ses frères et dit :

– Allez, répandez-vous tout le long du chemin, et cachez-vous.

Puis ils commencèrent à courir. Le chacal partit en toute hâte, tandis que son compère restait à mesurer le blé. Courant toujours, le chacal disait :

– Où en es-tu, ô hérisson ?

Et chacun des frères de ce dernier répondait :

– Me voici.

Quand le chacal revint, il trouva le hérisson occupé à mesurer le blé, qui lui dit :

– J'en suis à la seizième mesure.

– Aujourd'hui, répondit le chacal, c'est toi qui m'as joué !

## 21. Lqeşşet n tsekkurt d Serdeslas aseḥḥar\*

Llant sent n tseḍnan ; hict tmizragt, hict tabahlult. Habahlult henna i hmizragt :

– Mammek tsawid ayi-nnem ?

Henna-as :

– Neč tezziy-t, twezzeey-t di hmurt.

Habahlult hruḥ teya mammek i as-tenna. Hmizragt hella heffer ayi-nnes. Mani d-usin injiwen yer tmizragt, huc-asen ayi ; čin tiḥabba, min lxubz d lğuz d uksun. Ass i đin uyiren yer tabahlult. Hruḥ nettađ ađ tawer hmizragt, henna-as :

– Mata ađ ucey i injiwen ?

Henna-as :

– Uc-asen ayyay n iḥebba<sup>204</sup> d ixsan d lferc n lğuz. Ađ truḥ, heya amm-a i injiwen ; nehni uyiren ur čin c.

Lmerret tict henna hmizragt i hbahlult :

– Arwaḥ a niy hiqellabin a neṭtef đi-sen hisekrin.

Ṭṭfent sent n tsekrin, uwin-hent yer taddart-nsent. Habahlult henna i hmizragt :

– Mammek a tent-nsawa ?

Henna-as :

– Huc-asent<sup>205</sup> himeqqit m waman, herna-asant<sup>206</sup> qič m wari, imer-iđin ađ ummen.

Truḥ habahlult hesawa amm-a. Hmizragt heyres hasekkurt-nnes, heks-as ađan-nnes, ty-it đi haqemmuč, heya đi-s aman d lebşul d ifelfel d tisent d ticert, hessery leefit, hesawa haberbuč, heča nettađ d tarwa-nnes. Mmi-s n tmizragt irya, irfeđ aqebbal m uksun đug fus-nnes. Mmi-s n tbehlult izr-it, iwella yer imma-s inna-as :

---

\* Conte communiqué à G. Mercier par l'intermédiaire du père Bouillon des Missions d'Afrique à Arris et revu à T'koukt par G. Mercier et Mhammed ben Si Cherif (dialecte des Oulad-Daoud).

<sup>204</sup> Allomorphe de /tiḥebba/.

<sup>205</sup> /h/ expressif soutenant la valeur impérative de cette forme verbale.

<sup>206</sup> /h/ expressif soutenant la valeur impérative de cette forme verbale.

## Histoire de la perdrix et du magicien Serdeslas

Il y avait deux femmes, l'une rusée et l'autre imbécile.

L'insensée dit à la rusée :

– Comment fais-tu ton lait ?

– Je le traie, répondit-elle, et je le verse à terre.

L'imbécile partit, et fit comme on lui avait dit, tandis que la rusée cachait son lait. Quand vinrent des hôtes chez cette dernière, elle leur donna du lait ; ils mangèrent des dattes, du pain, des noix et de la viande. Puis ils se rendirent chez l'insensée. Celle-ci alla consulter sa voisine.

– Que dois-je donner aux hôtes ? , lui dit-elle.

– Donne-leur, dit la rusée, des noyaux de dattes, des os, des coquilles de noix.

Elle partit, et agit ainsi à l'égard de ses hôtes, qui s'en allèrent sans manger.

Une autre fois, la rusée dit à l'imbécile :

– Allons placer des lacets pour prendre des perdrix.

Elles en prirent deux et les emportèrent chez elles.

– Que dois-je leur faire ? , dit l'insensée à sa compagne.

– Donne-leur, répondit celle-ci, une goutte d'eau, un brin d'alfa, et alors elles cuiront.

L'insensée s'en alla et fit ainsi. La rusée égorga sa perdrix, lui enleva les intestins, la mit dans la marmite, ajouta de l'eau, des oignons, du piment, du sel, de l'ail, alluma le feu, fit du couscous, et mangea, elle et ses enfants. Son fils sortit portant en main un morceau de viande. Le fils de l'insensée l'aperçut, retourna chez sa mère et lui dit :

– Awi-yaney-d amensi-nnay bac a neč aksum n tsekkurt-nnay.

Henna-as yemma-s :

– Ruḥ awi-d hasekkurt.

Amčuk irfeḍ aseksak, annak hasekkurt di haqemmuḥt hetrae di-s. Isiwl-as inna-as :

– A imma, atta hasekkurt hetrae di-y s tiṭṭawin-nnes.

Heqqar-as :

– Kkes aseksak.

Yekkes aseksak, tasekkurt tufi, hessers di ix f n hessejert tigiṭ a teṭsen dug allay-nnes ar d ukxel d yilef d ifis d uccen d teḍmut d tgerzizt d uḍbir d wazduḍ d taberreggalt.

Dug ammas n yid teḥwaḡ hasekkurt ad tebzud. Hebzud, hiḍu hmeqqit f ix f m war. Inna-asen i yudan-nnes :

– Heryet, heqqelem ma hečat ca lgerret.

Irya ukceb inna-as :

– Ajenna ha-t imlel am luber-inu.

Irya uḍbir inna-as :

– Ajenna a d aziza am tiṭ-inu.

Irya uccen inna-as :

– A d aberbac am uzaw-inu.

Inna-as war i tkeṭtuft :

– Ali yer ix f n ssejert.

Huli keṭtuft, hufa hasekkurt hwella d tamettut s ueddis. Ald ga g yuli wass kkren luḥuc ad ruḥen ad serḥen. Tbeqqim hagerzizt henna :

– Ur gguriy ca ad reṭeey.

Hakeṭtuft heqs-as segg ix f n tafdent, hiḍu hamettut, imezzeq ueddis-nnes, iry-d si-s umčuk yedder. Hetf-it hagerzizt, heffr-it. Ass i din hettef tyars i hamettut, hebbi-t, hesemm-w-it. Ald ga ad ruḥen luḥuc, heferq-assen-t. Ukull čin ss-is men qell tagerzizt heffer ssahm-nnes. Uccen izra amčuk, ur ixes c ad iruḥ ad irteč. Henna-as hagerzizt :

– Apporte notre dîner, que nous mangions notre perdrix.

– Va la chercher, lui dit sa mère.

L'enfant souleva la couscoussière ; la perdrix, dans la marmite, le regardait.

– Maman, s'écria-t-il, voici que la perdrix me regarde avec ses yeux.

– Lève la couscoussière, dit la mère.

L'enfant l'ôta, la perdrix prit aussitôt son vol, et alla se poser au sommet d'un grand arbre sous lequel dormaient le lion, la panthère, le sanglier, l'hyène, le chacal, la gazelle, le lièvre, la tourterelle, le ramier, le merle.

Au milieu de la nuit, la perdrix eut envie de pisser. Elle pissa, et une goutte tomba sur la tête du lion. Celui-ci dit à ses gens :

– Sortez, et allez voir s'il fait de l'orage.

Le renard sortit, et lui dit :

– Le ciel est blanc comme mon pelage.

La tourterelle sortit, et dit :

– Le ciel est bleu comme mon œil.

Le chacal sortit, et lui dit :

– Il est gris comme mes poils.

Le lion dit à la fourmi :

– Monte au sommet de l'arbre.

La fourmi monta, et trouva la perdrix changée en une femme enceinte.

Quand vint le jour, les animaux se disposèrent à aller paître. Le lièvre resta et dit :

– Je ne paîtrai point.

La fourmi piqua la femme au bout de l'orteil. Celle-ci tomba, son ventre se déchira, et il en sortit un enfant vivant. Le lièvre le prit et le cacha ; ensuite il égorgea la femme, la coupa en morceaux et la fit cuire. Quand les animaux rentrèrent, il la leur partagea. Tous en mangèrent, à l'exception du lièvre qui cacha sa part. Le chacal aperçut l'enfant, il ne voulut point aller paître :

– Ruḥ ad terteed, a aḳ-ucey ssahm-inu.

Yuyir uccen. Huyir taġerzizt yer umčuk, hey-as arḳas dug uđar-nnes, tenna-as :

– Uyir. Yar-ḳ ad teswed ald ad terwid.

Yuyir umčuk, ixleđ hsuf, iswa ald ga irwa. Ryin-as uccawen deg ixf-nnes am iya n tedmut. Yeya arḳas deg ixf m uccawen-nnes. Hery-d ultma-s, netta inna-as :

– Qa ya ya ya, ya Ayca<sup>207</sup> ya ultma.

Herwel ultma-s, inna-as :

– A Ayca, qa ya ya ya, neč đ uma-m.

Terya ultma-s, truzzi yef bab n traqiť a iġerzen s lḥenni. Hufa yiğ qarn-as Serdeslas, netta đ aseḥḥar, hercl-iť. Imer-iđin teḥwağ ad tney uma-s, henna-as i Serdeslas :

– Yim deg imi uyddid.

Yuyir netta iwella đ fiyer. Henna Ayca i uma-s :

– Ruḥ wezzee aman !

Iruḥ yula Serdeslas deg imi uyddid iqar-as :

– Mata hetsawid đa ?

Inna-as :

– Lḥal iḥma, neč qqimey di lebruđ.

Inna-as :

– Ri bac ad wezzee aman.

Henna-as-đ eil-nnes :

– Ruḥ ffer iman-nnek đi llḥaf-inu. Imer-iđin henna-as i uma-s :  
Ruḥ sird-ay llḥaf !

Yuyir yeyra llḥaf dug aman, izra Serdeslas, yuť-iť s udebbus dug aman, iny-iť.

Imer-iđin iwella. Henna-as ultma-s :

– Laya-d xal-ḳ ad yeč amekli.

Inna :

– Xali, netta đ baba.

---

<sup>207</sup> Allomorphe de /Eayca/.

– Va au pâturage, lui dit le lièvre, je te donnerai ma part.

Il partit. Le lièvre alla vers l'enfant, lui mit des souliers aux pieds, et lui dit :

– Va, et prends garde de boire jusqu'à satiété.

L'enfant partit, arriva à la rivière, et but jusqu'à se désaltérer. Des cornes lui sortirent de la tête comme celles d'une gazelle. Il plaça ses souliers à l'extrémité de ses cornes. Sa sœur sortit, il lui dit :

– Ka ra ra ra, ô Aycha, ô ma sœur.

Elle prit la fuite. Il lui dit :

– Ô Aycha, ka ra ra ra, je suis ton frère.

Elle s'en alla, cherchant le propriétaire d'un champ planté de henné. Elle en trouva un, nommé Serdeslas, c'était un magicien ; elle l'épousa. Ensuite, elle voulut tuer son frère. Elle dit à Serdeslas :

– Place-toi à l'ouverture de l'outre.

Il alla se placer ainsi et devint serpent. Aycha dit à son frère :

– Va verser l'eau !

Il s'en alla, et trouva Serdeslas à l'entrée de l'outre.

– Que fais-tu ici ? , lui dit-il.

– Le temps est chaud, répondit Serdeslas, je reste à la fraîcheur.

– Sors, lui dit-il, pour que je verse l'eau.

Sa femme lui dit :

– Va te cacher dans mon vêtement. Après cela elle dit à son frère : Va laver mon vêtement !

Il y alla et jeta le vêtement dans l'eau. Il aperçut Serdeslas, lui donna un coup de bâton dans l'eau, et le tua. Puis il revint. Sa sœur lui dit :

– Appelle ton oncle pour qu'il vienne manger le déjeuner.

Il dit :

– Mon oncle, c'est mon père.



Heqqar-as :

– Mata heqqaređ baba-k, netta đ xali-k ?

Inna-as :

– Yemmuđ.

Henna-as :

– Mani illa ixf-nnes ?

Iqar-as :

– A neč ğiy-t.

Netta işkerkus, irfeđ ixf-nnes ddu-s. Yeyra ixf ufiyer đug uberbuc. Ulıma-s heča aberbuc nettađ hemmuđ.

Imer-iđin ırya ađ ixdem anılđı. Hamettuđ hellan ixeddem yar-s henna-as i uryaz-nnes :

– A neny axlıđ-aya.

Inna-as :

– A deča a nerhel, a nessers đig ixf uyezđis, a nessers amčuk đug usaku đı heyma.

Henna-as :

– Mata ha neđel đı heyma-in.

Inna-as :

– A niy hageccult n tıusi.

Rehlen yer tnezzađt, alđ ga g issules, ssersen đeg ixf uyezđis.

Henna-as hamettuđ i urgaz-nnes :

– Yi hamčuk đı tayma usaku đeg ixf uyezđis. Đira ha nekker a h-neyer.

Lbaeđ-umma tısen.

Ikker humčuk iđren saku, yuy hayma n tıusi f ixf uyezđis, yeffer iman-nnes đug umkan n tıusi, iyni saku f iman-nnes. Argaz đ tmettuđ mani kkren nnan :

– İmir-a yettes, a h-niyer.

Fetken saku, deften hageccult f ixf uyezđis.

Hanezzađt kkren, debbqen axxam, rehlen. Đug ubriđ hamčuk ixelđ-iđ ubezziđ, ibzeđ đug usaku. Hamettuđ henna i urgaz-nnes :

– Ddhan-nnay ibđu ifessi.

Elle lui dit :

– Pourquoi dis-tu ton père, puisque c'est ton oncle ?

Il lui dit :

– Il est mort.

– Où est sa tête ? , répondit-elle.

Il dit :

– Je l'ai laissée.

Mais il mentait, car il avait apporté la tête sous ses vêtements. Il lança la tête du serpent dans le couscous. Sa sœur en mangea et elle mourut.

Il sortit alors pour aller se placer comme berger. La femme chez qui il travaillait dit à son mari :

– Tuons ce berger.

– Demain, répondit-il, nous lèverons la tente et nous nous établirons sur la crête d'un rocher. Nous mettrons l'enfant dans un tellis, d'un côté.

– Comment, dit-elle, ferons-nous le contrepoids de l'autre côté ?

Il dit :

– Nous mettrons une petite outre de beurre frais.

Ils partirent au matin, et quand vinrent les ténèbres, ils se placèrent sur la crête d'un rocher. La femme dit au mari :

– Tourne le côté du tellis où est l'enfant vers la crête du rocher, enfin qu'en nous levant nous le précipitions.

Ensuite ils s'endormirent.

L'enfant se leva, retourna le tellis et mit le côté du beurre sur la crête du rocher ; puis il se cacha lui-même à la place du beurre et ferma le tellis sur lui. Quand l'homme et la femme se levèrent, ils dirent :

– Maintenant il dort, précipitons-le.

Ils délièrent le tellis, et lancèrent la petite outre du haut du rocher.

Au matin, ils se levèrent, plièrent la tente et partirent. Pendant la route, l'enfant eut envie de pisser, et il urina dans le tellis. La femme dit à son mari :

– Notre beurre commence à fondre.

Huca fus-nnes ađ teđhen ssalf-nnes. Imđi urgaz-nnes ak netta fus-nnes ađ iđhen iyri-nnes.

Đeg iđ sseren axxam, fetken saku ađ ksen hlusi ađ iyin amensi, ufin amčuk đug umkan n tľusi. Eiden fell-as ađđ ga irwel.

Yufa tamyarat inna-as :

– A am-xedmey, lliy fell-am đ axliđ.

Henna-as :

– Yim.

Đira iruh israh, u as-tuča amyarat ayrum labas. Netta ađ yuyir ađ yawi sseit yer yiđ m umkan si henezzađt ađđ i as-yalles ; sseit treweđ helluz. Henna-as hamyarat :

– Sseit hatta i herweđ, helluz.

Inna-as :

– Mammek tsawidđ đug ayrum tsawiy-am-t đi sseit.

Henna-as hamyarat :

– Uyir !

Yuyir netta labas si yay ađđ i g ixleđ haddart n đadda-s, inna-as :

– Awi-yay yer ssultān n lejnun bac a ay-sseqran.

Ga g iqra swaswa, iwella yer đadda-s, inna-as :

– Awi-yay yer ssuq ađ welliy đ aserdun u ay-tzenzeđ.

Yar-k<sup>208</sup> ađ tawidđ algam.

Huwi-t yer ssuq, hezzenz-it i ssultān n lejnun, hettu algam. Ssultān n lejnun yuwi aserdun yer teewint, yeks-as algam bac ađ isu. Iwella imer-iđin đ amčuk, irweđ yer đadda-s, iqqim yar-s ađđ i g immuđ.

---

<sup>208</sup> Incohérence d'accord morphologique de genre entre l'affixe prépositionnel /-k/ (masculin) et le nom auquel il réfère /dadda/ (féminin).

Et elle tendit la main pour se graisser les mèches de côté. A son tour, le mari tendit la main pour se frotter le cou.

La nuit, ils dressèrent la tente et ouvrirent le tellis pour en tirer le beurre afin de faire le dîner. Ils trouvèrent l'enfant à la place du beurre, et se mirent à pousser des cris jusqu'à ce qu'il prit la fuite.

Il rencontra une vieille et lui dit :

– Je me mets à ton service et serai ton berger.

– Reste, lui dit-elle.

Mais lorsque l'enfant allait paître, la vieille ne lui donnait pas beaucoup de pain. Lui, de son côté, emmenait toujours les brebis au même endroit et les y laissait du matin jusqu'au soir ; le troupeau revenait affamé.

La vieille lui dit :

– Voilà que le troupeau revient et il a faim !

– Ce que tu me fais pour le pain, répondit-il, je te le fais pour les chèvres.

– Va-t'en, lui dit la vieille.

Il marcha beaucoup, jusqu'à ce qu'il arrivât au village de sa grand-mère. Il lui dit :

– Conduis-moi chez le roi des génies, pour qu'il m'instruise.

Lorsqu'il fut savant, il revint chez sa grand-mère. Il lui dit :

– Amène-moi au marché, je deviendrai mulet et tu me vendras, mais prends garde d'emporter la bride.

Elle le conduisit au marché, et le vendit au roi des génies. Elle oublia la bride. Le roi des génies emmena le mulet à la source et lui enleva la bride pour le faire boire. Il redevint aussitôt enfant, et retourna chez sa grand-mère chez laquelle il resta jusqu'à sa mort.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Basset, A., *Textes berbères de l'Aurès (Parler des Ayt Frah)*, Publication de l'Institut d'Etudes orientales, t. XXIII, Paris, 1961.
- Basset, H., *Essai sur la littérature des Berbères*, Carbonel, Alger, 1920.
- Basset, R., *Loqmân berbère*, Leroux, Paris, 1890.
- Basset, R., « Notes sur le Chaouia de la province de Constantine », *Journal Asiatique*, 1896 : 361-394.
- Basset, R., *Nouveaux Contes berbères*, Leroux, Paris, 1897.
- Ben Sedira, B., *Cours de langue kabyle*, Jourdan, Alger, 1887.
- Bezzazi, A., *Etude d'un corpus de contes oraux du Maroc oriental*, vol. III (Doctorat) Université Mohamed V, Oujda, 1993.
- Bezzazi, A. & Kossmann, M., *Berbersprookjes uit Noord-Marokko*, Bulaaq, Amsterdam, 1997.
- Boulhaïs, N., « Recherches sur l'Aurès, bibliographie ordonnée », *Etudes et Documents Berbères*, 15-16, 1998 : 284-312.
- Dakhlija, J., « Des prophètes à la nation : la mémoire des temps anté-islamiques au Maghreb », *Cahiers d'Etudes africaines*, 107-108, XXVII-3-4, 1987 : 241-267.
- Djarallah, A., « Un conte chaoui : Ḥend utteyyult », *Awal*, 1, 1985 : 163-175.
- Djarallah, A., « Bayyay : un conte chaoui », *Awal*, 1987, 3 : 198-201.
- Djarallah, A., « Un conte dans le parler Aït Abdi (Aurès méridional) », *Etudes et Documents Berbères*, 4, 1988 : 139-142.
- Djarallah, A., « Une randonnée dans le parler des Harakta de Aïn-Beïda, agzin d nanna-s (le chiot et sa tante) », traduit en collaboration avec Paulette Galand-Pernet, *Etudes et Documents Berbères*, 10, 1993 : 135-138.
- Fremaux, J., « Souvenirs de Rome et présence française au Maghreb : essai d'investigation », in *Connaissance du Maghreb*, Paris, 1984 : 29-46 .
- Galand-Pernet, P., *Littératures berbères des voix des lettres*, PUF, Paris, 1998.
- Hannoum, A., *Colonial Histories, Post-colonial Memories. The Legend of the Kahina, A North African Heroine*, Heinemann, Portsmouth, NH, 2001.

- Hanoteau, A., *Essai de grammaire kabyle*, Jourdan, Alger, 1858.
- Kossmann, M., « La spirantisation dans les parlers zénètes : aperçu historique », in P. Bos (éd) *Langues du Maroc : aspects linguistiques dans un contexte minoritaire*, Tilburg, 1995 : 11-19.
- Kossmann, M., *A study of Eastern Moroccan Fairy Tales*, Academia Scientiarum Fennica, Helsinki, 2000.
- Lacoste-Dujardin, C., *Le conte kabyle*, La Découverte, Paris, 1970.
- Lacoste-Dujardin, C., « Discours social et contexte de production, passage de l'oral à l'écrit : exemple d'un récit dans le domaine de l'économie », *Littérature orale arabo-berbère*, Vol. 10, 1979 : 85-102.
- Lafkioui, M., *Syntaxe intégrée de l'énoncé non-verbal berbère*, Thèse de Doctorat (1999), Paris, à paraître chez Peeters 2002.
- Lafkioui, M., « Typologie des assertions affirmatives non-verbales du rifain. Approche de syntaxe intégrée » dans *Frankfurter Afrikanistische Blätter*, 13, p. 35-59, sous presse, à paraître début 2002.
- Laoust, E., « Des noms berbères de l'ogre et de l'ogresse », *Hespéris*, Vol. XXXIV, 1947 : 253-265.
- Marçais, G., « Gustave Mercier », *Revue Africaine*, t. 97, 1953 : 5-11.
- Masqueray, E., « Tradition de l'Aourâs oriental », *Bulletin de Correspondance africaine*, 1885 : 72-110.
- Masqueray, E., « Documents historiques recueillis dans l'Aurès », *Revue Africaine*, 1877 : 97-123.
- Mazzoleni, G., « Roma et le culture orali », *Congresso internazionale Da Roma alla terza Roma*, Università La Sapienza, Roma, 1985.
- Mercier, G., *Les Chaouia de l'Aurès*, Leroux, Paris, 1896.
- Mercier, G., « Etude sur la toponymie berbère de la region de l'Aurès », *Actes onzième congrès intern. Orientalistes*, (Paris, 1897), Paris, 1899 : 173-207.
- Mercier, G., « Mœurs et traditions de l'Aurès, cinq textes berbères », *Journal Asiatique*, neuvième série, tome XVI, septembre-octobre 1900 : 189-248.
- Mercier, G., *Cinq textes berbères en dialecte chaouia*, Imprimerie Nationale, Paris, 1900.

- Mercier, G., « Le nom des plantes en dialecte chaouïa de l'Aurès », *Actes du 14ème congrès intern. Orientalistes*, (Alger, 1905), Paris, 1907 : 79-92.
- Mercier, G., « La question indigène. Une mise au point des réformes à accomplir », *Académie Universitaire d'Algérie*, Alger, t. 2, 1913 : 99-122.
- Mercier, G., « Note sur la toponymie antique de l'Afrique mineure », *Recu. Not. et M. Soc. archéol. Constantine*, t. 50, 1916 : 1-8.
- Mercier, G., « La langue libyenne et la toponymie antique de l'Afrique du Nord », *Journal Asiatique*, t. 205, 1924 : 189-320.
- Mercier, G., « Le Miracle de l'instinct », *R. Méditerranée*, Alger, t.15, 1955 : 465-480 (posthume).
- Merolla, D., « Il 'tempo di Roma' in alcuni racconti orali dei gruppi berberofoni chaouïa dell'Aurès (Algeria) », *Studi e Materiali di Storia delle Religioni*, Scuola di Studi storico-religiosi dell'Università di Roma, Vol. 54, XII,1, 1988 : 133-150.
- Merolla, D., *Gender and Community in the Kabyle Literary Space*, CNWS Publications, Leiden, 1996.
- Penchoen, T. G., *Etude syntaxique d'un parler berbère (Aït Frah de l'Aurès)*, Centro di Studi Magrebini, Napoli, 1973.
- Recueil des compositions destinées au brevet de berbère*, Alger, Jourdan 1913 : 114.
- Souville, G., « Gustave L. S. Mercier (1874-1953) », *Hommes et destins*, t. VII, 1986 : 344-345.
- Stumme, H., *Arabische und berberische Dialekte*, Staatsbibliothek, Berlin, 1928.
- Virolle-Souibes, M.-V. et T. Titouh-Yacine, « Initiation et imaginaire social en Kabylie », *L'Ethnographie*, Vol. LXXVIII, 1982 : 189-225.
- Yacine, T., *L'Izli ou l'amour chanté en kabyle*, La Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1988.